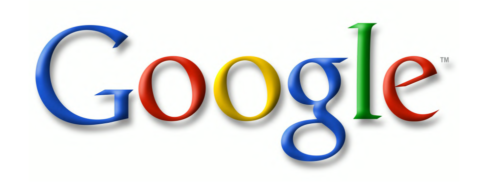





LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES





UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS.

JEAN DE LASCO

BARON DE POLOGNE

ÉVÊQUE CATHOLIQUE, RÉFORMATEUR PROTESTANT

1499-1560

SON TEMPS, SA VIE, SES ŒUVRES

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le mardi 22 mai 1894, à 4 heures

PAR

GEORGE PASCAL

Bachelier ès-lettres

PARIS

IMPRIMERIE DES ECOLES

HENRI JOUVE

15, RUE RACINE, 15

1894

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examinateurs de la soutenance :

M. BONET-MAURY, *Président de la soutenance.*
MM. BONET-MAURY, ALLIER, STAPFER, } *Examinateurs.*

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 191

AU Rev[d] CÉSAR PASCAL, M.A., B.D.,

Membre de la Société des Gens de Lettres, etc.

NOTRE CHER ET TRÈS HONORÉ PÈRE.

AU Rev[d] HENRY WACE, D.D.,

Prebendary of St-Paul,
Principal of King's College, London,
Preacher of Lincoln's Inn,
Chaplain in ordinary to the Queen,
Examining Chaplain to the Archbishop of Canterbury.

TABLE DES MATIÈRES

PRINCIPAUX OUVRAGES

CONSULTÉS OU CITÉS.

Promptuarium statutorum omnium et Constitutionum Regni Poloniæ, Brunsbergæ, 1604.

Acta Tomiciana (9 vol. in-folio). *Posnaniæ*, 1852.

Acta Historica, res gestas Poloniæ illustrantia. Cracovie, 1878-1886.

Statuta Ser. Dom. Sigismundi Regis Poloniæ, Samosii, 1602.

J. D. Menckenius. — *Polonorum Regis Epistolæ, legationes et responsa. Lipsiæ*, 1703.

J. A. de Lassko. — *Testamentum*, Edidit Zeissberg. Vienne, 1874.

M. Cromeri. — *De Origine et rebus gestis Polonorum Chronicon.*

J. A. de Lassko. — *Commune inclyti Poloniæ regni privilegium. Cracoviæ*, 1506.

» *Statuta Provinciæ Gnesnensis, Cracoviæ*, 1513.

» *Liber beneficiorum Archidiœcesis Gnesnæ*, 1880.

Constitutiones synodorum tam edita quam inedita, Cracoviæ, 1579.

Joannes a Lasco. — *Opera, Edidit A. Kuyper.* Amstelodami, 1866.

Albertus Laski. — *Epistola de rebus novis Poloniis ad religionem pertinentibus. Dilingæ*, 1571.

P. Scriverius. — *Des. Erasmi Roterodami vita. Lugduni Batavorum*, 1615.

Levesque de Burigny. — *Vie d'Érasme*, Paris, 1757.

D. Erasmi Rot. — *Epistolæ. Basiliæ*, 1558. *Londini*, 1643. *Lugduni Batavorum*, 1706.

» *Epistolæ familiares ad D. Amerbachium*, etc. *Basileæ*, 1779.

Ulrichus Huttenus. — *Opera. Edidit Ed. Bocking. Lipsiæ*, 1859.

W. de Bethlen. — *Historia de rebus Transylvanicis. Cibinii*, 1782.

» *Historiarum Hungarico-Dacicarum.* 1774.

Bel. — *Apparatus ad historiam Hungariæ, Posonii*, 1735.

» *Compendium Hungariæ geographicum*, *Posonii*, 1753.

Mélanges historiques de 1590 à 1580, Tours, 1619 : *Lettre de Jérôme de Lasky au pape Clément VII.*

Mémoires de Enzinas, édités par Campan. Bruxelles, 1858.

History of the protestant church in Hungary, London, 1854.

Ubbo Emmius. — *Rerum Frisicarum Historia.* Lug. Bat. 1616.

Gerdesius. — *Origines ecclesiarum in Belgio reformatarum.* Groningæ, 1749.

Hammer. — *Histoire de l'empire Ottoman*, Paris, 1836.

Charrière. — *Négociations de la France avec le Levant.* Paris, 1879.

Lanz. — *Correspondenz des Kaisers Karl V*, Lipsiæ, 1844.

Simon Abbes Gabbema. — *Epistolarum ab illustribus et claris viris*, etc. *Harlingæ Frisiorum*, 1663.

Epistolæ virorum eruditorum. Sæc. XVI, t. 1. Biblioth. Basil. K. A. C. I, 2, où sont quelques lettres inédites de J. de Lasco que l'antistes M. A. de Salis a résumées ou copiées pour nous avec la plus parfaite obligeance dont nous le remercions vivement.

Zurich letters, traduites en anglais par **H. Robinson.** Cambridge, 1842.

Original letters relative to the English reformation. Cambridge, 1846.

O. Gratius. — *Epistolæ obscurorum virorum.* Lipsiæ, 1854.

U. Zasius. — *Epistolæ ad viros ætatis suæ doctissimos. Ulmæ*, 1774.

Sweckendieck. — *D' Hardenberg.* Embdæ, 1859.

Pijper. — *Jan Utenhove. Leiden*, 1883.

J. Utenhove. — *Simplex et fidelis narratio.* Basileæ, 1560.

Corpus Reformatorum. MELANCHTONIS *opera*, Halis Saxonum, 1834.

» CALVINI *opera*. Argentorati.

Herminjard. — *Correspondance des réformateurs.* Genève, 1866.

Lubiensky. — *Historia reformationis Polonicæ.* Freistadii, 1516.

Krasinsky. — *Historical Sketch of the rise, progress and Decline of the Reformation in Poland.* London, 1838-1840.

Burnet. — *History of the Reformation of the Church of England.*

J Strype. — *Ecclesiastical memorials. Oxford*, 1822.

A. Melchior. — *Dignorum laude virorum quos Musa vetat mori immortalitas, Fancofurti ad Mœnum*, 1705.

Annales ecclesiastici de Baronius et Raynaldus, Lucæ, 1755.

U. Emmius. — *Chronologica Descriptio Frisiæ orientalis.*

H. Glareani. — *De geographia liber unus*, Friburgi, 1530.

Bartels. — *Johannes a Lasco*, Eberfeld, 1860.

H. Dalton. — *Johannes a Lasco*, etc. Gotha, 1881.

G. Bonet-Maury. — *Des origines du christianisme unitaire chez les Anglais*, Paris, 1881.

De Schickler (F.). — *Les églises du refuge en Angleterre*, Paris, 1892. 3 vol. in-8.

Rymers. — *Fœdera, Conventiones, literæ*, etc. *Londini*, 1713.

Acts of the Privy Council. Edward VI.

Record Office: documents divers inédits. *Foreign Papers* (Edouard VI et Elisabeth).

Nous tenons à remercier tout particulièrement nôtre cher et très honoré père, dont l'érudition et les conseils nous ont été d'un grand secours dans cette étude.



Tuae humanitati addictissimus

Joannes à Lasco
manu propria

LA POLOGNE AU XVIe SIÈCLE.

Au XVIe siècle, la Pologne, par son étendue, ses ressources, sa puissance, son caractère de champion de la chrétienté contre les Turcs, et le mérite de ses rois, était justement considérée comme une des principales puissances de l'Europe. Elle prenait rang après la France, l'empire de Charles-Quint et l'Angleterre. Elle était même l'égale de ce dernier pays par ses libertés politiques.

Elle avait pour frontières : au nord, la mer Baltique de Dantzick à Riga et les provinces russes de Riga et de Pskow ; à l'est, les provinces de Smolensk, Tchernigow, Pultava et Khenow ; au sud, la Bessarabie, la Moldavie et les monts Carpathes ; à l'ouest, l'Oder, le Brandebourg et la Poméranie.

C'était une surface de 282,000 milles carrés (1), de l'immense plaine centrale de l'Europe ; d'où son nom national de *Polska* qui signifie *plaine*. On n'y rencontre en effet aucune montagne ; seulement la chaîne des collines qui, partant des Carpathes, traverse le pays et en partage les eaux entre les fleuves qui se déversent, les uns dans la Baltique, les autres dans la mer Noire.

1. Soit 80,422 milles de plus que la France, y compris l'Alsace et la Lorraine.

Dans ce pays, parsemé d'étangs et de lacs, arrosé par de nombreuses rivières et livré aujourd'hui en grande partie à la culture des céréales, prédominaient, au XVIe siècle, des forêts de pins, de bouleaux et de chênes, et des steppes, des prairies naturelles où pâturaient de grands troupeaux et où erraient en liberté des bandes de chevaux sauvages.

La Pologne était socialement un pays féodal; politiquement une république aristocratique, sous forme de monarchie constitutionnelle (1).

De 1529 à 1660, elle comprit trois divisions principales : *La petite Pologne*, au Sud-ouest, avec Cracovie pour capitale; *La grande Pologne*, au centre, capitale Varsovie, et le *Duché de Lithuanie*, à l'Est, capitale Wilna. En outre, deux pays vassaux : la Prusse royale et la Prusse ducale ou Courlande.

Comme subdivision fondamentale, 38 *palatinats*, gouvernés par des chefs généralement héréditaires.

Les 12 millions d'habitants que comptait le pays étaient classés comme suit : Le roi et la famille royale, le haut clergé, les sénateurs, les dignitaires et fonctionnaires du royaume et les officiers des terres : palatins, castellans ou capitans; les nobles sans fonctions ou petite noblesse; les bourgeois ou citoyens; les scultètes ou maires des paysans; les kmètes ou paysans, les serfs, les vagabonds et mendiants et les juifs (2).

1. A leur couronnement les rois juraient fidélité aux lois du pays, et demandaient à la nation de les détrôner, s'il leur arrivait jamais de les violer.

2. *Promptuarium statutorum omnium et constitutionum Regni Poloniæ, Brunsbergæ*, 1604.

La haute noblesse, composée des dignitaires de l'Église, des palatins et des castellans, constituait avec les ministres d'Etat, le Sénat de la Diète (1). La petite noblesse (chevaliers et écuyers) était représentée par des délégués à la Chambre basse de la Diète, *Chambre des nonces*, où siégeaient aussi les députés des villes royales ou libres et des universités.

Les kmètes ou paysans étaient des espèces de fermiers attachés aux terres du seigneur, jamais au maître ; ils devaient la rente et le service militaire.

De là, pour eux une moindre misère et plus de dignité que chez la généralité des paysans slaves. Aussi ne manquaient-ils pas entièrement de patriotisme.

En revanche, on se demande si ce sentiment pouvait exister chez les serfs, prolétaires des champs et des villes, au service des kmètes et dépendant du seigneur ; le patriotisme n'étant qu'une prestigieuse duperie pour ceux à qui la patrie ne reconnaît ni droit, ni possession, ni liberté.

Le seigneur, possédant tout, ne laissait ordinairement au kmète, et ne donnait au serf que le strict nécessaire pour s'entretenir eux et leurs familles. Naturellement il était toujours prêt à défendre ses terres et ses privilèges contre l'étranger, et ne se faisait pas faute de les faire défendre par ses paysans, qui n'avaient cependant rien à

1. Le Sénat comptait 120 membres : les deux Archevêques du royaume, 14 Evêques, 38 Palatins, 31 Castellans de premier ordre, 52 de second ordre et 10 Ministres d'État, y compris les deux chanceliers, dont l'un devait toujours être un dignitaire de l'Église.

gagner et tout à perdre aux incessantes guerres de ce temps-là.

Seuls, le métier des armes et les professions libérales, où l'on accédait par des études universitaires, étaient permis au noble ; tout autre métier entraînait la déchéance, surtout le commerce et la banque qui, n'ayant pas le caractère de professions créatrices, étaient laissés aux vilains et aux juifs. Le noble eût préféré se courber sur le sol ou sur un établi, être ouvrier ou paysan, plutôt que de s'asseoir dans une boutique ou un comptoir pour acheter et revendre, échanger, agioter, spéculer, être négociant ou banquier.

Cette noblesse ancienne, généralement opulente, fière, brave, hospitalière, se considérait comme l'égale du roi. Turbulente et jalouse à l'excès de ses grands privilèges (1), elle lui créait souvent des embarras, sans souci des conséquences.

Cependant, dans la suite, après les Jagellons, ces conséquences ne furent rien moins que l'anarchie, la décadence et l'amoindrissement progressif de la patrie, que l'intolérance papale, servie par les jésuites, acheva de perdre.

Sans tenir compte des temps fabuleux de son histoire, qui vont de l'an 501 à l'an 830, la Pologne, depuis 842 jusqu'à l'avènement des Jagellons, avait eu déjà 29 rois.

Sous la nouvelle dynastie, elle atteint sa plus grande prospérité, de 1386 à 1572.

1. Ils allaient jusqu'au droit de véto individuel, de sorte qu'une seule voix pouvait tenir en échec toutes les voix du Sénat !...

Le mariage du grand Duc de Lithuanie, fondateur de la dynastie, avec Hedwige, fille du roi de Pologne, double l'étendue du pays. La Pologne résiste glorieusement au flot montant de l'invasion ottomane. Elle donne des rois à la Bohême et à la Hongrie. Elle recouvre d'anciens fiefs, et acquiert la Prusse occidentale, avec la suzeraineté sur la Prusse orientale.

Avec Sigismond I, surnommé le Grand (1506-1548) et son fils et successeur Sigismond II (1548-1572), la Pologne est à son apogée. Généreux, éclairés, justes et fermes, aimés des masses, dont ils améliorent le sort, ces deux princes favorisent le progrès des arts, des sciences, du commerce et de l'industrie, embellissent et fortifient beaucoup de villes et sont plutôt favorables à la liberté de conscience, le premier en secret, le second ouvertement.

La Pologne participe alors aux bienfaits de la Renaissance et de la Réformation. Elle a son Pindare et son Théocrite en Iżymonowiecz, qui émeut par ses odes et charme par ses idylles; dans Nikol Rej, le père de la poésie nationale, dont l'esprit fait aussi le charme de la cour de Cracovie. L'archevêque Jean de Lassko réunit et publie pour la première fois les anciennes lois du pays, si précieuses pour son histoire, ainsi que les statuts, le livre des bénéfices et les Constitutions synodales de la province ecclésiastique de Gnesne. Danglosz, dit Longinus, écrit en treize livres l'histoire de la Pologne, et Strikowski compose son chef d'œuvre : *La Chronique de la Lithuanie.*

Dans les sciences, voici Copernic, dont les sagaces observations et le génie mathématique corrigent le système

astronomique admis de son temps, et lui substituent le système solaire, pressenti par Pythagore, et dont Kepler, Galilée et Newton démontreront la vérité.

Dans le domaine religieux et moral, des ecclésiastiques lettrés et pieux font des découvertes et des rectifications analogues. Aux dogmes, aux rites et aux pratiques du papisme, ils substituent l'enseignement, le culte et la morale évangéliques. La Bible est traduite en langue vulgaire. Il se forme une littérature populaire de traités théologiques, de livres d'édification et de cantiques.

Le Christianisme avait pénétré en Pologne dès le IXe siècle. Il y triompha définitivement après le baptême du roi Miécislas I, vers 965. Dans ce pays, comme en Angleterre, il était venu de l'Orient sans passer par Rome; mais la Papauté, à l'aide de son habileté politique, n'en réussit pas moins à placer les églises et le pays sous sa domination.

Jusqu'en 1176, le catholicisme règne en Pologne sans contestation. Son clergé séculier et régulier y possède des biens immenses et exerce une influence prépondérante. Il est le seul pouvoir vraiment fort par son unité, ses richesses, son habileté et son savoir, qui paraît considérable au sein de l'ignorance générale.

Mais voici que se manifestent les premiers germes de schisme. Les disciples du Lyonnais Pierre Valdo, chassés de l'Occident, viennent propager en Bohême et en Pologne leur doctrine qui tend au rétablissement de l'Évangile primitif dégagé de toute fausse interprétation, ainsi qu'à la destruction des abus de l'Église romaine. La Cour de Rome, jalouse de l'esprit d'indépendance de la Pologne,

lança une bulle en 1327 et y institua l'inquisition. Mais aucun autodafé n'eut lieu; l'Église du pays, en cela plus évangélique que romaine, demeura pure de sang (1).

Cependant, parmi les milliers de bûchers que l'Église romaine allumait ailleurs un peu partout, pour maintenir son autorité et sauvegarder ses intérêts, les feux qui brûlèrent vifs Jean Huss et son disciple Jérôme de Prague, en 1415 et 1416, projetèrent des lueurs immenses. Par-dessus les Carpathes, la Pologne en fut éclairée. Lumières sinistres, mais qui permirent à bien des consciences d'entrevoir la vérité pour laquelle les nobles martyrs avaient courageusement donné leur vie. Le cri de Jean Huss : *la Coupe au peuple!* trouva un écho puissant parmi la noblesse Polonaise.

Les rapports amicaux des Hussites avec la Pologne, après leur seconde victoire de 1420, et leur ambassade de 1432 à Ladislas Jagellon, contribuèrent au progrès de la Réforme. L'archevêque de Gnesen et plusieurs évêques décidèrent d'admettre les délégués hussites dans leurs Églises, malgré l'évêque de Cracovie, qui mit cette ville à l'interdit aussi longtemps que les prétendus hérétiques y demeureraient. En 1459, le palatin de Posen, Ostrorog, s'élève en pleine Diète contre les prétentions usurpatrices des Papes et propose un projet réformant les abus de l'Église (2).

Les doctrines hussites se propageaient donc en Pologne,

1. *La Pologne* par *Charles Forster, ancien secrétaire du cabinet du lieutenant du roi de Pologne.* Firmin Didot, Paris, 1840.

2. Krasinski, *Historical sketch of the rise, progress and decline of the reformation in Poland* 2 vol. in-8°. London, 1838–40.

malgré les plaintes des évêques et de Rome, demandant à cor et à cri qu'on sévît promptement et énergiquement. Vaines demandes; loin d'être disposé à sévir, Casimir III, au grand scandale des prélats et à la satisfaction de son peuple, prête assistance au roi de Bohême, Podiébrad, excommunié par le pape.

D'Allemagne, la foi évangélique pénètre en Pologne. A Dantzick, dès 1524, cinq églises sont mises à la disposition des réformés. En divers endroits du pays, des ecclésiastiques prêchent ouvertement l'Évangile et administrent la Cène sous les deux espèces. L'opinion publique est tolérante ou favorable, surtout dans la Grande Pologne voisine de l'Allemagne.

Et quoique le roi députât au concile de Latran Jean de Lassko, Archevêque de Gnesne et primat du royaume, et que, dans sa Lettre à Léon X, il exprimât son attachement au siège papal et son zèle pour la religion romaine, cependant quand Eckius l'exhorta, dans la dédicace d'un de ses écrits contre Luther, à imiter Henry VIII, il lui répondit : « Que le roi Henry VIII écrive contre Luther si bon lui semble, moi je serai le même pour les brebis et pour les boucs. »

Son fils et successeur, Sigismond Auguste II, toléra ouvertement la Réforme, s'il ne l'encouragea. Un moment même on put croire qu'il l'embrasserait, et il ne tint pas au noble réformateur Polonais Jean de Lasco (1), qu'il n'en fût ainsi.

1. Ce nom a été écrit de diverses façons : Laski, Lasky, Laszki, Lasko, Lassko, Lasco, Lascho, Lascuis, Alasco. Le primat écrivait son nom

II

NAISSANCE ET JEUNESSE DE JEAN DE LASCO

Jean de Lasco naquit à Lask, dans le manoir de ses pères, en 1499 (1). Il était le second des trois fils du palatin de Lencziz et de Siriad.

On le destina à l'église, dans l'espoir qu'il succéderait un jour à son oncle, l'archevêque de Gnesen, primat et chancelier de Pologne. De ses inclinations et de ses aptitudes, on se préoccupait fort peu. Aussi bien la profession ecclésiastique n'imposait-elle ni renoncement ni retenue, surtout aux dignitaires de la sainte Église. Une seule chose leur était interdite : le mariage légal, mais les unions libres, fréquentes et multiples, la vie de plaisir et

Johannes ou *Joannes*, *Andreas* ou *Andreæ Lassko* ou *de Lassko*. Notre réformateur signa d'abord *Joannes à Lasko* ou *de Lasko*, comme on le voit notamment sur quatre de ses lettres inédites et autographes qui sont à l'Antisterium de Bâle. Plus tard, latinisant tout à fait son nom, il l'écrivit avec un *c*. Jérôme, son frère aîné, écrivait *Lassky*. *Alasco* est une faute, *à* étant la préposition latine devant une consonne, employée ici comme particule nobiliaire : *a Lasco*, Seigneur ou issu de Lask qui était à la fois le lieu d'origine et la seigneurie de cette illustre famille dont le nom remontait au xe siècle.

1. On l'a fait arbitrairement naître à Varsovie. Cette ville n'était alors que la principale du Duché de Mazovie qui ne fut réuni à la Pologne qu'en 1529. La capitale du royaume était Cracovie. Les Laski ne possédaient rien dans la Mazovie, n'y habitaient pas et n'y avaient aucune affaire.

de libertinage, les festins et les fêtes, le jeu, la chasse, la guerre, étaient licites à tout ecclésiastique qui avait les moyens de s'y livrer. La vocation importait donc fort peu. Aussi bien ce grand mot couvre-t-il le plus souvent bien des calculs et des hypocrisies.

Au sortir de l'enfance, Jean de Lasco, son aîné Jérôme et son cadet Stanislas, ceux-ci destinés au métier des armes et à la diplomatie, firent leurs premières études à Cracovie dans le palais de leur oncle, et sous la direction d'un précepteur, que l'archevêque n'a pas oublié dans son testament. Sans doute aussi ils furent de bonne heure « étudiants à l'université de Cracovie, fondée par Casimir et qui devint bientôt le centre de la vie intellectuelle de la Pologne. Jean, très intelligent, laborieux et docile, faisait de rapides progrès et paraissait devoir réaliser les plus belles espérances. Aussi son oncle ne manquait-il pas de lui assurer tous les avantages ecclésiastiques qu'il pouvait lui procurer.

L'Église romaine était au moyen-âge une immense exploitation, très compliquée mais savamment organisée. Tout s'y vendait : les sacrements, les services, les grâces, les bénéfices et les titres. Le produit de la tonte incessante des troupeaux était réparti, selon une échelle graduée, entre les gens d'église depuis l'humble suffragant jusqu'au pape. L'archevêque achetait du pape ; l'évêque, de l'archevêque ; le doyen, de l'évêque ; le curé, du doyen ; le suffragant, du curé ; le fidèle, du suffragant, mais le fidèle, pauvre dupe, n'achetait que des actes et des paroles qu'il croyait profitables à son âme. Or, comme dans le système catholique romain il n'y a pas de salut hors de

l'Église et que le ministère du prêtre est indispensable au fidèle, il fallait que celui-ci y allât de sa bourse, si chétive fût-elle.

Il y a plus : les pontifes romains, trouvant encore insuffisante la part du lion qui leur était faite, d'après le tarif de leur chancellerie, avaient établi une taxe apostolique pour les indulgences, les absolutions et les dispenses, taxe d'abord variable et incertaine, mais soigneusement codifiée depuis par le pape Jean XII.

En bon oncle qu'il était, l'archevêque Lassko eut soin de pourvoir son neveu de bonne heure. Léon X était cardinal à 14 ans, Jean de Lasco fut doyen de Gnesen d'aussi bonne heure, ce qui n'avait rien alors de bien extraordinaire, puisque des enfants au berceau étaient en possession de charges plus importantes encore.

En tout cas, en 1517, alors qu'il n'avait guère que 16 ans, il est qualifié, par son oncle, de coadjuteur, de chanoine de Cracovie et de doyen de Gnesen.

Avant 1516, le primat avait déjà assuré à son cher neveu, au moyen de lettres papales, 2000 florins par an, provenant des bénéfices de Squiznyevicz et de Lagouyeze (1). Enfin, en 1513 ou 14, il avait fait payer à Rome, par son maréchal Nicolas Wôlsky, 1400 florins pour frais d'expéditions des Custodes de Plock et de Leczye, et par surcroît, prévoyant sa propre mort, il recommandait son neveu au patronage de celui qui lui succèderait dans sa charge d'ar-

1. Voir son *Testamentum* (670, 673, 676) dans les mémoires de l'Académie de Vienne *Sitzungsberichte der Philosophischen Historischen Gesellschaft*, etc. (avril et juillet 1874).

chevêque primat : « Ce sera, dit-il, œuvre pie et agréable car le jeune homme est docile » (1).

Or, ce jeune ecclésiastique, déjà si bien titré et renté, était alors un écolier de 14 ou 15 ans à l'université de Bologne.

La malheureuse ville de Bologne, si souvent éprouvée, venait, malgré sa noble et fière devise *Libertas*, de retomber sous le pouvoir papal. Privée du droit de nommer ses magistrats, elle se trouvait définitivement annexée aux États de l'Église, dont elle fut la seconde capitale. On voyait encore, vide au-dessus de la grande porte de San-Petronio, sa cathédrale, la niche qu'avait occupée la statue de bronze de Jules II, que le peuple révolté avait renversée, brisée et métamorphosée en une pièce d'artillerie, baptisée la *Julienne*. Transformation et dénomination dont le belliqueux pontife n'avait pas apprécié la haute logique.

Derrière la basilique se trouvait l'université la plus ancienne d'Italie après celle de Salerne, et de beaucoup la plus célèbre. L'enseignement, animé de l'esprit de la devise municipale, y était large et fructueux. Déjà le juriste Rolandino Passegieri s'y était illustré. Le naturaliste Montini y avait pratiqué, pour la première fois, l'anatomie du cadavre, et dans l'une et l'autre de ces deux chaires, des femmes avaient professé avec succès. Novella, par exemple, y avait suppléé son père, le jurisconsulte Andrea et « afin que la biauté d'elle, dit Christine de Pisan, n'empê-

1. Ibidem, page 679 : *Nepoti, quia docilis est, pyum et gratum iri patrocinari qui coadjutor est in canonicatu Crac. meo.*

chast pas la pensée des oyants, elle avait une petite courtine (rideau) au devant d'elle. »

L'art ne fleurissait pas moins à Bologne que les lettres et les sciences. Il suffit de nommer le miniaturiste Oderiga, que Dante appelle l'*Onor d'Agublio ;* Franco qui y avait ouvert, en 1313, la première école de dessin, et surtout le contemporain de Lasco, Raïbolini dit Francia, orfèvre et peintre célèbre, émule du Pérugin et ami de Raphaël, qui le pria de corriger les défauts qu'il découvrirait à son célèbre tableau de Sainte-Cécile.

Ajoutons que Bologne était une ville antique, grande et riche. On y remarquait de nombreux monuments, des palais, et outre sa grande Basilique inachevée, une quinzaine d'églises qui étaient en train de devenir de véritables musées.

La population était nombreuse, remuante, riche, avide de plaisirs et s'y livrant avec cette liberté de mœurs, voire ce dévergondage du temps et du pays, qui avait déjà fait aux États du pape une réputation européenne peu édifiante.

L'historien allemand H. Dalton raconte que le primat Lassko, se rendant au Concile de Latran, emmena avec lui ses deux neveux, Jérôme et Jean, pour qu'ils continuassent leurs études sous ses yeux à Rome, où ils suivirent, sans doute, les leçons du Collège Grec ; mais il n'en donne aucune preuve (1).

D'après le *Testamentum* de l'oncle, on sait seulement que *Jean* fut étudiant à Bologne.

1. H. Dalton : *Johannes a Lasco. Beitrag zur Reformations Geschichte Polens, Deutschlands und Englands, Gotha*, 1881, p. 58 et suivantes.

H. Dalton nous informe aussi « qu'il a eu sur sa table quelques lettres du primat », sans dire où il les a trouvées ni si elles sont ou non publiées. D'après ces lettres, vers la fin de 1514, Jean Branicki, le précepteur des neveux de l'archevêque, reçut l'ordre de se rendre avec eux de Rome à Bologne. Enfin « *quelques autres lettres, que le hasard aurait mises sous la main de Dalton, lui ont permis de jeter un regard sur la vie tranquille et studieuse de ces jeunes gens à Bologne* »; cependant il ne nous en apprend que ceci : Stanislas, troisième neveu de l'archevêque, et quelques jeunes Polonais, accompagnés d'un précepteur, arrivés avec le seigneur Wolsky (1), vinrent se joindre aux deux premiers neveux du primat, formant en tout une maisonnée de dix personnes, y compris un médecin.

En revanche, Dalton cite de ces lettres deux fragments. Le premier est du précepteur Branicki : « Le cher seigneur Jean, neveu de votre Révérendissime Piété est ici la vertu même. Je n'ai jamais vu un enfant comme celui-là. Dieu veuille qu'il vive longtemps ! » Le second fragment

1. Wolsky, maréchal du primat, l'avait escorté jusqu'à Rome. Renvoyé par lui, la même année, pour porter des lettres au roi de Pologne, il revint quelques mois après. Le roi lui confia à cette occasion une mission singulière : conduire et offrir au pape quelques prisonniers Moscovites, fruit de la victoire d'Oroza, remportée, le 8 septembre, par le palatin Constantin de Ostrorog, et célébrée en vers latins par Critius. Ce trophée vivant de schismatiques, plus détestés de Rome que les Turcs infidèles, ne pouvait que réjouir le cœur de sa « Sainteté ». Mais en chemin, Wolsky se vit enlever ses prisonniers par ordre de Charles-Quint, au mépris de la curieuse lettre de passe dont Sigismond avait eu soin de le munir, et qui est datée du 23 octobre 1514 (*Acta Tomiciana*, III, 238).

est tiré d'une lettre de Jérôme Lasky à son oncle, lettre écrite de Bologne, mais sans date aucune, la voici : « Quand mon frère bien-aimé Jean revint ici, je devins un homme nouveau. Grâce à lui, l'ennui, le mécontentement firent place chez moi à un renouveau de zèle et de plaisir au travail. Il a, pendant son séjour en Allemagne, accru son savoir, et ses discours en prose et en vers sont bien supérieurs à ceux des autres jeunes gens. Il n'a certainement pas perdu son temps et compté le sable, mais il a lu ou écouté les auteurs les plus distingués. On ne peut qu'admirer la puissance de sa mémoire, la persévérance et la gravité qui inspirent sa jeunesse, tellement que nous sommes tous remplis de respect et de considération pour lui. Il faut souhaiter que de longues années lui soient accordées. Je ne dis pas tout cela parce qu'il est mon frère, mais plutôt parce que c'est un bon et honnête jeune homme, avec lequel, aussi longtemps que nous serons ensemble ici, je progresserai dans les arts avec toute l'énergie de ma virilité. »

Il résulte de cette lettre que Jean de Lasco fut assez longtemps absent de Bologne. Mais quand et pourquoi? Dalton suppose que ce fut en 1516 et parce que cette année là il y fit exceptionnellement chaud, si chaud que notre étudiant, délicat de santé, n'avait pas eu le courage ou la force d'attendre le moment des vacances pour s'absenter !

Mais ne serait-ce pas plutôt à la fin de 1517 ou au commencement de 1518, et à cause de la fâcheuse affaire que lui avait attirée son cousin Rambiewski ? Nous avons la preuve en effet qu'à cette époque-là il disparut de Bologne, et son oncle inquiet écrivait, dans son testament, au commencement de 1518 : « Mon neveu Jean, le doyen de Gnesen,

par suite de je ne sais quelle erreur, persuasion ou ordonnance, a quitté l'école de Bologne pour se rendre je ne sais où. Je crains bien que cette affaire ne m'occasionne de la dépense ; mais j'en parlerai plus bas. » Ce plus bas ou plus loin, c'est cinq ans plus tard :

« Dans cette somme de 4020 florins, dit le primat, sont compris les 670 florins d'or avec le change que le sieur Bonar a payés à ma requette. Le sieur Martin Rambiewski avait fait inscrire à Rome ces 670 florins au nom de mon neveu Jean, doyen de Gnesne, et à son insu. Néanmoins, comme mon neveu Jean était excommunié, je fus touché de son cas et fis payer ces 670 florins en or par le sieur Bonar. Martin Rambiewski est donc tenu de les rendre. S'il ne le fait pas de mon vivant, que mon neveu exige de lui le remboursement. »

La peine de l'excommunication, qui d'après l'oncle, dans des cas semblables, ne tire pas à conséquence, avait été lancée parce que le délinquant s'était soustrait à la prison par la fuite. Mais l'affaire arrangée et l'argent payé, le neveu revint reprendre ses études à Bologne.

Vers la même époque, son frère aîné Jérôme y revint à son tour. Lui aussi l'avait quittée en 1517, et pris du service dans l'armée de la république de Venise, alliée de la France, comme en témoigne cet *item* du *testament* ; « J'ai donné à mon neveu Jérôme pour sa carrière militaire 1000 florins, en l'avisant de n'attendre plus rien de moi et d'aller aussi loin qu'il pourra avec cette somme » (1).

Il nous semble qu'il y a de la contrariété dans cette note.

1. Ce fait paraît avoir échappé à H. Dalton.

Jérôme, qui paraît avoir toujours été brillant, vif, emporté, à la fois homme de plaisir et d'action, avait discontinué ses études, et pris du service, probablement contre le gré de son oncle. Mais vers la fin de 1518, une trève entre l'Empereur et la république ayant été conclue, il pria qu'on lui envoyât de l'argent pour ses besoins personnels et son retour de Venise. « Je ne sais combien il lui faudra, écrit le bon oncle, mais quelle que soit la somme, il faudra bien que je la paye par pitié, car je l'ai élevé depuis sa tendre enfance et je l'ai entretenu, soit dans la patrie, soit à l'étranger (domi forisque). Il ne serait pas digne de le laisser sans ressource au terme de son expédition. »

Jérôme revint à Bologne retrouver son frère, un peu comme le prodigue repentant, et c'est alors qu'il dut écrire à son oncle la lettre citée par Dalton, dans le but de le rassurer sur le compte de Jean et sur le sien propre. Le primat n'avait plus qu'à conclure : tout est bien qui finit bien.

III

PREMIERS VOYAGES

Nous ignorons la date du retour de Jean de Lasco dans son pays, mais ce ne fut pas avant 1519. Il arriva sans avoir régularisé ses études par l'obtention d'un grade universitaire.

Aussi bien les grades n'étaient pas alors, non plus qu'aujourd'hui, nécessaires dans l'Église romaine pour

être admis à la prêtrise, ni même pour atteindre aux rangs élevés. L'archevêque Lasco n'en possédait aucun.

Son neveu Jean, entré dans les ordres, ne fut tenu ni à la résidence, ni à l'emploi. D'ailleurs, vu le nombre de ses bénéfices, il lui eût fallu pour cela le don de l'ubiquité. Donc, ni attache, ni tâche. Il ne connaissait guère de ses diverses charges que les gros revenus. Des subalternes, pauvrement salariés, faisaient plus ou moins la besogne, si besogne était.

Il est probable qu'il résidait le plus souvent à Cracovie, auprès de son oncle, qui se l'était attaché comme coadjuteur. D'ailleurs, comme chanoine de la cathédrale, il avait l'usage d'un hôtel, situé près de la porte de Casimir.

En tous cas, il n'y fut pas longtemps. Dès le printemps de 1520 il quittait de nouveau la Pologne avec ses deux frères, à la suite de l'aîné, que Sigismond venait de charger d'une double ambassade.

Ambassadeur auprès des deux plus grands rois de l'époque, François I et Charles-Quint; présenté entre temps, par lettres spéciales, au Duc de Saxe et à la tante de l'empereur, Marguerite, régente des Pays-Bas, et cela lorsqu'il était à peine âgé de 25 ans!.... En vérité, la haute naissance et la belle figure du jeune homme n'eussent pas suffi à dicter le choix du monarque. Jérôme était bien ce qu'avait dit de lui son précepteur Branicki : Une intelligence supérieure, brillante et pleine de promesses, qui firent passer par-dessus sa jeunesse.

Toutefois, pour accroître le prestige de son envoyé, le roi mit sur ses lettres de créance le titre qu'il venait de

lui conférer, d'écuyer tranchant de sa table (1). Les emplois réels ou nominaux de la domesticité royale constituaient des titres d'honneur, par un effet de la bassesse des courtisans et de l'orgueil des princes, qui en vinrent à faire d'une pièce de vêtement ou d'un ustensile intime une décoration pour leurs nobles.

En 1519, le roi de France, candidat à l'empire, avait envoyé les sieurs de Langeac et Lamet porter au roi de Pologne l'expression de son amitié et le gagner à sa candidature, mais Sigismond s'était excusé, ayant déjà promis son appui à Charles, le compétiteur de François.

A présent, le monarque polonais rendait, par l'envoi de Lasky, la visite et les compliments qu'il avait reçus de France, et faisant d'une pierre deux coups, il présentait, par ce même ambassadeur, ses félicitations à Charles-Quint élu et ses remerciements pour la décoration de la Toison d'or qu'il lui avait conférée.

Cette partie de l'ambassade, toute de politesse, exigeait de la grâce et du tact : il s'agissait de plaire aux deux rivaux. L'autre partie avait trait aux affaires : ici, préparer une alliance entre la France et la Pologne ; là, gagner l'appui de Charles-Quint à la politique suivie à l'égard de la Prusse : ce qui exigeait une connaissance parfaite de la situation des divers pays intéressés à ces négociations.

Jérôme emmenait avec lui son frère Stanislas pour l'engager au service de François Ier, et son frère Jean, probablement en qualité de secrétaire. Celui-ci avait ainsi l'oc-

1. *Acta Tomiciana T. V*, p. 187-206. Ces lettres sont datées de Thorn, 10 avril.

casion de faire l'apprentissage de la diplomatie. Il n'était pas entré dans l'Église pour la servir, mais pour s'en servir, à l'instar de tous les grands seigneurs ecclésiastiques de son temps, si mêlés à la politique intérieure et extérieure de leurs pays, comme l'évêque de Wesprim, par exemple, qui était aussi gouverneur de la Croatie, et dont Jean de Lasco devait être un jour le second successeur.

Jean avait aussi le désir d'acquérir l'instruction qu'on tire des voyages et de la fréquentation des hommes distingués, et qui couronne si bien les solides études classiques. Il ressentait dès lors la plus grande estime pour le savoir, un vif amour des belles lettres, une réelle admiration pour le talent. Mais c'est Érasme qui va nous le dire, sans froisser sa propre modestie, car il n'en eut jamais, estimant que son génie lui donnait le droit de s'en passer.

En 1524, à propos d'une seconde visite que lui fit Jérôme, et dont il sera parlé en son temps, Érasme, dis-je, rappelle qu'il avait fait plus de trois ans auparavant, d'abord à Bruxelles (1) et peu après à Cologne, la connaissance des trois frères. « Jérôme, dit-il, remplissait alors auprès de César (2) la fonction d'ambassadeur au nom de son roi. Je trouvai dans ce jeune homme une ambition non vulgaire, en même temps qu'un intérêt singulier et une certaine vénération religieuse pour les meilleures lettres. Dans cette ambassade, il conduisait avec lui ses deux frè-

1. Il fait allusion à cette première rencontre, dans sa lettre du mois de nov. 1521, à l'évêque d'Olmuz : « L'ambassadeur Polonais Jean de Lasco m'a appris le premier, à Bruxelles, la mort de ton frère (*Erasmi Epistolæ* etc. *Lugd. Bat.* 1706, Colonne 668.

2. L'Empereur Charles-Quint.

res : Jean, un peu moins âgé et Stanislas, tous deux bien lettrés, ayant les mêmes sentiments que l'aîné à l'égard des belles lettres ; et comme ils étaient tous persuadés que j'y comptais pour quelque chose, ils me témoignèrent une certaine admiration sympathique, qui s'exprimait par tout le langage du corps, le front et les yeux.

« De même que j'accueillis volontiers la faveur de tels hommes, je félicite les belles lettres de ce qu'elles commencent à être cultivées même par des hommes les plus haut placés. — Bâle, 30 janvier 1524 » (1).

Quelques années plus tard, Érasme félicitera Charles Utenhove d'avoir compris qu'il y a trois sortes de noblesse et de s'efforcer d'acquérir les deux principales.

Il aurait pu dès lors adresser ces félicitations à Jean de Lasco, car il réunit ces trois noblesses, et il montra toute sa vie dans quel ordre il convient de les tenir : la noblesse de la probité et des services rendus, celle du savoir

1. *Ulrichi Hutteni opera, Edidit Ed. Boching. Lipsiæ*, 1359 T. II, p. 398-340. Il a échappé à l'attention de Dalton (p. 92) qu'Erasme parle dans cette lettre à Botzem, non d'une seule et même visite, mais de *deux* visites faites à des époques différentes. C'est à propos de la seconde, vers la fin de 1523 ou au commencement de 1524, qu'il en vint à rappeler la première de 1520, alors que Jérôme était accompagné de ses deux frères. Dalton entend les termes « *in hac legatione* » de la députation de 1523 ou 24, tandis qu'on ne doit les entendre que de celle de 1520 ; qu'on en juge : « *Ante tres annos Coierat inter nos* (Jérôme et Érasme) *noticia, primum Bruxellæ, mox Coloniæ, quum id temporis regis sui nomine apud Cæsarem legatione fungeretur. Comperi juvenem quum non vulgariter eruditum tum erga meliores litteras favore singulari ac religiosa quadam veneratione affectum. In hac legatione secum ducebat duos fratres suos.* Etc. *Basileæ, tertio Cal. Feb. Anno a Christo nato MDXXIIII.*

et du talent, celle de la naissance dont tout le monde peut se passer sans dommage. Nous le verrons partout rechercher, admirer le savoir et le talent, comme nous le voyons maintenant incliner respectueusement sa noblesse de naissance quasi princière devant la noblesse supérieure du savant polygraphe, pauvre fils naturel d'un pauvre et obscur petit bourgeois.

Les Laski considéraient sans doute qu'ils ne faisaient en cela que continuer leurs visites aux princes de l'Europe. Ils trouvaient fort légitime de placer, *mutatis mutandis,* Érasme entre Charles-Quint et François Ier.

C'est à Madrid que Jérôme devait aller trouver Charles Quint, mais celui-ci pressé et supplié par les princes électeurs de ne pas différer son retour en Allemagne, que la Réforme mettait en feu (1), y arriva vers le milieu de l'année. Ce fut probablement à Cologne que Jérôme le rencontra d'abord.

Cependant Sigismond, dans son impatience d'avoir des nouvelles, écrivait à son jeune ambassadeur : « Nous sommes très surpris et peiné que, dans des conjonctures si graves pour nos intérêts, vous négligiez de nous informer de ce qui se passe où vous êtes, etc. » — Non, Lasky n'était pas négligent, mais il n'avait encore eu que l'occasion de saluer Charles-Quint et de remettre ses lettres de créance. Et le roi de Pologne fut, par la suite, si satisfait de l'ambassade de Jérôme, qu'il lui en confia deux autres. »

1. Les princes lui écrivaient le 20 fév. 1520 : *Quam ob rem iterum atque iterum Majestati Vestræ supplicamus ut adventum suum non differat, nec propter absentiam suam tot mala non modo Germaniæ sed Reipublicæ Christianæ imminere patiatur.*

Nous ignorons si ce fut avant ou après l'arrivée de Charles V que les Laski se rendirent à Paris. Cette mission était sans doute subordonnée à celle d'Allemagne, de beaucoup la plus importante. Ils assistèrent à la Diète de Cologne présidée par l'empereur. Érasme y siégeait en qualité de conseiller et, à ce qu'il dit, y donna des avis de modération sur la conduite à tenir envers Luther et le mouvement réformateur dont il était le chef.

Les Lasky se trouvèrent aussi, le 22 octobre, à l'entrée solennelle de Charles à Aix-la-Chapelle, au milieu de 400 cavaliers dont les cuirasses resplendissaient d'or et d'argent, et, le lendemain, à la cérémonie du sacre, dans la cathédrale, célèbre par le tombeau de Charlemagne. Ici devant les princes d'Allemagne, les ambassadeurs des puissances, la multitude des évêques, des seigneurs, des fonctionnaires, des hommes d'armes et des bourgeois qui remplissaient l'immense enceinte, ils eurent le spectacle grandiose de la puissance matérielle et sociale de l'Église dans cet empereur, maître de tant de royaumes, prosterné devant l'autel, aux pieds de trois prélats qui recevaient son serment de soumission et de dévouement à l'Église, l'oignant un peu partout, le revêtant des ornements liturgiques, l'asseyant sur un trône sous la grande couronne d'or, le ceignant de l'épée de Charlemagne, lui passant un anneau d'or, jetant sur ses épaules le manteau impérial, mettant dans sa droite le sceptre, dans sa gauche le globe du monde, et le proclamant empereur des Romains, roi de Germanie et, surtout, défenseur et serviteur de l'Eglise.

Mais là bas, à Cologne, dans la salle des Etats, au sein

de la Diète, les Laski n'avaient-ils pas eu le spectacle de la puissance de l'idée libérale et libératrice dans l'agitation, l'inquiétude, la colère de ce même empereur et des princes, y compris le nonce du pape, tressaillant au nom d'un simple et pauvre moine affranchi et porteur sacré de l'idée? Peut-être cette pensée était-elle venue à leur esprit songeur : *Mens agitat molem!*

Ce même esprit libérateur de la conscience humaine soufflait aussi en France, quoiqu'avec moins de force qu'en Allemagne, et nos jeunes Polonais purent constater qu'il se faisait sentir même à la Cour et dans l'entourage du roi. Marguerite de Valois, sœur de François I[er], en était elle-même toute pénétrée. Elle accueillait et protégeait ceux qui préféraient « les bonnes et les saintes lettres » au fatras scolastique, et le Christ au pape. Avec cela, elle était le principal ornement de la Cour et méritait les hommages qu'on lui prodiguait, sans réussir à la rendre vaine. Les poètes, charmés de sa grâce et de son esprit, et détrônant la rose au profit de la marguerite, l'appelaient la « Marguerite des Marguerites » ou la reine des fleurs, et les savants, latinisant l'appellation, disaient d'elle : *Margarita Margaritarum,* c'est-à-dire la perle des perles.

« Son discours était tel, dit Brantôme, que les ambassadeurs qui parlaient à elle en étaient grandement ravis et en faisaient de grands rappors à ceux de leur nation. Dont sur ce elle en soulageait le roi son frère, car ils l'allaient trouver toujours, après avoir fait leur principale ambassade ; bien souvent lorsqu'il y avait de grandes affaires les remettait à elle, en attendant sa définitive et totale réso-

ıution : elle les sçavoit fort bien entretenir et contenter de beaux discours, comme elle y étoit fort opulente et fort habile à tirer les vers du nez d'eux, dont le Roi disait souvent qu'elle luy assistait très bien et le déchargeait de beaucoup » (1).

Ainsi fit Jérôme de Lasky. Il alla la trouver, et il lui présenta en même temps ses deux frères. Tous trois furent particulièrement bien accueillis. Stanislas entra au service du roi, Jean fut honoré de la correspondance de la princesse et Jérôme de son amitié.

Pendant que son jeune et brillant ambassadeur s'acquittait de ses missions en France et en Allemagne, le roi Sigismond présidait une convention générale dans son camp de Bronsberg. Malgré le tumulte des délibérations, on tomba d'accord pour voter un impôt de guerre. Cette levée de deniers fut extraordinaire, la plus grande qu'on eût jamais faite en Pologne. Si les prélèvements et les versements eussent été fidèlement exécutés, dit la chronique des *Tomiciana*, on eût rempli les caisses du trésor de milliers et de milliers de florins ; mais il en vint à peine la moitié : les fraudes, les malversations, les concussions en détournèrent l'autre moitié.

Comme c'était d'ailleurs son devoir, le primat Lassko donna, dans cette circonstance, l'exemple de la fidélité et du zèle. Le premier de tous, il versa aussitôt 600 florins pour sa part contributive, par les mains de son cher neveu le doyen de Gnesen.

Nous ignorons quand celui-ci était revenu de son long

1. Brantôme : *Vie des dames illustres*. Leyde, 1723, p. 300.

voyage en Allemagne et en France ; mais ce fut en mars 1521 qu'il porta au roi cette somme avec la lettre qui l'accompagnait. Fidèle à sa coutume de ne pas négliger les intérêts de son neveu, l'archevêque le remettait ainsi en rapport direct avec le prince ,qui pouvait constater que le jeune seigneur avait profité dans ses voyages et qu'il était digne de sa confiance et de ses faveurs. C'était un bon coup sur l'échiquier de la faveur royale où le primat jouait la partie de son neveu contre des adversaires habiles et acharnés. Ceux-ci avaient pour alliée la reine elle-même. Cette comtesse Sforza (qui n'avait de Bonne que le nom, et que la nation polonaise commençait à trouver mauvaise), ne pouvait pardonner au primat d'avoir été défavorable au mariage du roi avec elle. Lassko, inattaquable dans sa position, était vulnérable dans son amour propre et dans sa famille. On ne pouvait ni le renverser, ni l'appauvrir, mais on pouvait le diffamer, ruiner son influence en Pologne et à Rome, et surtout s'opposer à l'avancement de son neveu qu'il mettait tous ses soins à pousser. Déjà on avait réussi à lui faire manquer le chapeau de Cardinal qu'il espérait bien rapporter de Rome dans ses bagages. Le roi avait pour cela consenti à écrire une lettre très confidentielle, priant Léon X de ne pas céder à la demande que l'archevêque ferait sans doute de cette dignité (1). Et de fait, le primat ne rapporta que le titre de *legatus natus* qui le grandissait fort peu. Ses ennemis, de plus en plus audacieux, s'en allaient l'accusant partout de népotisme et de concussion.

1. *Acta tomiciana*. T. III, p. 450, année 1515.

A les en croire, il abusait de sa haute position et des nombreux bénéfices dont il avait la jouissance ou le patronage pour élever et enrichir sa famille. On lui fit même un crime d'avoir marié son neveu Jérôme avec une riche héritière orpheline dont il était le tuteur légal. Le vice chancelier et évêque de Posen, Pierre Tomicki ou Tomicius, et son neveu le poète latin Andreas Cricius, en polonais Krzycki, évêque de Przemysl, le harcelaient d'injures et d'épigrammes (1).

Le primat, sentant que le terrain de sa faveur était continuellement miné, tâchait, d'un côté, d'amadouer ses ennemis, jusqu'à féliciter Tomicki de sa nomination à l'évêché de Posen, en 1520, et, d'un autre côté, il se justifiait auprès du roi par une très longue épître qui est tout un plaidoyer *pro domo sua* (2). Mais rien n'y fit.

A l'occasion de l'envoi par le primat de sa contribution, Cricius avait écrit à Tomicius : « Le Seigneur archevêque a envoyé par son neveu, avec une grande préface de dévouement, 600 florins, selon la constitution de Bronsberg, et en faisant observer qu'il était en avance et sur les gens et sur le temps ». (3)

Un peu plus tard, il jubilait à raconter un échec que

1. *... Perfas perque nefas rapis omnia,*
Pro tuaque posses vendere templa domo...
Recte igitur præ te fertur Crucifixus Jesus
Omne tuum rursus quem Crucifigit opus...
Eximium decus hoc fecit te scandere regni,
Lascie Joannes, laus tua non, tua fraus.

2. *Acta Tom.* T. V, p. 57 et suivantes.

3. *Acta Tomiciana.* T. V, 326 : *Cum magna prefatione devotionis et processus se emisisse significabit.*

venait d'éprouver l'archevêque : l'évêché de Plok étant devenu vacant, et cette vacance se prolongeant par suite d'un désaccord entre le pape et le roi au sujet de la collation, le primat demanda au prince de réserver la coadjuture de ce siège à son neveu. Devenu de la sorte à moitié évêque, celui-ci l'aurait été bientôt tout-à-fait. Son caractère, son savoir, son éducation et ses titres ecclésiastiques compensaient sa jeunesse ; et d'ailleurs la jeunesse, voire l'enfance, n'était pas dans l'église un obstacle aux plus hautes dignités.

Cependant, pour la première fois, le vieux et fidèle chancelier essuya un refus de la part de son prince. C'est qu'on avait insinué que l'*Hydre*, pour nous servir d'un des jolis noms que ses ennemis donnaient au prélat, encourageait la résistance de la cour de Rome, (1).

Toutefois, pour adoucir son refus, Sigismond lui accorda « je ne sais quelle présentation, dit Cricius, et des lettres de recommandation auprès du pape pour la prévôté de Leczye. »

Ce fut le plus haut point où le primat put élever son neveu Jean.

1. *Nescio quid causæ sit quod litere ex urbe non afferantur; difficultatesne per Hydram ingesti ?...* (*Acta tomiciana*. T. VI, 4 juillet 1523).

IV

A BALE ET CHEZ ÉRASME.

Le dégoût des intrigues et des rivalités ambitieuses, dont il était le témoin et un peu la victime, contribua-t-il à la décision que Jean de Lasco prit bientôt après de quitter de nouveau son pays ?.... Son frère partait pour une nouvelle ambassade ; il partit aussi, soit avant soit bientôt après lui, avec l'intention de prolonger son absence.

Son oncle, en effet, renouvelant, le 17 août 1523, ses exécuteurs testamentaires, explique en ces termes pourquoi il ne maintient pas Jean à cette charge : « J'ai appris que mon neveu le doyen devait quitter le pays et se diriger vers l'Italie pour ses études » (1).

Les données manquent pour suivre avec certitude Jean de Lasco dans ses nouveaux voyages. Cependant les itinéraires qu'on a indiqués ne nous paraissent pas justifiés. Celui que nous avons adopté a pour lui des indications, tirées pour la plupart des lettres d'Érasme, qu'on a négligé de relever.

Toutefois nous sommes réduits dès le début à combler

1. Nous avons trouvé étrange le silence obstiné de l'archevêque sur son neveu Stanislas; celui qu'il garde sur la mort de son frère aîné ne l'est pas moins. On ne devine cette mort, d'après le testament, qu'en voyant Jérôme, investi des titres de son père, prendre sa place d'exécuteur testamentaire. Toute famille a ses misères et ses mystères.

une lacune par une hypothèse, que nous donnons pour ce qu'elle vaut. Il est certain qu'en 1524, Lasco passa à Zurich. Si, comme le fait entendre le testament de son oncle, il quitta son pays vers la fin de 1523, ne se serait-il pas d'abord rendu à Bruxelles où son frère devait passer, et de là à l'université voisine, Louvain ?

Cette université très catholique était à la fois l'*alter ego* et la rivale de la Sorbonne, rivale heureuse : la Sorbonne baissait, Louvain grandissait et atteignait à son apogée. On y compta, en ce XVI[e] siècle, jusqu'à 6,000 étudiants dans une année. L'enseignement, ici comme à Paris, était essentiellement scolastique. On y tenait les docteurs catholiques du Moyen-âge en grande estime, et on y perpétuait leur doctrine et leur méthode. C'est au point qu'Érasme, qui avait habité et professé à Louvain, et voulu un moment léguer à l'un de ses collèges sa bibliothèque, s'attira les foudres de ses docteurs et de ceux de Paris pour avoir écrit qu'on devait mettre au-dessus des scolastiques les pères de l'Église et les Saintes Écritures. Lasco pouvait-il ne pas venir à Louvain ?

De Louvain, il est vraisemblable qu'il visita les principales universités de l'Allemagne, Heidelberg, par exemple, où Jérôme de Prague avait naguère affiché ses célèbres thèses. Il se rendit ensuite par Constance à Zurich pour y voir Zwingle, et se diriger vers la France.

La date et le résultat de cette visite nous sont fournis par Lasco dans un passage de sa réponse au troisième pamphlet de Westphal, dont il sera parlé plus loin : « Je conviens volontiers, dit-il, que ce fut avant tout autre par cet homme éminent et par un effet de la bonté divine que je fus con-

duit à étudier les lettres sacrées, lorsque, *il y a 34 ans*, je passai par Zurich en route pour la France » (1). Le pamphlet est de 1557 ; Lasco écrivit sa réfutation, au plus tard, en 1558. Si donc l'on soustrait de cette date les 34 ans dont il parle, on obtient 1524 pour son passage à Zurich (2).

1. *Joannis a Lasco opera Amstelodami* : 1866. T. I, p. 282.

2. C'est aussi la date donnée par Bartels (*Johannes à Lasco*), Merle d'Aubigné (*Histoire de la Réforme au temps de Calvin*, T. VII), a cru rectifier Bartels en ces termes : « L'écrit de Westphal, imprimé à Bâle, porte pour date *Anno salutis* 1560 *Mense Martio*, ce qui donnerait pour le passage de Lasco à Zurich 1526.

» Une lettre d'Érasme, que nous citerons, place le séjour de Lasco à Bâle, après Zurich, en 1525 ; cette date paraît la plus sûre. Lasco a pu se tromper de quelques mois ».

Nous objectons : 1° Pour un événement qui fit époque dans sa vie morale, Lasco pouvait-il se tromper d'une année, sinon davantage ? 2° il ne faut pas confondre la date de sortie de presse d'un livre et celle de sa composition par l'auteur. On ne le peut, surtout ici, parce que Lasco se place au moment où il écrit, et que, lorsque son livre parut, il était mort depuis deux mois au moins. Il mourut le 8 janvier, l'impression finale du livre est du mois de mars suivant.

Mais il y a une preuve décisive qui aurait pu nous dispenser des considérations précédentes : Jean de Lasco, qui avait d'abord pensé à faire imprimer son livre à Genève, écrit à Calvin qu'il envoie le manuscrit de sa *Réponse à Westphal* et celui du livre d'Utenhove : *Præter responsionem porro meam adversus Westphalum, mittimus istuc excudendam historiam nostræ profectionis ex Anglia in Daniam, descriptam ad nostrum omnium postulationem a D. Utenhovio.* Et la date de cette lettre ? le 5 août 1558 (œuvres de Calvin dans le *Corpus reformatorum*, T. XVII, p. 283). C'est donc bien en 1558 que Lasco écrivit son livre, et c'est bien aussi, comme il le dit, 34 ans auparavant, en 1524, qu'il passa à Zurich.

Quant à la lettre d'Érasme elle prouve *seulement* que Lasco était à Bâle

Le Colloque tenu dans cette ville l'année précédente venait d'avoir pour effet l'abolition du célibat des prêtres et de la messe.

Il est à présumer que ces graves évènements eurent une grande part dans l'entretien où les entretiens du jeune homme avec le Réformateur. Celui-ci en prit occasion pour l'engager vivement à se livrer à l'étude de la Bible et à rompre avec les erreurs du papisme. Mais le jeune prêtre, quoique l'esprit très ouvert, était loin encore d'être disposé à suivre ce conseil. Cependant il emporta de cet entretien le désir d'examiner les fondements de sa foi.

Jean de Lasco en quittant Zurich se rendit à Paris. Mais ne fit-il pas d'abord un premier séjour à Bâle, comme le croit Dalton? Rien ne le prouve, et les présomptions sont plutôt défavorables à cette hypothèse.

Son frère Jérôme, chargé d'une nouvelle et triple mission, qui devait le conduire tour à tour en Allemagne, en France et en Italie, fut, il est vrai, quelque temps à Bâle, vers la fin de 1523 ou au commencement de 1524. Il y vit souvent Érasme, et ces visites, qui firent époque dans la vie du savant, ont pour nous cet intérêt, qu'elles montrent les sentiments de l'ambassadeur vis à vis de Luther, sentiments qui expliquent en partie la réserve constante de Jean, son frère, à l'égard du grand réformateur saxon.

L'attitude équivoque d'Érasme vis à vis de la Réforme, qu'il encouragea et enraya tour à tour, qu'il servit et qu'il combattit; son approbation et ses encouragements donnés à

en 1525, *mais non pas qu'il y vint de Zurich* dont il n'est nullement question, quoique la phrase de Merle d'Aubigné le donne à entendre.

Luther, suivis tout à coup d'une critique et d'une opposition imprévues, amenait bien des esprits à conclure à la versatilité de son esprit et à la vénalité de sa plume, quand il n'eut fallu accuser que son dilettantisme philosophique et gouailleur, et surtout sa terreur de tout ce qui ressemblait au martyre.

A peine eut-il reçu la dernière visite de Jérome de Lasco, qu'il apprit qu'on l'appelait en ville *Balaam*. Pourquoi ? Pellican consentit à le lui dire. Le bruit courait que notre savant avait excité et armé le palatin de Sirad contre les Luthériens, et que, de son côté, celui-ci avait, par un présent, décidé Érasme à maudire le peuple évangélique.

Un marchand français de passage à Bâle, ajouta Pellican, était responsable de l'application du nom de Balaam à Érasme. Mais il revint, dit-on, aux oreilles de celui-ci que ce prétendu marchand était Farel. C'est bien possible, et le ressentiment d'Érasme, autant que toute sa conduite, montre que la bonne flèche avait atteint le défaut de la cuirasse. Ce n'était pas toutefois la carafe d'argent que lui donna Jérôme qui avait décidé Érasme à prendre parti contre les réformateurs, mais son orgueil, sa jalousie et surtout ses intérêts, représentés par la faveur du pape, de l'Empereur et de Henry VIII, qui le pressaient également d'attaquer Luther, ce qu'il fit par son *De Libero Arbitrio*.

Dans une de ses nombreuses lettres, qu'il écrivait soigneusement pour le public, bien plus que pour le destinataire, qui n'en recevait souvent que la donnée ou le canevas, lettres ouvertes, *Erasmus noster*, pour se justifier, raconte à Botzème ce qui se dit et se fit dans ses colloques

avec Jérôme. « Quand je l'eus introduit dans ma bibliothèque, il amena la conversation sur Luther. Il me demande s'il est savant ? je rendis justice à sa science ; ce que je pense de sa doctrine? je dis que la chose est au-dessus de ma connaissance bien qu'on ne puisse nier qu'il n'ait enseigné beaucoup de choses avec clarté, avec justesse, et courageusement dévoilé quelques ulcères. Il me demande quels sont ceux de ses ouvrages que j'approuve? je nomme les *Commentaires sur les* 20 *psaumes*, et le livre *des* 14 *visions* (1). J'ajoute que ses livres sont approuvés, même par des gens qui condamnent les autres, bien que dans ceux-ci, il mêle, dis-je, quelque chose de son fond.

« Lui (Jérôme), répétant le pronom *son*, se mit à rire. Ce fut notre premier entretien, d'après lequel il ne put voir ce que je pensais de Luther, ni moi ce qu'il en pensait lui-même. A la seconde visite, il y avait par hasard sur la table, parmi beaucoup de papiers, la lettre que Luther m'avait récemment écrite. Je ne sais dans quel dessein, Lasky en avait saisi d'un coup d'œil quelques mots qui donnaient à penser que Luther avait peu d'estime pour moi. Bientôt, tout en causant, il me parut vouloir confisquer cette lettre. Je dissimulai et reposai la lettre que je reçus de ses mains. Nous nous mîmes à parler de choses n'ayant aucun trait à Luther. Cependant je remarquai qu'il tenait de nouveau en ses mains et un peu en cachette

1. *Nomino commentarios in Viginti psalmos et opus de quatuordecim spectris* (*Ulrici Hutenii opera omnia*, Lipsiæ, 1859, volumen II, p. 39.). Les vrais titres de ces deux ouvrages sont : *Operationes in Psalmos* et *Tessaradecas consolatoria pro laborantibus et oneratis*.

cette même lettre de Luther. « Je vois, lui dis-je en riant, que tu médites un vol ». Il éclata de rire et l'avoua. Je lui demande dans quel but il voulait la prendre. — « Je vais te le dire, fit-il : bien des gens se sont efforcés de persuader aussi à notre roi qu'il y avait entre Luther et toi une étroite alliance : Cette lettre les réfute ». Sur ce point, lui dis-je, je t'instruirai davantage ; je te donnerai une copie de celle-ci dès qu'elle aura été faite, et j'y ajouterai deux autres lettres où il parle de moi plus odieusement encore. L'une de ces lettres avait été imprimée à Strasbourg, l'autre, récemment éditée par je ne sais qui. Tu peux, lui dis-je, par ces lettres et auprès de César (car il se rendait auprès de lui comme ambassadeur), apprendre que je ne suis pas si lié avec Luther que beaucoup le prétendent.

« Dans un autre entretien, comme il me demandait si je n'écrivais rien contre Luther, je dis que j'étais si absorbé par tant de travaux obligatoires que je n'avais de loisir pour rien autre chose.

« Alors il m'apprit combien le roi de Pologne était enflammé contre Luther, ajoutant que tous les biens d'un homme très riche avaient été confisqués par le fisc royal pour un seul livre de Luther trouvé chez lui. Ici je montrai nettement que je n'approuvais pas la violence, ni ce motif d'envahir le domicile des citoyens.

« Enfin il revint le jour de son départ (*conscensurus equos*) et ayant posé sur une table un petit vase d'argent (1) : « je te prie, dit-il, de me permettre de laisser ceci auprès de toi à titre de souvenir. »

1. Il est décrit comme suit dans l'inventaire des objets mobiliers d'Érasme, en date du 10 avril 1534 : *Lagena argentea in clypeo habens hamum,*

« Comme je refusais, disant que je n'avais rien mérité de sa part et que je ne pouvais lui rendre service d'aucune façon : « Je ne demande rien de toi, dit-il, sauf que tu aimes cet homme », et il tire l'édit du roi imprimé. C'est là tout notre colloque touchant Luther ; voilà comme il me quitta armé et excité par moi contre Luther ! je comprends pourquoi maintenant on l'a surnommé Balac, lui qui m'a séduit par le vase, afin que je maudisse le peuple évangélique ! Ce n'est pas Luther qui fit naître entre nous cette amitié : notre connaissance réciproque remonte à plus de trois ans, etc. » (1)

C'est à une de ces visites, faites par Jérôme, se rendant à Paris et de là à Sulzberg en Autriche, auprès de Charles V et, en Italie, auprès du pape, qu'Érasme fait encore allusion dans cette lettre à Cricius : « L'illustre baron Jérôme de Lasco, passant par ici, me montra un petit livre de toi où tu luttes contre l'armée des Luthériens, dans un combat à la fois pédestre et équestre ». Puis Érasme, qui écrit cela le 30 octobre 1525, continue en ces termes : « En outre, son frère, son vrai frère, c'est-à-dire très semblable à lui, m'a communiqué *dernièrement* une lettre relatant l'histoire de cette rencontre, relation entremêlée de quelques vers, d'où j'ai compris que tu fréquentes, en même temps et non sans bonheur, les prairies des muses, les gymnases des rhéteurs et les sanctuaires des

donum Hieroslai a Lasco : carafe d'argent ayant un crochet sur le couvercle, présent de Jérôme de Lasco (*Erasmi supellex* dans le *Programma voor den Cursus*, 1891-92, du *Gynasium Erasmiaunsch*, *Rotterdam*, 1891).

1. Nous avons cité plus haut (page 33), la suite de cette lettre.

théologiens, et qu'enfin ton génie est si bienveillant que de ne pas dédaigner mes élucubrations si Bataves (1) ».

Dans une autre de ses lettres, Érasme rappelle encore cette fameuse visite de Jérôme : « à cette époque il y avait chez moi l'ambassadeur du roi de Pologne, le baron Jéroslav homme droit, mon excellent ami, mais très monté contre Luther, comme le roi lui-même (2). »

On le voit, rien dans aucune de ces lettres du savant polygraphe ne permet de supposer que Jean fût avec son frère. Il faut donc conclure tout autrement que ne fait Dalton, dont l'erreur provient de la confusion déjà signalée par nous, page 33.

A Paris, où il se rendit en quittant Zurich, Jean de Lasco retrouva son frère Stanislas. Il revit aussi le capitaine ambassadeur Antoine Rincon qui revenait de Pologne, rapportant à son maître François I une lettre datée de Cracovie, 18 janvier 1524 (2). Sigismond s'y montrait tout disposé à une alliance, et annonçait la prochaine arrivée d'un ambassadeur. Cet ambassadeur ce fut Jérôme, dont les instructions rappellent cette lettre, et qui se trouvait alors en Autriche auprès de Charles-Quint (3). Il ne s'agissait de rien moins que d'un projet de mariage entre le second fils de François et la fille aînée de Sigismond. Il y avait même davantage : sous cette alliance

1. *Epistolarum D. Erasmi Rot.*, Lib. XXXI, Londini, 1642, livre XVII, page 16.

2. Charrière : *Négociations de la France avec le Levant.* T. I, p. 149.

3. *Acta tomiciana.* T. VI, p. 210. Ce sont les minutes de la lettre du roi et des instructions diplomatiques, sans indications ni de temps ni de lieu. La lettre originale de Sigismond fournit la vraie date par comparaison.

entre maisons, une alliance entre nations, dans laquelle entrerait aussi la Hongrie. Jérôme, arrivé à son tour à Paris, traita de tout cela et de l'héritage de la reine Bonne, le duché de Bari, pendant la présence de ses frères à la cour, et par leur intermédiaire quand il futparti. Il semble même que Jean prit une part officielle aux négociations. Anianus, dont nous parlerons bientôt, lui écrivait plus tard : « lorsque, conjointement avec ton frère aîné, tu étais ambassadeur en France. » (1).

Les trois Laski étaient bien vus du roi, et il n'y a pas de doute qu'ils avaient une part dans l'amitié de la princesse Marguerite.

En prenant congé d'elle, Jérôme lui laissa un de ses serviteurs éprouvés dont elle apprécia si bien la fidélité et le zèle, qu'elle l'emmena plus tard dans le voyage qu'elle fit en Espagne pour voir son frère prisonnier (2). Et quand elle dut partir en toute hâte de ce pays, sous la sauvegarde d'un sauf conduit impérial qui était un piège, car il lui laissait à peine le temps d'atteindre la frontière de France, elle voulut que Stanislas Laski laissât François Ier et fût un des quelques seigneurs qui devaient la protéger et la défendre dans ce retour ou cette fuite (3).

L'ambassadeur de François Ier, Antoine Rincon à peine

1. *Quum tu una cum fratre tuo natu grandiore legatus in gallia eras.*

2. *Acta Tomiciana*, VII, p. 34.

3. *Ibidem*, VIII, p. 310. — Jean Dantisc (*Dantiscus* ou de Dantzick), ambassadeur de Sigismond à la cour de Charles-Quint, envoya de Tolède, le 1er novembre 1525, un long récit de l'arrivée de Marguerite auprès de son frère prisonnier.

« Je l'aurais vue bien volontiers, dit-il, et j'aurais été également reçu par elle, mais je crus devoir m'abstenir par prudence. Cependant Wenceslas

arrivé à Paris en était reparti, et sa présence et l'objet de sa mission à la Çour de Pologne étaient déjà signalés, le 15 mars 1524, à Charles Quint (1).

Stanislas de Lasko partit à son tour vers la fin de l'année à la suite de François Ier pour passer en Italie, où il devait partager la défaite et la captivité du roi.

Quant à Jean de Lasco, après ce séjour à Paris, où il avait fréquenté et la cour et les écoles (2), il se rendit à Bâle.

Il amenait avec lui, comme une sorte de protégé ou de fils adoptif, un jeune et pauvre écolier français qui ne devait pas avoir plus de 13 ans, puisque lorsqu'il mourut, en 1535, il était encore adolescent, au dire de Mélanchthon.

On ne le connaît que très imparfaitement mais très avantageusement (3). Il paraît avoir eu tous les dons intellectuels et toutes les qualités de son patron.

Zaremba, que le magnifique palatin de Sirad a laissé auprès d'elle pour la servir, est venu chez moi. Je le chargeai de mes excuses, et il revint me dire de sa part, que si je repassais un jour par la France je n'hésitasse pas à me présenter à la cour, et qu'elle me dirait quelque chose des affaires que le Seigneur palatin y avait traitées. Ce que j'ai promis de faire ».

Le 23 février de l'année suivante, il raconte que l'empereur, se rendant à Madrid pour y voir son royal prisonnier, ne permit à aucun des ambassadeurs de l'accompagner. « Mais pour faire parvenir jusqu'au roi votre message, j'envoyai, dit-il, un jeune noble porter votre lettre à Stanislas Lasko, frère du magnifique palatin de Sirad (*Acta Tom.* T. VII, 34).

1. Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V.* Lipsiæ, 1844. T. I, 109.

2. Stanislas Gorski écrivait : *Jonnes Laski reversus ex Gymnasio Gallico in Poloniam, etc.* (*Acta Hist. Hosii Epistulæ.* Varsovie, 1879).

3. D'après quelques lettres adressées à Lasco : 6 d'Anianus lui-même, 1

Il s'appelait Anianus Burgonius. En 1630, récemment arrivé à Venise pour y continuer ses études aux frais de Lasco, il lui envoyait le récit d'une visite qu'il avait eu l'idée de faire à l'ambassadeur français, Lazare de Baïf (1). « Dès qu'il apprend que je suis français, écrit-il, il m'invite à dîner. J'accepte. Pendant le repas il me fait de nombreuses questions, et d'abord d'où et comment je suis venu à Venise ? Je lui réponds : je suis venu de Pologne en Italie pour y former mon goût littéraire (*ut ingenii cultum caperem*). Grand étonnement à ce nom de Pologne, et me voilà obligé à lui tout raconter : par quel arrangement je fus amené à te connaître (*quo pacto tibi innotuerim*) lorsque conjointement avec ton frère aîné tu étais ambassadeur en France; comment ensuite, gagné par ton éminent génie et par ta bienveillance envers moi, je te suivis, sans opposition de la part de mon père, quand tu te rendis auprès d'Érasme, à Bâle où j'habitai plusieurs mois avec toi. Comment enfin j'allai à ta suite jusqu'en Pologne, où ta bonté m'a prodigué tant de bienfaits jusqu'au moment où, par ta libéralité, je suis venu en Italie. J'ai tellement émerveillé le personnage par le souvenir de tes bienfaits envers moi, qu'il a dit que bien peu d'hommes auraient fait ce que tu as fait pour moi. A la fin du repas, il me dit

d'Hosuis et 2 de Mélanchthon qui parlent de lui dans les plus hauts termes. H. Dalton a publié, en 1892, les lettres d'Anianus dans l'*Evangelisch Reformich Blatter*. Elles font partie d'un recueil manuscrit de la bibliothèque de Saint Pétersbourg, copie de lettres adressées à Lasco.

1. Le père du poète Jean Antoine de Baïf disciple de Ronsard, et poète lui-même.

qu'il désirerait que je vinsses tous les jours manger à sa table. Je n'ai jusqu'à présent nullement dédaigné cette faveur, non pas tant pour éviter la dépense (le subside que j'ai reçu de toi me suffisant amplement), que pour l'avantage de l'entendre et pour confier à ma mémoire le plus possible, et, par Hercule ! j'ai ainsi fait la connaissance d'un homme bien instruit en grec et en latin, et je crois avoir retiré beaucoup de profit de sa fréquentation ».

D'après cette lettre et d'après une autre que nous citerons plus loin, il semble que Jean de Lasco ne s'installa pas chez Érasme, mais plutôt dans un logis voisin avec son protégé, et qu'il fut seulement le disciple et le commensal du savant écrivain de Rotterdam.

On ignore la date de son arrivée à Bâle ; mais il y était quand parvint dans cette ville la nouvelle de la défaite de Pavie, c'est-à-dire au mois de mars 1525 (1). Il écrivit, en effet, à la princesse Marguerite une lettre de condoléance, et celle-ci l'en remercia en lui annonçant qu'elle allait, pleine d'espoir et de courage, se rendre à Madrid auprès du royal captif. Elle partit le 8 août. Ces lettres sont malheureusement perdues. Mais Érasme, profitant de cette occasion pour essayer d'entrer en rapport épistolaire avec la princesse, lui écrivait, le 28 septembre 1525 : « La lettre qu'au moment de ton départ pour l'Espagne, ton Altesse

1. On sait aussi, par sa lettre à Calvin, que Jean de Lasco était à Bâle en 1525 en même temps que Farel, c'est-à-dire aux mois de février et mars : *Opera*, T. II, 650 : *Pharelum nostrum quem alioquin novi cum essem apud Erasmum.*

a écrite à l'illustre baron de Pologne Jean de Lasco, a confirmé notre espérance. Car celui-ci habite sous mon toit et l'amitié a fait toute chose commune entre nous. En effet, ta lettre disait non-seulement que tu supportes l'injustice du sort avec un ferme courage, mais encore elle consolait notre sollicitude par quelques paroles de bon augure, etc. » (1).

Érasme avait alors 60 ans. Il était de petite taille : « un Zachée », disait-il lui-même. Ses cheveux blonds et grisonnants s'échappaient en mèches frisantes de dessous son bonnet de docteur. Ses yeux bleus avaient pourtant le regard vif, et ses lèvres, un sourire moqueur, stéréotypé, qu'on retrouve, mais avec quelque chose d'âpre, sur les lèvres de Voltaire, descendant d'Érasme par la fécondité de la plume et par la tournure de l'esprit. Malgré un front élevé, un nez assez fort et un menton carré, il paraissait délicat avec sa face pâle et rasée. D'ailleurs il était tourmenté par des faiblesses d'estomac et par la gravelle. Néanmoins, généralement gai, brillant causeur, avec une voix agréable et une prononciation très nette, il aimait à recevoir à sa table des érudits et des gens d'esprit. La con-

1. *Erasmi Rot. Epistolæ, etc. Lugduni Batavorum*, 1706, *colonne* 890. Érasme écrivit une seconde fois, le 13 août 1527, en rappelant sa 1re lettre. Mais la duchesse d'Alençon, qui écrivait a Lasco, ne répondit jamais à Érasme, quoique celui-ci se soit plu à supposer qu'un messager polonais, mort en route, pouvait avoir été chargé de la réponse de Marguerite (*Epistolæ*, col. 996).

Nous croyons que la traduction doit reproduire le tutoyement du latin, d'autant plus que si l'auteur avait préféré voussoyer, il n'eut pas manqué de le faire, comme il y en a de nombreux exemples.

versation, généralement en latin, la seule langue qui lui fût vraiment familière et usuelle, prolongeait le repas outre mesure, entre les verres de Bourgogne, le vin favori d'Érasme et le seul, disait-il, qui convînt à sa santé. Sa mise, simple mais propre, était le costume de prêtre séculier depuis qu'il avait été dispensé par le pape de remettre la robe abhorrée de moine, qu'il avait jetée comme une souillure.

Prince des érudits, des critiques et des humanités de son temps, éditeur du premier testament grec, auteur spirituel et mordant des *Colloquia* qui mettaient en fureur les moines, le clergé et toutes les Sorbonnes de l'Europe, correspondant de tous les hommes éminents, voire des rois et du pape, Érasme était alors à l'apogée de sa réputation européenne.

Si l'homme est ce qu'il croit, il serait important de savoir ce que crut vraiment Érasme. Il attaqua non seulement la méthode et la dialectique de la scolastique, mais aussi sa théologie qui est le boulevard du dogme catholique. La primauté du pape et son prétendu privilège des clefs, la confession auriculaire, l'invocation des saints, le sacrement du mariage, les indulgences, les vœux monastiques, le célibat obligatoire, le retranchement de la coupe aux fidèles, la transubstantiation, et la présence réelle (1) ; bref tout ce qui constitue le patrimoine particulier du papisme, fut ébranlé par lui, sans bruit, sous ombre d'érudition et

1. Pendant son séjour en Angleterre il eut une discussion sur ce sujet avec Thomas More. A bout d'arguments, celui-ci, croyant en la présence réelle, lui écrivit : « Si tu crois que tu manges le Christ, tu le manges ! »

avec une apparence de candeur respectable. Il montra que tout cela n'avait de base et de justification ni dans les Saintes-Écritures ni dans l'enseignement et la pratique des premiers siècles du Christianisme, si bien que l'Église, qui l'avait ménagé pendant sa vie, condamna après sa mort la plupart de ses écrits. Il exalta l'autorité des Saintes-Écritures et alla jusqu'à dire dans un de ses colloques : « Je reçois avec la plus entière confiance ce que je lis dans les Écritures saintes et dans le Symbole des apôtres ; je ne vais pas au-delà ; je laisse le reste à discuter et à décider aux théologiens. »

Et cependant, à partir de sa 58e année, il combattit les réformateurs, entrava leur œuvre autant qu'il put, et ne cessa de protester à grand bruit de sa fidélité et de sa soumission à l'Église et au pape.

Quelque temps après, Érasme emprunta un cheval de More pour s'en retourner à Douvres et passer de là en Hollande. Comme il ne renvoyait pas le cheval, More le réclama, et Érasme lui répondit :

Ut mihi scripsiti de corpore Christi
Crede quod edis, et edis ;
Sic tibi rescribo de tuo palfrido
Credo quod habes et habes.

De même que tu m'as écris du corps de Christ : crois que tu le manges, et tu le manges, je te réponds, au sujet de ton cheval : crois que tu l'as, et tu l'as.

A propos de l'emprisonnement des imprimeurs du livre de Carlostad niant la présence réelle, Érasme écrivait : *Indignantia laïci sibi eripi Deum suum quasi nusquam sit Deus nisi sub illo signo* (*Epistolæ*, Edit. de Leyde, col. 834).

Et après tout cela, il mourut dans une ville hérétique, dans les bras d'hérétiques, sans réclamer aucun des sacrements de l'Église et en n'invoquant que le nom de Jésus! Il ne fit dans son testament aucune profession de catholicisme, institua pour son légataire universel un hérétique : laissa quelque argent aux pauvres, mais rien pour des messes. D'ailleurs, quelques années auparavant, se croyant à la veille de mourir, il avait écrit ses dernières volontés à Goclenius, auquel il dit dans une lettre intime : « Je ne vous fatiguerai point en vous chargeant de prières et d'anniversaires (1) ».

Il n'est pas étonnant que sa religion ait donné lieu à une foule de thèses contradictoires. Tout le monde et personne ne peut le revendiquer sans réserves, sauf les lettres. Car s'il eut une passion et un service fidèle, ce fut pour elles et pour la gloire qu'elles procurent. Par là seulement il justifia le choix de ses armes et de son cachet, qui était à tous autres égards une dérision suprême : un dieu terme, symbole de l'immutabilité. Terme

Tel était l'homme sous le toit et dans l'intimité duquel Jean de Lasco allait passer presque toute une année.

Aux offres pressantes de large hospitalité du pape, d'Henri VIII, de François I[er] et de Charles-Quint, Érasme

1. Dans son premier testament, du 22 janvier 1527, Érasme avait demandé à être enseveli *ritu ecclesiastico*, afin de ne donner à personne l'occasion de se plaindre (*sic ut nemo queri possit*).

Dans son dernier testament, il n'y a rien concernant ses funérailles (on trouvera son premier testament dans le programme de l'*Erasmiansch Gymnasium* pour 1891-1892).

avait préféré, en vrai sage, la liberté de vivre à sa guise auprès de gens distingués et qui lui étaient sympathiques. Après avoir été successivement et plusieurs fois en Hollande, sa patrie, en France, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Angleterre, il était venu de Louvain se fixer, vers la fin de 1521, dans cette vieille cité de Bâle qui domine le Rhin, ville universitaire et libérale où se mêlaient presque, comme à Strasbourg, l'esprit français et l'esprit allemand, et que l'éloquence d'Œcolampade était en train de gagner lentement mais sûrement à la Réforme.

Quoiqu'on en ait dit (1), Érasme, en 1525 et depuis environ deux ans, n'habitait plus chez son ami et imprimeur Jean Froben, dont il fait si souvent l'éloge en y associant celui de son imprimerie et de ses éditions.

Il n'y était resté que « dix mois, pour lesquels, dit-il, je lui payai 150 florins d'or » (2): Son changement avait été motivé par le besoin de plus d'espace, de liberté et surtout par l'horreur des poëles allemands dont il ne pouvait supporter ni l'odeur, ni la chaleur. « Cela, écrivait-il, au cardinal Campégio, le 21 février 1526, m'oblige à habiter une maison à moi qui ait une salle avec cheminée quoi-

1. Merle d'Aubigné, Dalton, etc. Dalton (page 110), écrit : « Érasme avait assez d'espace *dans son logis, à la maison de son imprimeur Froben*, pour donner une chambre à un jeune étudiant ». *In dem hause seines druckherrn Froben.*

2. *Epistolarum, liber* XX, ep. 24, à Jean César, datée de Bale 1524 : *Annos plus quam duos hic ago, semotus a Frobinio, nisi quod benevolentia conjonctissimi, vivo meo sumptu. Pro decem mensibus, quibus apud illum egi, solvi centum et quinquagenta aureos.*

que ce ne soit pas sans un surcroît de dépenses et de tracas (1).

Il n'était pas riche, comme il le dit plusieurs fois; mais il pouvait vivre et vivait comme s'il l'eût été. Il avait un assez grand train de maison : trois domestiques, deux chevaux, qu'il vendit un peu plus tard n'étant plus en état de les monter. Aussi déclare-t-il qu'il lui est impossible de dépenser moins de 600 florins d'or par an.

Il jouissait de diverses pensions qui lui arrivaient ou qu'il envoyait toucher régulièrement. Il recevait une partie du produit de la vente de ses livres. Il lui venait presque quotidiennement des présents de divers côtés. Aussi écrit-il à Vergelio que, tout bien considéré, il est content de son sort. « Je suis très bien avec les grands : Clément VII m'a envoyé à deux reprises 200 florins, non sans les accompagner de promesses; l'Empereur m'écrit avec une grande affection; j'ai des cartons pleins (*plena scrinia*) de lettres très flatteuses de rois, de cardinaux, de ducs, d'évêques; beaucoup m'envoient des présents rien moins qu'ordinaires. »

Il faut ajouter que s'il se présentait des élèves ou des pensionnaires de bonne maison, instruits et pouvant bien payer, il les recevait volontiers à sa table, car ils apportaient, avec un surcroit d'abondance, le charme de leur jeunesse studieuse, distinguée et obséquieuse pour Érasme. Sous tous ces rapports, il n'eut jamais de meilleur pensionnaire que Jean de Lasco.

Nous nous sommes demandé déjà si Lasco logeait réel-

1. *D. Erasmi. R. Epistolæ.* Lugduni Bat., 1706, col. 913.

lement chez Érasme ou s'il n'y faisait que prendre ses repas ? Dans un billet écrit à Boniface Amerbach, sans date, il est vrai, mais où il parle du Seigneur polonais son pensionnaire, Érasme écrit au sujet de Daniel Stibar qui désirait vivement être reçu chez lui et dont il parla plus tard très avantageusement dans plusieurs de ses lettres : « Je ne suis avide ni de commensal ni de gain ; cependant puisque Daniel paraît si policé, je le recevrai, mais à ma table seulement, car il n'y a pas chez moi place pour une chambre à coucher (*ad mensem duntaxat ; nam domi non est locus cubiculis*). Le Seigneur polonais se réjouit de son arrivée. Je ne puis accepter moins de trois florins par mois. Je voudrais qu'il dit trois florins et demi. Car le Polonais donne autant » (1).

Quoi qu'il en soit, Lasco ne se borna pas à acquitter cette pension. Il se plut, pendant son séjour à Bâle, à améliorer la table d'Érasme, qui lui écrivait avec son « *humour* » et son exagération ordinaires : « Il faut suer pour ramener à sa frugalité première cette maison que ta munificence a corrompue » (1).

D'ailleurs Lasco était arrivé bien à point chez son hôte. Celui-ci tenait de Charles-Quint le titre de conseiller de la

1. *Epistolæ familiares Des. Erasmi. Roterodami ad Bonif. Amerbachium V.D. ac Prof. Basil, cum nonnullis aliis ad Erasmum spectantibus... Basiliæ*, 1779, p. 39.

Dalton (p. 110) considère, à tort comme on le voit, les trois florins et demi comme le prix de la *chambre seulement* ; il faudrait plutôt dire *de la table*. Il prend aussi au sérieux et au pied de la lettre les plaisanteries d'Érasme ; il les exagère même, au point d'écrire : « Lasco payait trois gulden et demi pour sa chambre et il semble avoir défrayé toute la dépense de la

cour de Brabant, avec la pension annuelle de 200 florins d'or afférente à la charge. Mais, en 1525, il lui était dû quatre années d'arrérages, la régente voulant l'obliger à revenir à Bruxelles.

Les réclamations du savant étaient restées sans effet, malgré l'ordre répété de Charles-Quint pour que la pension fût payée. L'empereur, disait Érasme à ce propos, se fait mieux obéir pour les prélèvements que pour les payements.

Cette diminution momentanée de ses ressources fut peut-être cause qu'il vendit la nue propriété de sa bibliothèque. Lasco vraisemblablement avait imaginé cette manière délicate de l'obliger.

« Laski, dit Dalton, n'était pas alors en état de payer comptant le prix d'achat. Il resta une somme de 200 gulden à verser, et Érasme fait observer dans son testament que les livres ne doivent être donnés après sa mort que si la dette a été payée à ses héritiers. *Il semble que ce paye-*

cuisine de son revenu, de sorte qu'Érasme était un hôte dans sa propre maison ».

Outre les délicatesses, mets ou vin que notre Jean se plaisait à faire servir de temps à autre à Érasme, il lui laissa quelques petits souvenirs de son passage à sa table : « une fourchette à servir, deux plats carrés le tout en argent, et après son départ, un flacon semi or avec un couvercle couleur de fer, acheté par son ordre à la foire de Francfort » (*Erasmi supellex. Ut supra*).

Merle d'Aubigné a imaginé que Lasco apportait à Érasme des lettres de ses amis de Pologne ; que celui-ci « charmé de sa bonne grâce, l'invita à partager sa modeste demeure, sa vie simple et sans grand confort, etc. »

ment n'a jamais été fait (1). A l'époque de la mort d'Érasme, Laski était presque sans fortune et sur le point de quitter l'église romaine. »

La supposition de Dalton n'est pas flatteuse pour la mémoire de Jean de Lasco. Il n'aurait pas fait honneur à ses engagements ; il aurait même disposé de volumes qui ne lui appartenaient pas, comme celui qu'il offrit à un de ses amis qui pouvait y lire *l'ex libris* du légitime possesseur : *Sum Erasmi nec mulo dominum.*

Mais, d'abord, nous avons la preuve que Lasco avait parlé de payer ces 200 florins, et qu'Érasme lui répondit de prendre son temps (2) : c'est ce qu'il fit.

Aussi bien il n'avait reçu aucun volume, quoiqu'il eût payé, par provision, 150 florins d'or ; Érasme n'avait pas besoin d'argent, et, enfin, aucune époque n'avait été fixée pour le paiement du reliquat.

A la mort d'Érasme il fallut régler cette affaire, et Lasco le fit sans retard. Loin d'être pauvre, comme le suppose Dalton, il était riche encore par ses revenus.

Sachant, pour le lui avoir entendu dire, qu'Érasme tenait beaucoup à ce qu'on réunit ses œuvres en un seul corps, il offrit en outre aux exécuteurs testamentaires 100 florins d'or comme premier appoint : Ceux-ci le remercièrent de son offre ; « mais, lui dirent-ils, il faudrait plusieurs milliers de florins. Dieu nous les fournira peut être un jour. Alors nous nous chargerons de l'impression,

1. Page 111 : *Die zahlung scheint nicht erfolgt zu sein.*

2. *Epistolarum*, *lib.*, XIX, p. 74, date 1527 : *De ducentis florenis facies quod tibi commodum judicabis.*

et nous y apporterons plus de soins que personne (1) ».

L'offre de Lasco eût été bien étrange, s'il n'eût pas payé les 200 florins qu'il devait et pris possession de la bibliothèque. Aussi n'avait-il pas manqué de le faire, comme le prouve le document suivant dont le dernier testament d'Érasme visait la première partie (2) : « Moi, Érasme de Rotterdam, j'ai vendu toute ma bibliothèque trois cents couronnes d'or au très illustre Baron de Pologne Jean de Lasco, aux conditions suivantes : Ma vie durant, l'usage des livres nous sera commun par droit d'amitié ; la propriété totale sera néanmoins perpétuellement à lui. Ce droit passera même à ses héritiers si, ce qu'à Dieu ne plaise, il arrive qu'il meure le premier.

« En attendant, il a le catalogue des livres comme arrhes de la livraison.

« Tous les ouvrages dont s'accroîtera cette bibliothèque seront à lui, sauf les *Codices* manuscrits qui pourraient avoir été achetés à un grand prix.

« Pour ceux-ci, il sera fait d'un commun accord un nouveau contrat, en tant qu'il y aurait livraison. En foi de quoi, moi, Érasme j'ai écrit ce contrat de ma main en y

1. Simon Abbes Gabbema : *Epistolarum ab illustribus et claris viris scriptarum Centuriæ tres.* Harlingæ, 1663, lettre X. Elle a pour suscription : *Majorum imaginibus ac eruditione illustrissimo viro D. J. a Lasco Baroni, etc., domino suo plurimum colendo, S. D.*. Elle est datée : Bâle 1531, et signée : T. D. *devotissimi Hieronymus Frobenius et Nicolaus Episcopius.*

2. *Testamentum extremum Erasmi* (*P. Scriverii, Magni Des. Erasmi Rot. Vita. Lug. Bat.*, 1615, p. 45 : « *Juxta syngraphum super hoc contractu inter nos confectum* ».

attachant le *Terme*, sceau de mon anneau particulier. L'an 1525, le 12 des calendes de juillet. » —

« La moitié du prix a été payée à Bâle en 1525 (1).

« L'autre moitié, le lendemain du jour de Martin, l'an 1536.

« Moi, Boniface Amerbach, héritier désigné de l'incomparable Dr Érasme de Rotterdam, je l'atteste de ma main.

« Et moi, Jean de Lasco, je déclare que cela est vrai par ma signature susdite » (2).

Les années que Lasco passa à Bâle furent des plus heureuses et des plus profitables de sa vie. Que de ressources et d'avantages ! La considération générale; notamment celle des libraires et des relieurs dont il était un bon client (3) ; les égards que lui valaient sa nais-

1. Érasme se trompait donc en réclamant 200 florins au lieu de 150 ; à moins que 150 *couronnes d'or* représentassent 200 *florins*.

2. Cet intéressant document en latin fut communiqué par le cardinal Passionei à M. de Burigny qui l'a inséré dans sa *vie d'Érasme*, T. II, p. 422. *Paris*, 1757.

Cet académicien paraît avoir à peu près ignoré qui était Lasco. Il n'en dit presque rien, du reste comme de tant d'autres, malgré ce sous titre de son livre : *où l'on trouve l'histoire de plusieurs hommes célèbres avec lesquels il était en liaison*. Il se trompe quand il dit que Jean de Lasco ne fut *qu'un mois* chez Érasme.

3. Il se composait une bibliothèque, grand luxe à cette époque, en attendant qu'il possédât celle d'Érasme dont il avait la nue-propriété, dirais-je. On peut voir, à la *Bibliothèque de l'Histoire du Protestantisme français*, un échantillon de la façon dont il faisait relier ses livres, et un indice de sa générosité à les prêter à ses amis. C'est un gros in-folio, l'ouvrage d'Érasme sorti des presses de Froben et intitulé : *Adagiorum opus D. Erasmi. Rotterdam.*, etc. Il est relié en parchemin. Sur les deux faces, les

sance et sa fortune de la part de tous, sans excepter Érasme lui-même qui, non sans un grain de raillerie, lui donnait de l'excellence et de l'altesse ; l'amitié louangeuse, peut être un peu intéressée, des professeurs et des étudiants qu'il était toujours prêt à obliger de sa bourse ; la conversation spirituelle et savante de son maître chez qui affluaient les nouvelles de toute l'Europe et où il voyait des hommes éminents ; les lectures latines et grecques faites avec un tel érudit, la fréquentation des plus belles et des plus libérales intelligences de la ville ; les discussions théologiques ou philosophiques en se promenant sous les magnifiques cloîtres gothiques de la cathédrale, ou sous les arbres de sa belle terrasse qui surplombe le Rhin à 25 mètres de hauteur, et d'où la vue s'étend jus-

armoiries du possesseur, flanquées de ses initiales ; sur la face postérieure, la date 1527 en chiffres romains, et, en lettres majuscules, *Joannes de Lasco*. A l'intérieur du volume, sur la feuille de garde, les armoiries de l'auteur savoir : sur un écu, un navire dont la proue et la poupe présentent une tête de lion ; au centre, un seul mat, surmonté d'une couronne de baron. Dans la devise, *in portu navigo ;* il faut lire l'accusatif *portum*, en supposant un accent sur l'*u* selon la coutume de Lasco, et traduire, au lieu de je navigue dans le port, *vers le port*. — Sur le frontispice, au-dessous du titre : *Johannis a Lasco et amicorum est :* appartient à Jean de Lasco et à ses amis. Ceci de l'écriture de Lasco, remarquable par sa régularité, son élégance et sa modernité, sauf les nombreuses abréviations, telle enfin qu'on l'attendait de lui.

Dalton a donné dans son ouvrage, des armoiries inexactes : un vaisseau avec un gouvernail, une tour avec porte et fenêtres au lieu du mât.

Un volume du XVI[e] siècle : *Statuta provincie Gnesnensis antiqua, Revisa diligenter et Emendata,* publié par le primat Jean de Lassko, sans lieu ni date, a des armoiries identiques à celles du volume de son neveu.

qu'au sombre et lointain rideau de la forêt noire ; les premières satisfactions profondes de sentir se développer son savoir et se former peu à peu un fond solide d'idées acquises, sinon encore des convictions : tout cela fit sur Lasco une impression ineffaçable : *Nunquam*, s'écrie-t-il 19 ans plus tard, dans une lettre à son ami Pellican, alors professeur d'hébreu à Zurich, *Nunquam possum sine magna animi voluptate meminisse consuetudinis nostræ Basiliensis :* « Je ne peux jamais penser à notre vie habituelle de Bâle sans me sentir pénétré de la plus grande douceur. »

Mais à quel point Érasme et Lasco se lièrent-t-ils, et que pensaient-ils exactement l'un de l'autre ? Les écrivains de ce XVIᵉ siècle, si hardi et si fort, si orageux et si fécond, exagèrent l'approbation et le blâme, la louange et l'insulte. A les prendre au pied de la lettre, ils tenaient leurs amis pour des paragons de vertu et de science, leurs ennemis pour des ignorants et des coquins ; à ceux-ci le pilori, à ceux-là le pinacle. Il n'y a pas de milieu pour eux ; c'est à nous de le trouver, mais la chose n'est pas toujours facile. D'un côté nous verrons Érasme faire les plus grands éloges de son disciple, et d'un autre côté, dès le début de son testament, après avoir institué son légataire universel et ses exécuteurs, il recommande de ne pas livrer sa bibliothèque avant que Lasco, qui l'avait achetée et partiellement payée, n'eût intégralement effectué le versement des 200 florins qu'il restait à devoir : « J'ai déjà vendu ma bibliothèque au seigneur Polonais Jean de Lasco, selon la convention faite entre nous. Cependant qu'on ne lui livre pas les volumes qu'il n'ait payé 200 florins à mon héritier.

« S'il renonce à ce pacte ou s'il meurt avant moi, mon hé-

ritier décidera comme il voudra au sujet de mes livres (1). »

Les affaires sont les affaires ; néanmoins cela ne respire pas une grande confiance (2).

Cependant les éloges qu'il prodigue à Lasco, et que nous aurons l'occasion de citer, sont si fréquents, si spontanés, si enthousiastes et adressés à des personnes si différentes, qu'il faut bien y voir une preuve de la haute estime et de la vive amitié que le noble jeune homme avait inspirées à ce grand homme et, partant, un témoignage du mérite exceptionnel du futur Réformateur.

Dans la seconde dédicace de son édition des œuvres d'Ambroise à l'archevêque Lasko (2), il identifie dans une même louange l'oncle et le neveu, dont les noms, le caractère, les traits sont les mêmes : « Le jeune homme reproduit si bien le vieillard, écrit-il, que celui-ci semble être rené dans celui-là. Chaque fois qu'il me le dépeignait, je reconnaissais en lui-même la copie du portrait qu'il faisait. De sorte qu'en peignant son oncle, c'est lui-même qu'il peignait, l'imprudent !

1. Cette disposition est par trop léonine. Érasme aurait dû ajouter « à condition de rendre à de Lasco ou à ses héritiers les 200 florins qu'il m'a déjà comptés ».

2. Il convient de dire qu'Érasme ne prit cette précaution qu'en 1536, alors que le temps, l'éloignement et le silence avaient refroidi l'amitié et ébranlé la confiance. Dans son premier testament on lit seulement : *Bibliothecam totam vendidi jampridem clarissimo Poloniæ Baroni Joanni a Lasko quadringentis aureis, a quibus solvit ducentas. Excepti sunt libri græci calamo descripti in membranis aut chartis, pro quibus, si volet habere, numerabit separatim, quemadmodum docebunt syngraphæ.*

2. *Omnia quotquot extant D. Ambrosii Episcopi, etc. Froben, Basileæ MDXV.*

« Je ne considère pas comme un bonheur médiocre de l'avoir eu pour hôte pendant quelques mois. Plût à Dieu que, par haine de la flatterie, il me fut permis de célébrer les dons de Dieu que j'ai aimés et vénérés en lui. Je ne peux pas ne pas confesser que moi, un vieillard, je suis devenu meilleur dans la société de ce jeune homme, et la sobriété la tempérance, la véracité, la modération du langage, la modestie, la pudeur, l'honnêteté que le jeune aurait dû apprendre du vieux, le vieillard les a appris du jeune homme. O race, née pour la piété! » Et avec une grâce charmante, il conclut: « Quand ta vénérable vieillesse aura atteint le moment qu'il lui sera possible de demander avec raison sa retraite des affaires, alors encore tu es jeune pour procurer des avantages et à l'église et à la patrie ».

Cette amitié d'Érasme pour Lasco était si connue que Bullinger, après avoir reçu une première lettre de celui-ci, écrivit au dos: « Jean de Lasco, très noble Baron de Pologne, autrefois prévôt de Gnesne, *ami particulier d'Érasme de Rotterdam*, etc. ».

Lasco lui-même ne doutait pas de l'affection d'Érasme, et la lui rendait bien :

« Tu es témoin de la grande affection qu'il me portait, écrivait-il à Pellican ». Et si de la correspondance qu'Érasme et lui échangèrent il n'a été conservé que trois lettres du premier, aucune du second, il en ressort cependant que l'étudiant Polonais témoignait une réelle amitié à son hôte et se glorifiait d'avoir été son disciple.

Ces sentiments entre un jeune homme de 25 et un vieillard de plus de 60 ans font peut-être un plus grand honneur à Lasco, car ils paraissent plus désintéressés.

On peut, il est vrai, dire que l'amour-propre de Lasco trouvait son compte dans les relations avec un homme illustre par son savoir et son esprit, car il paraît avoir attaché un prix particulier à l'estime des écrivains de son temps. Volontiers il s'en faisait le Mécène ; il sollicitait même des dédicaces de leur part (1).

Érasme connaissant le faible de Lasco, lui écrivait : « Je serais d'une ingratitude insigne si je permettais que les ténèbres de l'oubli ensevelissent un patron si aimant, si fidèle, si honnête. Il importe sur toute chose de transmettre à la postérité un si rare exemple de bienveillance, surtout en ces temps où les seuls liens d'amitié sont ceux que forme la conspiration des intérêts » (2).

Il n'est donc pas étonnant qu'Érasme ait exercé une grande

1. « Beatus Rhenanus prépare je ne sais quelles petites annotations sur Pline ; il te les dédiera, je pense » (Érasme à Lasco).

2. Comme le philologue Beatus, le professeur Glareanus dédia à Lasco son opuscule intitulé : « *Henr. Glareani poetæ laureati de Geographia liber unus* »; *Friburgi*, 1530. Après un éloge de la Géographie et un examen sommaire et critique des géographes connus, il ajoute qu'il dédie pour trois raisons son traité à Jean de Lasco « le principal honneur non seulement de sa famille mais de tout le royaume de Pologne » : le grand Érasme lui en a donné le conseil, Lasco en a manifesté le désir, et la jeunesse, engagée par l'exemple de celui-ci, se livrera plus volontiers à cette science que Lasco, si jeune et si noble, poursuivit avec tant de zèle et acquit entièrement. Enfin, après quelques épithètes élogieuses décernées au roi Sigismond et à son chancelier l'archevêque Lassko qui est l'œil de prince (oculus regis) il conclut, avec raison, que c'est assez de louanges comme çà. « D'ailleurs, tu le sais : Glareanus ne dit rien qu'il ne sente. Il n'y a rien sur ses lèvres qui ne soit dans son cœur. Adieu, honneur et protecteur des lettres. Basle, de notre collège, l'an de Christ 1529 ».

influence sur le jeune homme ; mais laquelle ? « *Erasmus*, répond celui-ci, *mihi actor fuit ut animum ad sacra adjicerem : Imo vero ille primus me in vera religione instituere cœpit*, Érasme fut cause que j'appliquai mon esprit à l'étude des choses sacrées ; bien plus, je reçus de lui les premières notions de la vraie religion ».

Il nous semble qu'on peut aussi attribuer à l'influence d'Érasme sa haine pour le monachisme qu'il combattit énergiquement par la parole et les actes, comme son maître l'avait fait par la plume.

L'influence d'Érasme, adversaire de Luther, explique enfin, comme celle de Jérôme, la réserve de Lasco vis-à-vis du grand réformateur saxon et son attitude dans la querelle sacramentaire.

Il a dit lui-même qu'il partageait, en quittant Bâle, la doctrine d'Érasme ou plutôt son manque de doctrine sur le sacrement, et nous verrons qu'il partagea aussi et qu'il pratiqua pendant plusieurs années sa prudence, commode, mais aussi, proche parente de l'hypocrisie.

V

SES AMIS DE BALE

Heureusement Lasco subit à Bâle d'autres influences qui, pour n'être pas aussi conscientes ni aussi vives, n'en furent que plus profondes, et contribuèrent à sa résolution suprême. Un esprit aussi éminent et aussi avide de vérité

que le sien ne pouvait rester indifférent à la fréquentation d'hommes tels que Œcolampade et Pellican.

Œcolampade, alors âgé de 47 ans, venait d'être nommé curé de la principale paroisse de Bâle, après en avoir été pendant deux ans le vicaire. Théologien et prédicateur très suivi, il enseignait à l'université et prêchait dans la cathédrale (1). Entièrement gagné à la Réforme, il la faisait triompher peu à peu dans la ville, et l'on pouvait déjà prévoir le jour où le conseil se déclarerait pour elle, comme l'avait fait celui de Strasbourg. Déjà, grâce à Œcolampade, on avait abandonné diverses pratiques catholiques : la confession auriculaire, l'usage de l'eau bénite, le latin dans le service du baptême; on communiait sous les deux espèces; on ne priait plus les saints, et on parlait de proscrire les images. Œcolampade venait d'obtenir un plus grand triomphe : les papistes n'avaient pu faire condamner ses vues sur l'eucharistie, qui se rapprochaient de celle de Zwingle et niaient la transsubstantiation.

Son père riche marchand lui avait laissé de la fortune, ce qui lui permettait de pratiquer largement l'hospitalité. Il y avait chez lui table ouverte pour les amis, et au besoin un logis (2). Farel avait été son hôte en 1524, et quand celui-ci parla de l'indemniser, Œcolampade lui répondit, le 6 février 1525, qu'il n'accepterait rien (3).

1. *De Glacier en Glacier*, etc., par César Pascal, chapitre II. *Bâle.*

2. *Epistolæ familiares D. Erami ad Amerbachium*, page 6 : *Audio vos denuo invitari ad mensam Œcolampadianam, evangelicam hospitalitatem.*

3. *De his quæ apud me insunpsisti nihil peto.* Herminjard, *Correspondance des réformateurs*, T. I, p. 336.

C'était probablement pour lui annoncer sa prochaine visite (1) que Farel lui avait écrit. Il arriva, en effet, chez lui peu de jours après, et y resta quelque temps, malgré le décret qui l'avait banni de la ville. Ce fut alors que Lasco dut le voir et s'entretenir souvent avec lui. Nul doute que le seigneur Polonais ne fût au nombre des invités d'Œcolampade. Ils pouvaient parler ensemble de Bologne où ils avaient étudié l'un et l'autre, quoique à plusieurs années d'intervalle, et discuter la question de l'eucharistie, qui passionnait alors les théologiens de la réforme et qui fixa l'attention de Lasco.

Œcolampade fit une profonde impression sur le jeune homme qui ne savait alors que conclure, mais qui plus tard devait partager ses vues.

La franchise et le courage de Farel durent le toucher. Il ressentit pour lui de la sympathie. Nous en avons la preuve dans ce passage d'une lettre déjà cité : « *Salue notre Farel que j'ai d'ailleurs connu quand j'étais chez Érasme.* »

Quant à ses sentiments envers Œcolampade, il écrira, le 26 juillet 1544, à son ami Hardenberg qui lui envoie un volume : « Il m'est d'autant plus précieux qu'il provient de la bibliothèque d'Œcolampade dont je ne cesse de conserver le souvenir avec la plus grande vénération à cause de la simplicité et de la si grande piété qu'il manifestait de son vivant. Je ne dis rien de son érudition, ses écrits en font

1. Cette visite eut lieu entre le 4 février 1525 que Toussaint lui écrivit de Bâle à Montbéliard, et le 3 juin qu'il écrivit de Strasbourg où Farel était allé en quittant Bâle. Pendant son séjour à Bâle, Hofmeister et Micronius lui écrivirent à cette ville, celui-ci le 25 mars. Herminjard. T. I, p. 343.

foi ». Et il prie Hardenberg de lui acheter ceux de ses ouvrages qu'il n'a pas, ainsi que la dernière édition de *l'Institution chrétienne de Calvin*, et de les lui envoyer chez un ami de Francfort qui les lui fera parvenir.

Conrad Pellican, âgé de 47 ans (Kirschner de son vrai nom) fréquentait autant chez Œcolampade que chez Érasme. Lasco se trouvait donc très souvent avec lui. Ce savant moine Franciscain, quoique déjà très protestant, n'avait pas encore jeté le froc. C'est que son couvent de Bâle, presque tout entier gagné à la Réforme, était alors une abbaye de Thélème dans le meilleur sens du nom: l'Esprit libéral soufflait librement sous ses cloîtres et dans ses corridors. La minorité papiste y avait subi un énorme échec. Le Conseil de la ville s'était déclaré protecteur de Pellican, qu'on avait voulu chasser et du couvent et de la ville. Il allait et venait librement, et tout en continuant d'enseigner la théologie, la philosophie et l'astronomie aux religieux, qu'il fournissait de livres de Luther, il faisait à l'université un cours d'hébreu et expliquait l'ancien testament. Ses conférences étaient très suivies. Il les donna plus tard en public sous forme de commentaires.

Lasco était un de ses élèves assidus qui l'aima et l'apprécia. Le mois suivant de la même année qu'il évoquait le souvenir d'Œcolampade, il répondit à Pellican par une longue lettre trop intéressante pour que nous n'en traduisions pas la plus grande partie :

« Je n'aurais jamais pensé, très savant homme, qu'il m'arriverait, soit de t'envoyer une lettre, soit d'en recevoir de toi. J'avais en effet entendu dire, qu'ayant déposé la guenille de la chair, tu vivais auprès de Christ. Je tenais

cela de quelques Strasbourgeois qui affirmaient que tu étais décédé depuis environ trois ans ! Et je n'ai su que tu étais en vie que lorsque le Dr Albert Hardenberg que tu dois, je pense, connaître maintenant, me l'écrivit de Spire. Il m'envoya ensuite ta lettre avec celle de Bullinger, et je ne pus les lire sans verser des larmes, tant j'en étais heureux. Cependant de nombreux soins m'empêchèrent de te répondre de suite ; mais je rends grâce à notre Père céleste de ce qu'il t'a conservé et te conserve à son Église qui semble avoir plus que jamais besoin de fidèles ministres.

« Je me réjouis beaucoup de te posséder, toi mon vieil ami et plus encore mon maître. Je ne puis jamais penser sans une grande douceur à notre vie de Bâle ; mais je ne puis regretter assez de nouveau qu'elle fut alors interrompue par le commandement de mes parents. Car je comprends à présent combien de fruits j'eusse recueillis de mon commerce avec Érasme, toi et Œcolampade, s'il m'eût été permis d'en jouir plus longtemps. Maintenant ce que j'avais appris d'hébreu de toi est à peu près oublié, et presque tout le temps qu'Érasme vécut ensuite, et que j'aurais pu passer plus heureusement dans l'étude, a été misérablement perdu pour moi dans le tumulte des expéditions de guerre et dans la vie fastueuse de cour. Mais Dieu qui est bon me rendit à moi-même et m'appela enfin merveilleusement du milieu pharisaïque où je vivais à la connaissance de sa grâce. A lui soit la gloire au siècle des siècles, Amen ! Maintenant donc, rendu à moi-même par la bonté divine, je m'efforce de servir, selon ma petitesse, cette église de Christ que, au temps de mon pharisaïsme, je haïssais par ignorance.

« Je sais ce qui me manque, et c'est pourquoi je désire être aidé par ceux qui ont de la connaissance. J'ai recherché pour cela l'amitié de Bullinger dont je ne peux qu'aimer la simplicité et la modestie. Si j'avais su que tu fusses encore en vie, je t'eusse de préférence appelé ici. Mais à présent j'en appelle à vous deux, ainsi qu'à tous vos collègues dans la même œuvre (*symmystas vestros omnes*) et je vous demande de m'aider.

« Tu verras bientôt chez Bullinger un écrit de moi (1) que le docteur Albert doit lui transmettre. Je désire t'avoir aussi pour critique.

« Je n'ai jamais douté de tes sentiments envers Érasme, et quand nous étions ensemble je n'ai vu entre lui et toi aucun indice d'inimitié, sauf que ne pouvant justifier suffisamment à ses propres yeux la doctrine d'Œcolampade sur la cène du Seigneur, il ne souffrait pas qu'on dit qu'il pensait comme Œcolampade. Tandis que tu abondais dès lors dans la doctrine de celui-ci, Érasme, sans la condamner vraiment, disait plutôt n'en pas voir la légitimation ; mais je ne pensais pas que votre amitié pût souffrir de ces divergences, surtout qu'Érasme lui-même, avec la liberté dont il usait avec moi dans nos entretiens, disait formellement qu'il ne pouvait non plus rendre raison de sa propre doctrine. Il avouait, en effet, qu'il y avait dans sa doctrine quelque chose d'offensant, mais que n'ayant rien de solide où s'appuyer s'il en changeait, il préférait garder la vieille opinion. C'est dans ces dispositions que je le quittai et, pour dire le vrai, j'étais alors de son avis.

1. *Epitome Doctrinæ Ecclesiæ Phrisiæ Orientalis.* Edité pour la première fois, par A. Kuyper, *Opera*. T. I, 481.

« Je ne doute pas néanmoins que si Érasme vivait encore, il ne se montrât plus juste envers *nous*. Mais chacun a reçu des dons particuliers.... Nul ne peut nier que les dons d'Érasme n'aient été très nombreux et très grands ; il faut s'en réjouir et y voir l'œuvre de Dieu. S'il nous paraît que nous avons reçu quelque chose de plus que lui, n'oublions pas que cela aussi est un don du Seigneur.

« Quant aux lettres qu'il m'écrivit, je conviens qu'il m'entretint quelque fois librement de bien des choses, tu es témoin de la grande affection qu'il me portait, souvent il te rappelait à mon souvenir ; mais il était convaincu que si l'on disait qu'il pensait comme Œcolampade, tu en étais la cause. Ce n'était pas aussi grave qu'il voulait le faire croire ; mais il craignait que cela ne nuisit beaucoup à ses intérêts *(sed hoc ille rebus suis vehementer noxium esse putabat)*, et de plus, il ne voulait pas que dans la suite on chargeât sa mémoire de cette opinion. Enfin il y avait probablement des gens qui l'excitaient et auxquels, plus qu'à Érasme lui-même, il faut imputer l'état de son esprit.

« Il n'y a pas de motifs pour te justifier auprès de moi d'aucun soupçon, car je n'en ai jamais eu à ton sujet ; soit plutôt persuadé que tu es pour moi ce que tu étais à Bâle, c'est-à-dire un père que Dieu m'a encore conservé. Adieu et daigne te rappeler de moi dans tes prières » (1).

1. *Opera*, T. II, 582 :

Il faut rapprocher cette lettre de deux autres : D'abord celle d'Érasme à Œcolampade, du 8 février 1525, dont voici le passage saillant : « Que penseront César, le pontife, le roi Ferdinand, l'Evêque Cardinal d'Angleterre Pole et tant d'autres que je ne peux braver sans imprudence, sans parler de la foule des moines et des théologiens, eux qui, tu ne l'ignores pas,

Il ne faut pas oublier parmi les amis de Lasco, Boniface Amerbach, fils aîné du célèbre imprimeur de Bâle, inventeur des caractères ronds. Notable citoyen de Bâle, il y remplissait des fonctions municipales électives, et professeur de droit, il occupait avec distinction la chaire de jurisprudence à l'Université. Il avait mérité la réputation de savoir et de probité dont il commençait alors à jouir. Érasme le fit son légataire universel. Jean de Lasco, à peu près du même âge, se lia avec lui, sans que pour cela Amerbach paraisse s'être jamais placé sur un pied d'égalité avec le Polonais, auquel il témoignait une considération respectueuse (1).

Cependant les parents de Lasco, surtout son oncle, s'inquiétaient de le voir demeurer si longtemps dans un milieu suspect et y fréquenter des savants et des théologiens dénoncés comme des hérésiarques et des fauteurs de schismes. D'ailleurs les envieux et les ennemis de sa

vous tiennent pour des fauteurs de schisme et des hérésiarques ; que diront-ils quand ils liront dans ta préface *Magnus Erasmus noster !*...

« Surtout qu'il n'y avait aucun motif de me nommer ? C'est pourquoi si tu veux que je croye aux sentiments que tu professes pour moi, tu effaceras « *Nostrum Erasmum* et tu réserveras cet éloge pour un autre endroit ».

L'autre lettre est celle où Érasme fait à de Lasco un résumé très vif de l'entretien orageux qu'il avait eu avec Pellican au sujet d'une lettre de celui-ci à Luther.

1. Lasco écrivait : *Amerbachie charissime... jamque vale amicorum Amicissime et me ut cœpisti ama ;* Amerbach, au contraire, le traitait de *tantus vir, Clarissimus Comes, patro incomparabilis*, et il signait : *Ex animo cliens tuus* (Lettres inédites de l'Antisterium de Bâle et Gabbema).

famille faisaient déjà courir des bruits fâcheux sur le jeune doyen de Gnesne.

On résolut de le faire revenir, et afin de l'y obliger, il paraît qu'on eut recours à un ordre du roi, ou plutôt on fit croire, du moins à Érasme, que le prince rappelait le jeune homme pour un important service : « Je n'osais te retenir, écrivait Érasme cinq mois plus tard, puisque par ordre du roi on t'appelait à quelque grande mission, quoique je me demande à présent si c'est bien ce qui est arrivé ».

Mais, d'un autre côté, nous avons vu Lasco dire simplement à Pellican : « Je fus rappelé par le commandement de mes parents. »

Érasme avait pourtant bien compris, et vraisemblablement par une lettre de Jérôme écrite de Bruxelles. Le diplomate donnait sans doute cette fausse raison pour cacher la vraie, tout en parlant d'envoyer un cheval pour le voyage de son frère afin de ne laisser aucun prétexte à celui-ci.

Toutefois cette lettre n'arriva qu'après le départ de Jean et motiva cette réponse d'Érasme :

« Homme très illustre, tu parles d'envoyer un cheval, mais quand tu enverrais Cyllarus ou Pégase tu ne pourrais faire d'un limaçon un cavalier (1), et il n'est pas vraisemblable que pour le cheval tu expédies ici un domestique après le départ de ton frère. Je conclus donc que ta lettre a été écrite avant qu'on eut décidé de le rappeler. Son commerce, tel qu'il n'y a presque rien de plus char-

1. Allusion à ses propres infirmités. Il souffrait de la gravelle.

mant dans la vie, m'a été si agréable que rien aussi ne pouvait m'être plus fâcheux que son départ. Car je ne pourrais souhaiter des dieux quelqu'un qui me fût plus sympathique. Et pour mieux dire, son caractère est fait pour plaire à tout le monde.

« Ma douleur est pourtant allégée par le fait que ce départ n'était pas tout à fait imprévu. J'ai toujours compris, en effet, qu'il ne serait pas ici longtemps. Je n'ignorais pas non plus l'injustice du sort. Le bonheur ne nous arrive que pour nous être bientôt ravi, le malheur, au contraire, s'attache à nous avec ténacité. On ne peut ni le secouer ni l'arracher. Donc devant nous qui étions attelés aux mêmes études, les affaires sont venues dresser leur obstacle, de peur qu'en retour il ne retirât quelque fruit de ma société. Lui-même préférait jouir plus longtemps du repos des muses, mais Platon pense que le sage doit en être arraché, voire contre son gré, pour le service de la république. Il faut donc plutôt féliciter votre Pologne que déplorer mon infortune privée » (1).

Abstraction faite de la forme hyperbolique du langage, Érasme regrettait sincèrement de perdre son jeune ami,

1. *D. Erasmi R. Epist. Lug. Bat.* Col. 895. Dalton raconte qu'au mois de septembre Jérôme fit une visite à Érasme à Bâle et qu'il apportait à son frère l'ordre de partir sans retard et de revenir dans leur pays à petite journée en passant par l'Italie. « Le royal ambassadeur, ajoute-t-il, remit à Érasme l'attaque passionnée et venimeuse de Kryzki contre Luther et ses adhérents » ; mais cette visite de 1525 ne paraît pas avoir eu lieu ; l'auteur confond avec celle de 1524. Jérôme était si peu à Bâle qu'il écrivit à Érasme pour lui dire que son frère devait partir et proposer de lui envoyer un cheval : cela ressort de la réponse d'Érasme ci-dessus.

et il n'était pas le seul. « Jean de Lasco s'apprête à monter à cheval, avait-il déjà écrit à l'Évêque polonais Criciuis : son départ tue ici bien des gens (*hic occidit multos homines*) parmi lesquels Erasme, tant il laisse après lui de regrets à tous ceux qu'il fréquentait. »

En lisant les éloges prodigués à Jean de Lasco, on est d'abord mal à l'aise pour lui ; mais à mesure qu'on pénètre dans sa société, voire dans son intimité, qu'on le voit à l'œuvre, et qu'on se familiarise avec ses écrits, les appréhensions se dissipent. On l'estime, on l'aime, on l'admire presque, et l'on comprend l'impression que devait faire sa personnalité quand, à ce qui nous en est resté, s'ajoutait le charme de la vie.

VI

A VENISE ET A PADOUE.

Jean de Lasco quitta Bâle le 5 octobre 1525. Son départ semble avoir été précipité. Il n'attendit même pas d'avoir reçu l'argent nécessaire à son voyage. Il l'emprunta à son ami Amerbach avec l'espoir de le lui renvoyer par Charles Harst, le courrier d'Érasme avec lequel il allait voyager et qui était chargé des lettres de son maître pour l'Italie (1).

1. H. Dalton a confondu ce Charles Harst avec Charles Utenhove. Charles Harst paraît avoir été un étudiant de Louvain, pauvre de bourse, d'esprit, de zèle et de littérature. Comme tant d'autres étudiants pauvres, il se fit *fa-*

Quelques-unes de ces lettres nous ont été conservées. Quatre présentaient Lasco à leurs destinataires, trois étudiants bénévoles à l'université de Padoue : Pole, Lupset, Casembrot et le professeur Vénitien Egnazio :

mulus, mais il fut au service d'Érasme plus par dévouement que par intérêt. Il est question de lui pour la première fois en 1521, dans une lettre où le savant le remercie du désir qu'il avait eu d'aller le voir à la campagne, et surtout de ne pas y être venu, dans la crainte de le troubler dans ses études. (*Des. Eras. Roterad. Epistolarum opus*, etc. Froben, *Basileæ*, 1558, p. 517). En 1523, nous le voyons à la suite d'Érasme qui, parti pour Rome, n'alla cependant pas plus loin que Constance, où il chargea Harst de lui porter des lettres en ville. Dès lors celui-ci fut presque toujours par monts et par vaux, comme courrier d'Érasme. Il s'établit plus tard à Fribourg où il avait suivi Érasme. Il s'y maria et y tint un pensionnat de jeunes garçons (*Epistolæ Familiares*, Ep. LVII).

Charles Utenhove, au contraire, fils d'un noble bourgeois de Gand, éminent jurisconsulte et conseiller d'Etat, fut l'un des pensionnaires d'Érasme, mais après Lasco, qui n'eut pas occasion de le connaître. Le 22 février 1528, Érasme le recommande au futur cardinal Bembo comme un jeune homme distingué et riche que l'amour des lettres conduit en Italie (*Epistolæ*, édit. de Leyde, Colonne, 1062). Pour la première fois ce Charles allait en Italie ; l'autre y était allé au moins une fois comme courrier avant d'accompagner Lasco en 1525, et il devait y retourner encore, toujours comme courrier. D'ailleurs Érasme aurait-il mis au rang de courrier un jeune homme dont il vante la naissance, le caractère et la richesse *generis dignitas et opulentia rei-familiaris*. Il lui dédia ses *Opuscules de Chrisostome* (fév. 1529. Epistolæ. Leyde, col. 1159) et Charles Utenhove lui laissa, en le quittant, à titre de souvenir, une carafe en argent doré avec couvercle (*Erasmi Supellex*).

Herminjard (*Correspondance des Réf.* I, 388) a commis la même erreur que Dalton, et cela en voulant corriger un contemporain, un concitoyen de Charles et d'Érasme, le balois Pierre Toussaint, qui connaissait personnellement l'un et l'autre, et qui écrit de Charles Harst et non de Charles

Érasme écrivait au premier : « Si mon Charles était revenu plus tôt (1), je serais probablement là-bas. On ne pouvait désirer un compagnon et un conducteur plus facile que ce Jean de Lasco, baron de Pologne, dont la société m'a rendu aussi heureux que son départ me rend maintenant malheureux. Tu aimeras, je le sais assez, ce jeune homme qui te ressemble tellement : les plus illustres ancêtres, les plus grandes dignités, des espérances plus grandes encore, un admirable génie naturel, une érudition nullement vulgaire, ne lui inspirent pas le moindre orgueil. »

Cette comparaison ou plutôt cette association des deux jeunes seigneurs dans un même éloge était parfaitement justifiée. Cependant il ne paraît pas qu'ils se lièrent. Il

Utenhove : « Le serviteur d'Érasme est revenu de Rome un de ces derniers jours ». Et Harminjard de mettre en note : « le jeune homme s'appelait Charles Utenhove et n'était pas un serviteur, mais plutôt un secrétaire d'Érasme ».

Dalton nous dit, il est vrai, que dans l'une des 8 lettres ou billets de Lasco, d'ailleurs sans importance, que possède l'Antisterium de Bâle, le futur réformateur polonais se félicite d'avoir eu pour compagnon de route *Charles Utenhove :* mais, persuadé que Dalton se trompait, nous avons demandé et obtenu de la gracieuseté de M. l'antistes Arnold de Salis une copie, qui est presque une reproduction de cette lettre. On peut voir en effet (page 83) que le nom d'Utenhove ne s'y trouve pas, du reste non plus que dans les autres. Y a-t-il Harst ? Non, simplement *Carolus*, mais Érasme parlant du retour de ce même Carolus l'appelle en toutes lettres Charles Harst : *Nihil isthuc allatum est, prœter literas quas attulit Carolus Harstus a Polono et quas hodie recipi ab eodem scriptas Calendis Februarii* (1526).

1. D'un précédent voyage en Italie.

n'existe aucune lettre de l'un à l'autre. C'est que sous la similitude des dons extérieurs et sous l'analogie des circonstances sociales, il y avait entre eux une profonde différence d'esprit, de conscience, d'aspirations, qui devait faire de Pole un cardinal champion de l'autorité et de la papauté, de Lasco, un apôtre de la liberté et de l'Évangile.

On a dit que Jean de Lasco passa par la France pour aller en Italie ; mais, dans cette même lettre, Érasme écrit: « Il m'eût été doux de m'entretenir plus longtemps avec toi, si je n'avais aujourd'hui à charger *trois porteurs* dont l'un se rend en France, l'autre dans le Brabant, et dont le troisième est mon Charles, que vous avez si bien accueilli qu'il retourne volontiers vers vous » (1).

C'était, en effet, la seconde fois que celui-ci faisait le voyage d'Italie jusqu'à Rome : « J'avais envoyé mon Charles à Rome, écrit le même jour Érasme à l'un de ses patrons, il m'a rapporté ma lettre car tu étais absent ; tu la recevras avec celle-ci » (2).

A l'anglais Lupset, compatriote de Pole et ecclésiastique comme lui, Érasme écrivait : « Celui dans la suite duquel se trouve à présent mon Charles, c'est Jean de Lasco, comte de Pologne, de haute naissance dans son pays et qui sera bientôt élevé aux fonctions les plus importantes. En outre, son érudition n'est rien moins que vulgaire ; et tels sont les charmes et l'amabilité de son caractère que déjà dans sa société ma vie avait commencé à s'éclaircir comme

1. *Des. Eras Roterod. Epistolarum opus* Froben Basileæ, 1558, p. 576.
2. *Petro Barbirio. D. E. Epist. : Lugd. Bat.* Col. 893.

si je rajeunissais. Mais telle est la jalousie du destin, si quelque chose est mauvais, il s'attache à nous sans fin et on ne peut s'en défaire; s'il nous arrive quelque chose de bon, ce qui est un oiseau rare, à peine y avons-nous goûté, qu'il nous est soudainement ravi ».

Érasme charge aussi Lupset de lui acheter un codex, que Charles avait négligé de lui apporter au retour de son précédent voyage en Italie.

« Je n'étais pas inquiet, dit-il, au sujet de l'impression des proverbes; mais mon Charles a le talent de soulever beaucoup de poussière pour rien. Je désirais avoir le Commentaire de Chrysostôme sur les actes des Apôtres, mais ce garçon, délicat et impatient de toute corvée, a préféré revenir les mains vides. On a eu soin cette fois qu'il revienne à cheval. Ta bienveillance veillera à ce que je ne sois pas trompé. Toi, vois que le livre ne soit ni mutilé ni incorrect » (1).

Dans sa lettre au jeune juriste de Bruges, Casembrot, Érasme disait :

« On compose en ce moment *les Adages* dans l'atelier de Froben (2), ce qui me retient ici ; autrement je m'en serais envolé vers vous avec ce Baron polonais Jean de Lasco, érudit sans pédantisme, grand et heureux sans fierté, de mœurs si pures et d'un commerce si agréable que j'aurais presque rajeuni dans son aimable société, quoique lan-

1. *D. E. R. Epist.* Col. 908-909.

2. C'était une nouvelle édition. La première avait été publiée à Venise par Alde-Manuce et sous les yeux d'Érasme, son hôte, qui était aussi, semble-t-il, correcteur chez le célèbre imprimeur, à tout le moins de son propre ouvrage.

guissant d'ailleurs des ennuis que me causent les maladies, les travaux et les calomniateurs.

« Qu'entends-je? les melons et les pastèques d'Italie sont-ils tellement de ton goût? Je crains que tu ne portes bientôt envie aux ânes. Dès que tu connaîtras mieux les avantages de l'Italie, tu avoueras qu'il y a quelque chose de plus doux que ses melons. Maintenant que tu es à Padoue, la plus célèbre capitale des meilleures études, tu comprends facilement que les tiens ne s'attendent de ta part à rien de commun et de médiocre... Ton énumération m'a torturé le cœur d'ennui et de regrets (1) : Lupset, Paccœus, Bembo, Pole !... O heureux mortel à qui il est donné de jouir de tant de bonheur ! » et il termine en disant : « Charges bien Charles à son retour ».

Enfin Erasme écrivant à Baptiste Egnazio, professeur d'éloquence à Venise, le priait, comme Lupset, de veiller à l'achat d'un bon manuscrit de Chrysostôme et de le lui envoyer par Charles. Il lui présentait ensuite Lasco :

« J'ai envoyé de nouveau mon Charles pour qu'il m'apporte les Commentaires de Chrysostôme sur les actes des apôtres...

« Ce jeune de Lasco est Polonais, d'une famille illustre dans son pays où il occupera bientôt la place la plus haute. Ses mœurs sont pures, il a toute la valeur de l'or et des gemmes (2) ».

Les citations que nous venons de faire sont un peu longues, mais outre qu'elles témoignent de l'amitié et de l'es-

1. *Epistolæ*, col. 895.
2. *Epistolæ*, col. 894.

time de l'illustre écrivain pour Jean de Lasco, elles établissent que celui-ci alla bien de Bâle à Venise et à Padoue.

C'est là aussi que le savait l'ami et collaborateur d'Érasme, Beatus Rhenanus, quand, en février 1626, il écrivait la lettre où il dédie à Jean de Lasco son opuscule sur Pline (1) :

« Je n'oublie pas non plus, lui disait-il, que tu es maintenant à Padoue, plongé dans les plus hautes études littéraires ».

Et au moment où Beatus écrivait cela chez Érasme et comme sous ses yeux, celui-ci mandait de son côté à Lasco :

« Beatus Rhenanus compose je ne sais quelles petites annotations sur Pline. Je pense qu'il te les dédiera ».

Comment donc a-t-on pu mettre en doute la présence de Lasco à Padoue et même son voyage en Italie ? (2).

1. *Epistola quæ Nuncupatoria est ad Clarissimum Bar. Joannem a Lasco Polonum.* On la trouve à la suite de l'édition de ses *Rerum Germanicarum,* publiée à Bâle par Froben le jeune en 1551.

Les avantages physiques, les dons remarquables intellectuels et moraux, l'érudition, le talent et la compétence littéraire, la sympathie communicative de Lasco, tout cela est sobrement rappelé dans cette lettre où, sous les plus grands éloges, on sent la parfaite sincérité de l'auteur. « *Contrairement à la généralité des magnats,* lui dit-il entre autres choses, *loin de perdre ton temps à la chasse, au jeu ou dans les festins, tu consacres tes jours et tes nuits aux études les plus avancées et aux exercices littéraires.* »

2. On croit, écrit Merle d'Aubigné (T. VII, 565) que Lasco se rendit alors à la cour de François I où son frère se trouvait comme Ambassadeur de Pologne. D'abord le jeune Stanislas n'était pas ambassadeur, mais tout simplement au service du roi dont il partageait alors la captivité. « Nous

Évidemment par l'omission des preuves que nous venons de relever, et aussi, comme on va le voir, par des *lapsus* de lecture ou de traduction dans la première lettre d'Érasme à Lasco.

Cependant notre Jean et Charles avaient été bien accueillis, notamment à Venise par Egnazio. Érasme l'en remercia en ces termes : « Je te suis très obligé de ta bienveillance envers le baron polonais et envers mon Charles, mais je pense que tu commets une erreur de personne en parlant de l'élégance de Charles. Le Polonais était accompli, mais je n'ai jamais remarqué dans Charles cette élégance du discours » (1).

Le nom de Lasco n'était pas inconnu à Venise. L'archevêque primat et chancelier y avait rempli une mission diplomatique avant de poursuivre son chemin vers Rome pour y siéger au concile. On y gardait peut-être encore le souvenir de son chauvinisme qui lui fit élever au-dessus de la République son propre pays, rempart de la chrétienté contre les Turcs et les Moscovites. Il s'en était suivi une

avons pourtant quelque doute sur le lieu où se rendit Lasco en quittant Bâle, ajoute l'auteur. Peut-être fit-il un court séjour à Paris, *peut-être* se rendit-il en Italie ».

Jean Lasco, Pole, Lupset, Pacœus et Casembrotus n'étaient guère que des visiteurs à l'Université de Padoue, ou tout au plus des étudiants bénévoles comme l'avait été précédemment l'un des enfants naturels du roi Jacques d'Ecosse, Alexandre Stuart, dont Érasme était alors le précepteur. Voilà sans doute pourquoi leurs noms ne figurent pas sur les listes de cette université données par Papadopolus (*Historia Gymnasii Patavinii*. Venetiis, 1726, in-folio).

1. *D. E. R. Epist.* Col. 935.

vive discussion entre lui et le doge Lauredan. Nous savons aussi que le frère aîné de Jean avait été au service de Venise. Notre voyageur cependant ne prolongea pas son séjour dans cette ville. Quand il eut contemplé la beauté si originale de la Reine de l'Adriatique, visité l'imprimerie des Manuces et les librairies célèbres où se vendaient les codex de l'antiquité grecque et latine, il alla s'établir à Padoue où l'attirait la fameuse université qui comptait alors plusieurs milliers d'étudiants.

Toutefois avant de quitter Venise il écrivit à Amerbach et à Érasme. Nous donnons en note l'une de ces deux lettres pour trois raisons ; c'est la première qui soit de lui, elle est inédite et nous y avons déjà fait allusion (1). « Je t'aurais déjà envoyé, dit-il entre autres choses, l'argent que je te dois si Cobgius n'eût été absent, mais ses domestiques refu-

1. *Plane video, Amerbachie charissime, verum esse comitem voluptatis merorem, qui cum incredibilem semp'. ex tua consuetudine sim solitus capere et voluptatem et fructu' nunc tanto ejus desiderio teneor ut no' l'ris modo sed nec verbis qdem explicare satis possim. Testis erit Carolus ip'e, qui se mihi talem exhibuit et ducem hujus iteneris et comitem, ut nec magis fidu' nec iucundiorem ip'e mihi optare potuerim. Erat qdem et debiti et officii mei pluribus verbis agere tibi multas pro multis officiis, erga me tuis gr'as, sed et te, hæc nec curare scio, et ego certe nec amo. Mallem faceres p'iculu' et mihi aliqd imperares quod tua causa facere ip'e possim, certe non posses mihi rem in vita facere gratiorem. Pecuniam quam tibi debeo iam misissem, nisi Cobgius abfuisset sed neq ego re vera famulis ipsius credere volebam, et ipi etiam, absente Dno, accipe' recusabant, sed de his latius Carolus. Ego nondu' plane scio sim ne profecturus in Hispanias anvero in patria' rediturus. Cœteru' si in patriam redeundum erit, non admitta' hoc piaculi, ut p'u : redea' q' et Erasmum meum et te simul videa' Jamq vale amicoru' amicissime, et me ut cepisti, ama. Et Erasmo*

saient de recevoir de l'argent en l'absence du maître, et à dire le vrai, je ne voulais pas de mon côté le leur confier ; mais Charles te parlera de cela plus longuement. Pour ce qui me concerne, je ne sais encore si je partirai pour l'Espagne ou si je retournerai dans mon pays. Mais s'il me faut retourner dans ma patrie, je ne le considérerai pas comme un sacrifice, pourvu qu'avant le retour je vous revoie toi et mon Érasme. »

La présence de son frère Stanislas, qui partageait à Madrid la captivité de François Ier, et celle de Marguerite de Valois qui s'était rendue auprès du roi prisonnier, attiraient Jean de Lasco en Espagne. Pourtant il n'y alla pas. Ses parents ne devaient pas tarder à le rappeler si vivement que nous le verrons prendre le chemin le plus direct et, par conséquent, sans passer par Bâle.

Cependant Charles revint d'Italie au mois de janvier ou de février de l'année suivante (1626). Il apportait, entre autres, une lettre de Lasco qui n'a pas été conservée, mais dont on peut deviner la teneur par la réponse d'Érasme. Le Polonais donc annonçait son heureuse arrivée à

meo subinde commendes, Glareano nunc profecto scribere no' vaccavit, En' tu' Et Beatu' Ac etia' Pellicanu' meu' ex me cupio diligenter salutari.

Venetiæ XXVI• Novemb. Anno M° D° XXV°.

Tui Amantissimus Joannes a Lasko.

Doctissimo viro Dno Bonifatio Amerbachio Ju : VI : Doctori Amico singularissimo. Basilaæ.

H. Dalton, dans les 4 ou 5 lignes qu'il a données de cette lettre, a lu ***narravit***, ce qui nous paraît manquer de sens. Il faut évidemment lire ***vaccavit***, comme dans d'autres lettres de Lasco, quoique avec le lapsus de deux *C* au lieu d'un seul : « Je n'ai pas eu le loisir d'écrire à Glareanus. » C'est bien ainsi que Lasco faisait les *V* et les *C*.

Venise ou à Padoue ; mais il ajoutait qu'il comptait partir bientôt avec ses amis, sans toutefois indiquer ni le moment ni le but du voyage. Il s'attendait toutefois à recevoir avant son départ une lettre qu'il pressait Érasme d'écrire au roi de Pologne, et qu'il remettrait lui-même au prince.

Mais l'illustre écrivain n'avait reçu que très tard cette première lettre de Lasco. Charles, qui de Venise était allé à Rome, avait été si longtemps absent qu'il s'en plaignit à son retour. Aussi Érasme se demandait-il s'il n'était pas trop tard pour répondre à Lasco. Celui-ci, pensait-il, avait déjà quitté Padoue. Où le trouver? Lui envoyer dans ces conditions une lettre pour le roi de Pologne n'était-ce pas courir le risque qu'elle ne fût remise au prince que fort tard ?... Et puis il ne se présentait aucune occasion d'envoyer sa lettre.

Cependant il finit par se décider à écrire. C'est fait, il va signer et expédier, quand arrive une nouvelle lettre de Lasco annonçant qu'il retourne en toute hâte dans son pays. Aussitôt Érasme d'ajouter un post-scriptum à sa lettre, et au lieu d'envoyer à Padoue, où il sait maintenant que son correspondant ne se trouve plus, c'est à Francfort et à Constance qu'il l'expédie (1). Mais voici les passages importants de cette lettre :

« Puisque ton voyage s'est heureusement accompli, c'est une raison, très illustre comte, pour que je me plaigne moins amèrement. Ton départ cependant m'a été funeste

1. Il y avait dans ces deux villes, centres de commerce où se tenaient de grandes foires, une espèce de bureau de poste restante fort actif. En outre la première était sur l'un, la seconde sur l'autre des deux chemins par où devait passer Lasco retournant en Pologne.

à plusieurs égards. En effet, pour ne pas tout dire, il m'a fallu suer pendant quelques mois pour ramener à son ancienne frugalité cette maison que ta magnificence avait corrompue. Ensuite presque tout l'automne et tout l'hiver j'ai dû lutter contre la gravelle (1). Et comme si ces choses étaient peu, le chagrin est venu s'y ajouter afin que je sentisse facilement que mon bon génie m'avait quitté...

« Charles est revenu apportant des myrobolans, mais dont la saveur avait disparu. Il s'est plaint que ce voyage lui a fait perdre un temps considérable pour ses études. Tu remarqueras cette parcimonie du temps toute nouvelle ! J'ai envoyé mon homme en Angleterre afin qu'il ne s'engourdisse pas d'inaction.

« Quant à écrire au roi de Pologne, je n'ai pas encore décidé si c'est avantageux. D'ici pas même une mouche qui allât en Vénétie (2) et à la vérité on était incertain au

1. *Deinde totum pene autumnum et hyemen cum calculo mihi fuit colluctandum ;* ce que Merle d'Aubigné (VII, 559) traduit à tort : *tout l'automne et tout l'hiver je n'ai fait que lutter avec des comptes et des calculs !* Il s'agit bien de calculs, mais d'une tout autre espèce.

2. *Hic ne musca quidem erat quæ peteret Venetiam ;* Merle d'Aubigné traduit Venise ; il faut lire Vénétie et entendre surtout ici *Patavium*, *Padoue* qui est dans la Vénétie, si c'était Venise il y aurait *Venetias.* Il croit aussi que la réponse d'Érasme fut *adressée à Venise*, comme aussi la lettre dédicatoire de Rhenanus, tandis qu'Érasme dit clairement qu'il se ravise et envoie sa lettre à Francfort et à Constance.

Quant à Rhenanus, s'il envoya jamais sa dédicace *en manuscrit*, ce fut en Pologne. Rien ne prouve que Lasco demeura à Venise. Il y séjourna certainement, à l'aller et au retour. Il y écrivit même deux lettres, l'une le 2 novembre 1525, l'autre en février 1526. Mais comme tous les savants et les humanistes, c'était pour Padoue qu'il allait en Vénétie.

sujet du pays qui te posséderait (1), l'Espagne, la France ou la Pologne.

« C'est pourquoi je craignais que ma lettre remise trop tard n'eût pas plus de charme pour le roi qu'une consolation tardive pour César (2). J'écrirai pourtant, si quelque loisir m'est donné, puisque tu en seras la cause propice. J'ai toujours en horreur de l'arène des gladiateurs, et il ne m'a jamais plu de remplir le rôle de rétiaire. » Il en arrive ainsi aux nouvelles théologiques, fait un récit rapide et vivant de sa discussion avec Pellican, annonce que Rhenanus publie son opuscule : puis il continue en ces termes :

Après qu'on saura, où vous vous établirez (3), je t'écrirai plus longuement. J'ai confié cette lettre aux vents dans l'espoir que peut-être ils la porteront jusqu'à toi. Avant que je signasse cette lettre, la tienne des calendes de février m'a été remise. Tu m'y fais savoir que ton messager est mort et que tu revoles vers ton pays.

« J'ai fait deux exemplaires de cette lettre dont j'ai envoyé

1. Merle d'Aubigné a dû lire : *On ne savait où tu étais*, quel pays te *possédait ;* au lieu de on ne savait pas où *tu serais ;* quel pays te *posséderait*, d'où son incertitude sur le séjour de Lasco à Padoue : « *Quis orbis te haberet* » écrit Érasme ; — le subjonctif n'est pas ici le fait de l'interrogation indirecte avec le sens de *habebat ;* c'est un simple conditionnel.

2. Peut-on inférer de ce passage, qu'en vue d'un voyage en Espagne, Jean de Lasco avait aussi demandé une lettre pour Charles Quint, qu'Érasme eut écrite à l'occasion de la mort d'un des proches de l'empereur ?

3. *Considetis :* le futur au lieu du présent ou du parfait ; en outre le pluriel : En effet, Pole et Casembrot quittèrent Padoue au commencement de 1526, sans doute avec Lasco, probablement pour aller à Rome. Nous savons que Pole s'y trouvait à ce moment-là qui était celui du jubilé papal. *Epistolarum Reg. Poli, S. R. C. Cardinalis*, etc. *Brixiæ*, 1744.

l'un à Francfort, l'autre à Constance. Les cardinaux m'ont appris ce moyen quand il s'agit d'une chose sérieuse.

« Bonne santé !... Salue ton frère le palatin (Jérôme) et les autres (1).

VII

LASCO PRÊTRE ET ADMINISTRATEUR.

Au nombre des amis qu'il priait son correspondant de saluer de sa part, le savant humaniste mettait sans nul doute Cricius et Tomicius. Rien n'était venu l'instruire de l'inimitié agressive des adversaires des Laski. Sa lettre à Cricius en fait foi. Il lui avait même envoyé par Jérôme de Lasky un volume de l'évêque de Londres, Tonstall, assez récemment paru, sans doute le *De arte supputandi,* que Cricius, en poète dédaigneux des mathématiques, se déclara incapable d'apprécier. Mais pour n'avoir rien dit à Érasme, le doyen de Gnesne ne se faisait pas d'illusion sur l'accueil qu'on lui réservait. Il lirait des reproches dans les regards de ses amis ; il entendrait les aboiements de la meute sacerdotale.

Dès qu'il reparut, au mois de mars, les bruits répandus contre lui prirent de nouvelles forces. L'accusation d'immoralité et d'hérésie dont on ne cessa de le poursuivre

1. De Pologne où se rendait Lasco.

devait déjà se produire : Immoral, disait-on, car il s'était marié ; hérétique, car il avait frayé avec les hérésiarques, sans parler de son long séjour sous le toit d'Érasme, haï des moines et plus que suspect à l'orthodoxie catholique.

Comment Jean de Lasco réussit-il maintenant, en 1526, sinon à désarmer, du moins à imposer silence à ses ennemis ? Selon ses biographes, ce fut en prononçant un *juramentum* de fidélité à la religion catholique. Mais l'éditeur des lettres d'Hosius à propos d'un acte du chapitre de Cracovie reporte ce serment à l'année 1541. Le moment n'est donc pas venu pour nous d'examiner cette question. S'il est vrai que ce serment fut pris, Érasme y fait peut-être allusion en 1526. « J'aime cette prudence de ta part, homme très cultivé ; ce n'est peu de chose que de savoir se servir des mauvais naturels et de retirer du profit des êtres malfaisants. »

Il fallait aussi que son titre d'ami et de disciple d'Érasme cessât d'être pour Lasco une cause de reproche et d'insuccès. Or, si le roi de Pologne donnait au maître une marque de faveur ou simplement d'estime, le disciple en bénéficierait indirectement, et le reproche qu'on lui faisait se changerait en mérite. Ce serait aussi un joli tour à jouer à tous ces fanatiques intolérants et persécuteurs, car le nom d'Érasme, qu'il le voulût ou non, avait un son de réforme, voire de clairon sonnant la charge contre l'obscurantisme, la superstition et les abus.

Donc, Jean de Lasco insista auprès d'Érasme pour qu'il écrivit à Sigismond, selon qu'il lui en avait déjà donné le conseil.

Cependant la prudence d'Erasme, redoutant un accueil

peu favorable, l'empêchait d'écrire. Il avait d'abord allégué l'absence de Lasco de la Pologne ; maintenant il prétextait la délicatesse de la chose et le manque de motif. Il s'étonnait aussi de l'insistance du jeune doyen, et il se demandait quel intérêt il pouvait bien avoir à cela : « Le jeune et très cultivé Jean de Lasco m'a une et deux fois engagé à écrire au roi. Il me presse tant que je croirais qu'il y a dans ce zèle quelque raison particulière » (1).

Cependant il se décida. Mais avant d'envoyer sa lettre, il la soumit à Lasco : « Puisque tu m'y engages si souvent, j'ai fait une lettre pour le Roi. J'en inclus la copie, afin que tu la corriges, si tu le juges bon, car il est difficile d'écrire aux rois. Cependant je ne veux pas te laisser ignorer que j'ai fait mention de la chose dans une lettre au chancelier de Cracovie Christophore » (1).

Nous pouvons donc considérer la lettre d'Érasme à Sigismond comme conforme à la pensée de Lasco à cette époque. Elle montre combien est vaine la supposition que, Lasco, réformateur avant le temps, se proposait surtout en cela de servir la cause évangélique (2). Qu'on en juge par cette phrase où Érasme loue la piété du roi : « Il a magnifiquement enrichi et orné les églises. Enfin parce que la Prusse avait commencé à être corrompue par l'hérésie, il l'a placée sous son autorité et il l'a corrigée (*emendata*). Car un si grand déchirement des principes ne pouvait que déplaire vivement à une telle âme » (3).

1. *Epistola ad christophorum : Des. Eras. Roterod. Epistolarum opus. Froben Basileæ*, 1558, page 608.

2. Merle d'Aubigné, VII, 564.

3. *Postremo Prussia, quoniam heresi corrumpi cœperat, in potestatem*

Fâcheuse allusion à la répression cruelle des empiètements des évangéliques à Dantzig.

Cependant Sigismond I répondit, le 19 juin 1528 : « C'es à Dieu qu'il faut rapporter les éloges ; il est l'auteur de la tranquillité de notre royaume ; il le préserve de cette peste des séparations dont l'Allemagne est, dit-on, contaminée en haut et en bas » (1).

Sigismond n'espère pas qu'Érasme vienne à sa cour puisqu'il a refusé ce privilège à d'autres rois. Cependant il lui confère une charge honoraire, et il lui fera parvenir une marque plus fructueuse de sa bienveillance et de sa faveur (2).

Érasme, enchanté, remercia par une enfilade de textes de David et de Salomon, célébrant la beauté et le mérite du roi. En même temps il écrivit au chancelier Christophore qui l'avait instruit de l'effet produit par sa lettre : « Je me réjouis de savoir qu'elle a fait un si vif plaisir au roi et à tous les grands du royaume. Ni les conseils de Jean de Lasco ni ma déférence n'ont manqué à ce succès. Quant au présent, que ta bienveillance ne s'en inquiète pas. J'ai déjà ce que je désirais si ma lettre a plu, et si elle a servi la cause de la paix ».

Une autre lettre nous apprend qu'il devait à Lasco sa charge honoraire, et que celui-ci en écrivit de façon à jeter

accepta ac emendata, Tali animo non possint non vehementer displicere hæc principium tanta dissidia.

1. *Atque ab illa dissidiorum sue qua nunc sursum ac deorsum fertur Germania*, etc.

2. *Deinceps uberiorem ex nobis fructum benevolentiæ et favoris nostri habiturus.*

Glareanus dans un accès de fou rire : « J'ai bien fait rire Glareanus en lui communiquant une partie de ta lettre : il se tord comme jamais auparavant. Donc ta bienveillance n'a pas mal placé cette charge.

« Ton affection se saurait m'être plus agréable, dit aussi le prudent vieillard, cependant je ne cesserai de t'avertir de peur que ton intérêt pour moi n'excite contre toi une haine plus violente encore.

Conseil superflu : Lasco ne se compromettra pas. Il a subi une défaite morale qui influera longtemps sur sa destinée. Aux liens de famille et d'intérêt, il a joint la chaîne de son serment. Elle est rivée à ses pieds ; il ne peut sans la briser violemment s'avancer dans la voie de la réforme. Il n'a plus la liberté de parler, ni d'agir ouvertement pour « la vraie religion » qu'il connaît, mais qu'il n'ose servir.

D'abord il a fui loin de Cracovie et de la cour. Il s'est plongé dans l'étude et dans les travaux de l'administration ecclésiastique pour laquelle il a montré des aptitudes spéciales. Mais souvent il a la nostalgie de Bâle : il en regrette les jours de liberté, de lumière et d'amitié. De temps en temps des lettres d'Érasme, d'Amerbach, de Rhenanus lui apportent comme une vision de ces biens disparus.

Il ne reste que fort peu de cette correspondance. Au lieu de renseignements précis sur l'état d'esprit et les occupations de Lasco, on n'a que de rares et vagues indications.

Tout en souriant de leur exagération, il dut être heureux de recevoir, le 10 mai 1526, ces mots de Rhenanus : « Oui, ainsi qu'Érasme te l'a dit, j'ai osé dédier au suprême héros un humble opuscule (*summo heroi humile opuscu-*

lum) (1). Il préférait son nom sur un ouvrage que sur un monument, car il aimait passionnément l'étude, les lettres, les livres.

Des livres ! Il en avait acheté beaucoup; il en acquérait toujours. Comme il demandera plus tard les œuvres complètes d'Œcolampade, il s'adresse maintenant à Hessus, chanoine de Breslau, où son oncle avait été doyen. Il ne le connaît que par sa réputation de savoir, d'indépendance et de libéralisme, mais il n'hésite pas à saisir la première occasion de lui envoyer de Kalish un court message écrit à la hâte (*manu propria et volante*) : « Il me faut quelques livres dont il y a ici la plus grande pénurie, et qu'on ne peut se procurer qu'à Cracovie. Je voudrais que celui que j'envoie, surtout pour cela, reçût l'aide de tes conseils, et que tu eusses soin de lui faire acheter avec mon argent tout ce qui a paru tant d'Érasme que de Luther depuis l'*hyperaspistes*.

Il prie aussi Amerbach de lui procurer les poèmes du célèbre chanoine Vida et les écrits de Sadolet, l'éminent humaniste, évêque libéral de Carpentras.

S'il demande des services, il en rend volontiers. Amerbach le remercie de ses recherches au sujet des livres de droit de Cicéron; et Froben se montre fort sensible à l'offre qu'il lui a faite de lui envoyer des livres Mosques (3).

1. Sinon Abbas Gabbema : *Epistolarum ab illustribus et claris viris scriptarum, centuriæ tres*, Harlingæ, 1663.

2. *Opera*, T. II, p 517. *Diatribæ adversus servum arbitrium M. Lutheri per D. Erasmum, Basileæ*, 1526.

3. Gabbema, *Epistolarum ab illustribus*, etc., p. 6. La lettre de Lasco à laquelle répond Amerbach est la septième des lettres inédites de l'Antisterium.

Cependant l'étude ne lui fait pas négliger son œuvre. Elle a une part dans sa correspondance avec ses amis. Il s'y intéresse et y trouve d'abord des encouragements. Comme Sadolet à Carpentras, il voudrait réformer les abus sans déchirer l'Église. Il combat l'ignorance, le bigotisme, la superstition, et encourage l'instruction, les lettres et la piété.

« Par ta lettre à Érasme, lui écrit Rhenanus, j'ai appris avec un grand plaisir, non-seulement que tu te portes bien, mais que tu fais là-bas l'affaire des lettres et de la piété. Un homme aussi lettré et aussi dévoué au Christ que tu l'es, pourrait-il faire autre chose ? Si tu continues ainsi, j'espère que les lettres fleuriront bientôt en Pologne, comme elles y ont commencé, et que du trouble sortira l'ordre et le bien de la religion (1) ».

Ce trouble (*tumultus*), c'était le mouvement réformateur qui éclatait de tous côtés, avec une tendance de plus en plus marquée à rompre avec l'Église pervertie. Prévenir le schisme imminent, non par des mesures violentes, mais par de promptes et efficaces réformes, tel fut, disons-nous, l'effort constant de Lasco.

Ne serait-ce pas à son influence, et peut-être à son initiative, qu'il faut attribuer quelque chose de nouveau dans les méthodes de l'Église en Pologne pour combattre l'hérésie? Auparavant on se bornait à préconiser la répression. « Pour cela disent les *Constitutions*, nous avons résolu que chaque évêque aura des prisons auprès de l'église cathédra-

1. Gabbema, *Epistolarum*, etc., p. 9.

le où on enfermera les faussaires, les apostats incorrigibles et tous autres qui le mériteront ».

Maintenant, au synode tenu en 1527 à Leczic, où Jean de Lasco était prévôt, s'il est enjoint à l'archevêque et aux évêques en général, et en particulier à ceux de Breslau et de Cujavie, d'avoir des inquisiteurs et des visiteurs chargés de rechercher les hérétiques et de les faire punir, il leur est cependant recommandé, surtout dans les lieux où le Luthéranisme paraît pulluler, de recourir aux services de théologiens instruits, de prédicateurs de la parole divine, qui lisent et expliquent aux fidèles l'évangile de Christ, toutefois avec approbation préalable du sens. Le synode donne aussi une liste des livres nécessaires aux prêtres, en tête de laquelle sont l'Ancien et le Nouveau Testament, puis les principaux Pères de l'Église, soit grecs, soit latins (1).

C'était peu, sans doute, avec la réserve de l'approbation du sens; c'était pourtant quelque chose, et Jean de Lasco ne dut pas le faire passer sans peine.

Mais il nous paraît surtout évident que son influence déterminait certains agissements de son oncle. On vit le vieux primat, autrefois plus conservateur et plus papiste que le pape, mériter d'être dénoncé au pontife par son roi, sans doute à l'instigation de Cricius, de Tomicius et *tutti quanti*.

Sigismond écrit donc, et au cardinal protecteur et au pape Adrien, que « l'Archevêque a absout des apostats de l'habit et de la vie monastique, au grand scandale et pour la plus grande licence des autres religieux, invités par là à

1. *Constitutiones synodorum metropolitanæ Ecclesiæ Gnesnensis.*

l'apostasie et à la désertion du couvent. Le primat ordonne aussi, avant le stage voulu, et sans tout ce qui est requis ordinairement, des prêtres dignes ou indignes comme il se rencontre, et sans titre assuré ni patrimoine » (1).

Le scandale était-il aussi grand que le dit, ou plutôt qu'on le fait dire au roi de Pologne ? Probablement non ; car déjà un sénatus-consulte avait porté un coup sérieux au monachisme, en décrétant que leurs parents, au lieu du couvent, hériteraient des biens laissés par les religieux.

Jean de Lasco annonça cette réforme à Amerbach, en même temps que la victoire du 7 janvier. Il paraît qu'il lui envoya aussi le portrait de Sigismond, car le jurisconsulte de Bâle lui répondit : « La victoire sanglante remportée sur les Scythes est assurément digne de mémoire et une preuve de la valeur de votre nation, une preuve aussi certaine qu'est remarquable le nouveau Sénatus-Consulte qui diminue la proie des exploiteurs du peuple et des vautours qui dévorent tout... Heureux, vous qui vivez sous un tel prince ! Certes, son image me sera sacro-sainte et je t'en rends des grâces immortelles » (2).

Amerbach, dans cette réponse, semble avoir voulu se mettre au diapason de son correspondant qui devait avoir écrit avec enthousiasme.

Mais l'enthousiasme, faute d'aliment, et le zèle, faute de succès, ne tardent pas à se refroidir. Jean de Lasco fit vite l'expérience de l'inutilité de ses efforts. Pour soulever et renverser les abus, il fallait être hors de l'église et non

1. *Acta Tomiciana*, T. IX, p. 120-121.
2. Gabbema, *Epistolarum*, *Epistola IV*, *centuria prima*.

dans l'église, comme il l'avait cru. L'exemple d'Érasme aurait dû l'instruire. Aux époques de crise morale et sociale, il n'y a pas de chance pour les conciliateurs.

Lasco assistait, d'un côté, aux progrès constants de la réforme indépendante et hostile à l'église romaine, et d'un autre côté, à la résistance farouche et inintelligente du clergé à toute espèce d'amélioration et de progrès quelque peu sérieux. Il n'était pas l'homme du moment ; il fallait de hardis démolisseurs ; les reconstructeurs et les organisateurs, comme lui, viendraient après.

Ce fut à ce moment psychologique que son frère le reprit et l'entraîna de nouveau dans la politique.

VIII

LASCO, ÉVÊQUE ET DIPLOMATE EN HONGRIE.

Jérôme, chevaleresque et ambitieux, était passé au service du nouveau et malheureux roi national Jean Zapolya, disputant la couronne de Hongrie au frère de Charles-Quint, Ferdinand d'Autriche.

Il lui avait gagné l'appui de Soliman le Magnifique, et était en train de faire triompher sa cause (1).

Jean de Lasco fut activement mêlé aux affaires de Hon-

1. *D. Erasmi R. epistolarum* etc. *Londini, liber* XIX op. 71. Erasme écrivait à Antonin, médecin de l'évêque de Cracovie : « Je souhaite que Jérôme de Lasko ait autant de bonheur qu'il a de témérité ; je crains cependant qu'il ne prenne le chemin de la prison (*Cui tamen non nihil metuo ne in nervum*) *D. E. R. Epistola. Col.* 1045.

grie. Cependant il ne nous reste de lui qu'une seule lettre de cette époque de sa vie. Elle est datée de Lubnicz, 18 novembre 1528, et adressée à l'ambassadeur de François Ier : *Au magnifique seigneur Antoine Rynkon, conseiller et chancelier du roi très chrétien, etc.*, qu'il qualifie d'*ami très honoré.*

Nous croyons devoir la résumer, afin de montrer quel dut être le genre de vie et le rôle de Lasco, pendant les huit années que son frère fut le principal ministre de Zapolya.

« J'aurais beaucoup à écrire à ta seigneurie touchant les affaires de sa très sereine seigneurie le roi de Hongrie ; mais, outre que je n'ai pas avec moi le chiffre qui me permettrait de tout écrire avec sécurité, il est à peine sûr de rien confier à un messager... Tout va à souhait. Sa majesté a quitté notre Pologne ; Elle est rentrée dans son royaume le 3 novembre. Elle est maintenant à Szegedin avec une forte armée de Turcs, fournie par le Sultan et conduite jusque là par mon frère le seigneur Palatin. Cependant il n'y a pas encore d'indice qu'on en vienne aux mains, car quoiqu'on dise que Ferdinand rassemble des troupes à Vienne, il n'en a encore presque point. Les Hongrois, par crainte des Turcs, et attirés par la clémence du roi Jean, accourent auprès de lui. » Lasco raconte ensuite quelques succès obtenus.

« Le Sultan rassemble une autre armée pour envahir l'Autriche l'été prochain, à moins d'un accord entre Jean et Ferdinand. Toutefois Jean n'en conclura aucun sans consulter le Sultan : c'est le premier article de leur traité.

« L'armée allemande, conduite par Myskwycz, est entrée en Silésie et a pris possession de Swoydwiez au nom du

roi Jean. Nous espérons que les autres villes de la Silésie se rendront. On a déjà reçu des lettres et des députés à ce sujet. « Les habitants de Wraklam ont envoyé auprès de Ferdinand, afin qu'il promit par serment de respecter leur foi *évangélique*, comme ils l'appellent eux-mêmes.... Ils veulent, avant toute chose, assurer leur liberté de conscience.

« De la part de Pierre Pérény, qui avait offert la couronne à Ferdinand, sont arrivés des députés pour demander grâce à la Majesté royale de notre seigneur de Hongrie. Il promet de retourner auprès de sa Majesté avec la couronne, qu'il dit avoir en sa possession. Il y a dans cette affaire beaucoup de mystères qu'il n'est pas permis de confier à cette lettre.

« Ferdinand a convoqué à Presbourg les comices de Hongrie, mais sauf Turgon et Naderspanu, personne ni des nobles ni des magnats ne s'y est rendu. En somme tout va à souhait.

« La seule chose à redouter, c'est le manque d'argent pour l'entretien d'aussi nombreuses troupes. Jusqu'à présent on en a eu suffisamment, et nous espérons que votre aide ne nous fera pas défaut, car il nous est maintenant plus nécessaire que jamais (1) ».

On voit par cette lettre que Jérôme avait réussi dans son ambassade auprès du Sultan. Arrivé à Constantinople, le 22 décembre 1527, il y avait signé le traité avec la Porte, le 29 janvier 1528. Bientôt après il venait avec une armée au devant de Zapolya qui, battu à Cassovie par Ferdinand, avait été forcé de se réfugier en Pologne, où il avait

1. *Opera*, T. II, p. 548.

trouvé une large hospitalité dans la maison de Jérôme de Lasky et chez les amis de celui-ci. Maintenant donc, grâce à Jérôme, la face des choses avait soudainement changé. Ferdinand battait en retraite, et Zapolya rentrait dans son royaume de Hongrie. L'année suivante, Soliman lui-même arriva à la tête d'une nouvelle et plus forte armée. Le 10 mai, il reçut l'hommage du roi Jean, sur le champ de bataille de Mohacz où, quatre ans auparavant, la Hongrie avait succombé avec son roi Louis II, et, au mois d'octobre suivant, à son retour du siège de Vienne, que les rigueurs de l'hiver l'avaient obligé de lever, il installa Zapolya, son vassal, dans sa capitale de Bude.

Cependant Jean de Lasco fut bientôt si engagé et si absorbé dans les affaires de Hongrie, qu'il cessa peu à peu de correspondre avec ses amis de Bâle. D'ailleurs il connaissait la prudence, voire la pusillanimité d'Érasme qui, recommandant toujours la réserve à ses amis, préférait cesser de correspondre avec eux plutôt que de courir le risque de quelque désagrément. Or rien n'était plus de nature à effrayer le pensionnaire de Charles Quint qu'une correspondance avec un des adversaires déclarés de ce prince. Cette crainte n'était pas sans motif : il arrivait fréquemment alors (et cela ne se fait encore que trop pour la honte de la civilisation), que les lettres étaient interceptées, la correspondance violée.... Érasme s'en plaint plusieurs fois. Ce fut pour Lasco une raison ou un prétexte de garder le silence. — « Jean de Lasco, écrit donc Érasme à Amerbach, s'excuse de son silence en disant qu'il n'a pas voulu m'exposer à la haine, car il est engagé dans les affaires que son frère, l'adversaire de Ferdinand, traite

avec le Turc.... Juste, secrétaire du roi, a écrit que Lasco avait été nommé évêque en Hongrie, et qu'il était déjà parti pour s'y rendre, mais qu'il ignorait où il réside. Je plains son sort. Je t'écris cela pour que Beatus le sache de toi, quoique je pense qu'il est plus prudent de ne pas ébruiter la chose davantage » (1).

Cette lettre, sans date, doit être de 1529 ou 1530. Selon Moreri, qui a raison, c'est en 1529, après l'installation de Zapolya, et non comme on l'a généralement écrit après Gerdès, en 1536, que Lasco fut nommé évêque de Vesprim, en récompense de ses services diplomatiques (2).

1. *Epistolæ familiares D. Erasmi ad B. Amerbachium, etc. Basiliæ,* 1779. Ep. XXIX. D'après la première lettre du volume, mais qui doit être postérieure à celle que nous avons citée, il semble que Lasco avait aussi écrit à Amerbach en donnant son adresse : *Gratum est quod locum indicaris. De Lasco ob id volebam scire Beatum ne miretur quod nihil scribat mittatve.*

Erasme s'était déjà plaint à Cricius qu'on eût ajouté, dans sa lettre au roi de Pologne, qu'on avait fait imprimer, le titre de *roi* au nom de Jean. Cela avait produit un très mauvais effet à la cour de Ferdinand. Il ne croyait certainement pas avoir mis ce mot dans son manuscrit, et il donne à entendre qu'on l'avait ajouté à son insu. Il est bien possible que Lasco usa ainsi de la permission qu'il lui avait donnée de corriger sa lettre, mais Erasme aurait dit qu'il en abusa.

2. Gerdesius (III, 147) *Cum in anno 1536 nominatus jam esset in Hungaria Episcopus Wesprimensis.* En 1536 Jérôme de Lasky, passé au service de Ferdinand, était l'ennemi déclaré de Zapolya. Voici d'ailleurs, dans une lettre du 26 mai 1530, une preuve péremptoire que Jean était déjà évêque. Il s'agit de son oncle menacé, cité et presque excommunié comme fauteur de la politique et des agissements de son neveu Jérôme : « Je crois qu'il se démettrait volontiers de l'archiépiscopat si, en faisant cela, il pouvait, comme il le désire véhémentement, servir les intérêts de son neveu le Seigneur

Le siège épiscopal de Jean de Lasco, situé à 60 milles au Sud-Ouest de Bude et à 20 d'Albe royale, était alors une ville forte par sa position sur une colline et par ses fortifications. Cependant les Turcs l'avaient prise et saccagée en 1526. La vallée autour d'elle est arrosée par une foule de ruisseaux ; les coteaux produisent tous les fruits des climats tempérés et un des meilleurs crus de Hongrie.

Vesprim était le chef-lieu du comté de ce nom et l'un des neuf sièges épiscopaux du royaume (1).

Malgré nos recherches, nous n'avons rien pu découvrir concernant le ministère de Lasco dans son diocèse. Sa fausse position de dignitaire de l'église, dont il ne pouvait admettre toutes les doctrines et toutes les pratiques, produisit le même effet sur lui que sur Érasme qui s'abstint toujours autant qu'il put de pratiquer la religion romaine.

Les inconvénients de cette équivoque morale se faisaient surtout sentir en présence des apôtres de la réforme. Ils commençaient à pénétrer dans les comtés transdanubiens, après avoir déjà fondé des églises dans la Haute Hongrie et la Transylvanie. Depuis que Heukel, chapelain de la reine Marie, sœur de Charles V et de Ferdinand et femme de Louis II, avait recommandé les écrits de Luther, les doctrines évangéliques qu'il prêchait s'étaient rapidement répandues. Les persécutions exercées par Fer-

Jean, évêque de Wesprim, lequel, lorsqu'il était ici, tramait en très grand secret avec le roi et quelques évêques certaines choses qui ne sont pas venues à ma connaissance. Mais il est parti la veille de la nativité du Seigneur, en ayant obtenu la permission » (*Acta Tomiciana*, Codex XX, inédit).

1. *Compendium Hungariæ Geographicum*. Posonii, 1753. — *Nicolai Olahi, Hungaria*. Cap. XVIII.

dinand d'un côté, par Zapolya de l'autre, voire les martyres du pasteur Nicolaï et du maître d'école d'Altrol, brûlés en 1527, sous prétexte de rebellion et de refus d'abjurer leur foi, n'avaient pu arrêter les progrès de la vérité.

Plusieurs magnats, notamment le puissant Pierre Perenny, venaient de se déclarer protestants, et la majorité du bas clergé et le peuple de leurs terres avaient suivi leur exemple (1).

Le diocèse de Lasco n'ayant pas encore été visité par des prédicateurs protestants, notre évêque ne fut pas mis en demeure de se prononcer à leur égard. Il est d'ailleurs certain qu'il ne cessa d'être engagé dans les affaires diplomatiques, les négociations continuant à se poursuivre parallèlement aux opérations militaires entre les deux compétiteurs. On s'explique donc que, malgré sa supériorité intellectuelle, il n'ait pas laissé de trace de son activité dans l'église romaine. L'effacement, tout au moins, lui était commandé par sa conscience. Mais pourquoi ce même effacement dans la carrière diplomatique ? Sans doute parce qu'il s'y était engagé à contre-cœur. Il la suivait sans goût et à regret, ne lui donnant que le moins possible de ses pensées et de son temps. Érasme, qui le connaissait bien, qui savait son amour pour l'étude et les belles lettres, apprenant qu'il s'était fourvoyé dans cette carrière, avait dit de lui : « Je plains son sort ! »

Jean de Lasco garda probablement son évêché jusqu'à la disgrâce imméritée de son illustre frère, disgrâce qu'il

1. *History of the protestant church in Hungary*, London, 1854.

partagea, comme auparavant sa faveur. Il se démit de sa charge pour ne rien devoir à Zapolya (1).

IX

CONVERSION ET EXIL VOLONTAIRE.

On sait que, depuis sa visite à Zwingle et son séjour chez Érasme, Lasco avait, dans son esprit et dans sa conscience, des clartés nouvelles, que le libre examen, l'étude, la réflexion et l'expérience ne firent que développer. Les Saintes Écritures que, selon le conseil du réformateur de Zurich et du savant de Rotterdam, il avait prises pour norme de la foi et de la morale, devaient nécessairement lui révéler et le nombre et la gravité des erreurs de dogme et de rite de l'église dont il était l'un des dignitaires.

Cette démonstration faite dans son esprit, il s'en fit une autre dans sa conscience : celle de ses inconséquences. Mais le tourbillon des affaires et les évènements dramatiques, dans lesquels son frère l'avait entraîné, ne lui laissa ni la liberté ni le courage de conclure.

Aussi s'efforçait-il de se faire illusion sur le devoir exigé

1. La suscription d'une lettre de Mélanchthon à Jean de Lasco, du 2 fév. 1535, n'est-elle pas, par l'absence du titre d'évêque, un indice que celui-ci s'en était déjà dépouillé : *Magnanimo et nobili viro D. Johanni a Lasco, patrono ac domino suo observando*. On trouvera plus loin des passages de cette lettre.

de lui. Il en résultait un état de conscience et un genre de vie qu'il a lui-même désignés du terme de « pharisaïsme », synonime de formalisme et d'hypocrisie.

Il fallut que la Providence, intervenant en sa faveur, brisât l'engrenage dans lequel il était pris, et les liens de famille qui le retenaient. Déjà l'influence toujours plus puissante de ses adversaires et son séjour en Hongrie l'avaient sevré en quelque sorte de son pays. Le spectacle horrible de guerres incessantes, de la démoralisation et des misères qu'elles produisent l'avait profondément attristé et dégoûté du monde. La perte de son oncle, survenue le 19 mars 1531, lui avait enlevé son plus sûr appui, tout en l'exposant directement aux coups de ses ennemis. La mort de son cher Anianus, dont nous parlerons bientôt, avait brisé son cœur. Enfin l'écroulement de la fortune de son frère avait achevé sa délivrance morale. Il y a des défaites plus productives que des victoires; des ruines précèdent souvent de belles et solides reconstructions.

L'esprit plein de sérieuses pensées et l'âme en deuil, Jean de Lasco sentit un besoin immense de solitude et de recueillement ; lui, l'un des hommes les plus en vue, il disparut tout à coup. Dans cette belle lettre, du 12 février 1536, où Stanislas Hosius fait de Lasco le plus beau portrait, le plus bel éloge qu'on ait jamais fait de personne, il dit à Lazare Bonamico : « Il a été pris d'un si grand amour de repos et de calme qu'il s'est retiré loin du tumulte de la cour et s'en est allé s'enfermer dans l'un de ses châteaux forts, s'interdisant même de parler à ses domestiques, afin de pouvoir, l'âme tranquille et libre de tout soin, dévorer ces

belles lettres, pour lesquelles dès sa plus tendre enfance il avait montré un goût si vif (1) ».

Comme tout le monde, Hosius ignorait ce qui se passait dans cette âme ; Dieu seul voyait la crise morale qu'elle traversait. Ce n'était pas dans les belles lettres, mais dans les saintes lettres qu'il s'était plongé, et s'il s'interdisait la conversation avec les hommes, c'était pour être plus attentif à la voix divine parlant dans sa conscience. Il sortit de cette retraite un homme nouveau.

Nous ne pensons pas que Jérôme de Lasky, après avoir pris la résolution de passer au service de Ferdinand, engagea son frère à le suivre sur ce nouveau théâtre politique. Toujours est-il que celui-ci s'en garda bien. Le service de Zapolya, passe encore ; car non-seulement la Réforme s'établissait en Hongrie, mais c'était aussi la servir puissamment que d'empêcher Charles-Quint de combattre les princes protestants, en l'obligeant à défendre son frère contre les Turcs et Zapolya. Mais servir Ferdinand ou Charles-Quint, c'eût été nuire indirectement au progrès évangélique.

Or, son frère et ses amis de Pologne connaissaient parfaitement les préférences de Jean de Lasco pour la Réforme. Depuis le temps où, s'entretenant amicalement, à Cracovie,

1. *S. Hosii Epistulæ* : « On ne saurait imaginer rien de plus saint que lui.... Il est la vertu même, l'intégrité même ; tu dirais : l'innocence même... Il n'est personne dans notre patrie qu'il n'égale par le génie et le savoir. L'érudition et la probité sont si entièrement confondues en lui qu'on ne peut dire laquelle des deux l'emporte sur l'autre. Outre cela par sa naissance, ses ancêtres, sa position et sa fortune, il n'est pas de premier personnage qu'il ne puisse regarder en face, etc., etc. »

avec Hosius, ils déploraient ensemble les scandales, les erreurs et les abus qu'ils constataient dans leur église (1), il n'avait fait que progresser dans ses convictions nouvelles, contrairement à Hosius qui devait arriver au cardinalat, pour s'être fait le champion de la papauté et de ce qu'il blâmait auparavant.

Lasco en était venu jusqu'à préférer l'interprétation Zwinglienne à celle de Luther, touchant l'eucharistie, qui divisait et passionnait les meilleurs esprits. Il avait même propagé sans bruit ses convictions dans le cercle de ses intimes.

On voit, par le ton de la lettre de l'un d'eux (Andreas Fricïus Modrevius) qu'ils le considéraient comme un chef spirituel, et qu'ils n'auraient pas été surpris de le voir se décider à faire publiquement profession de la foi nouvelle (2).

Depuis quelques années il était entré en relation épistolaire avec Mélanchthon au sujet d'Anianus. Après avoir étudié tour à tour un an à Venise, deux ans à Bologne en compagnie d'Hosius, qu'il appelle son Achate, et de Charles Utenhove, le jeune homme était revenu en Pologne, d'où Jean de Lasco l'avait envoyé, en 1534, à l'académie protestante de Wittemberg. Il espérait qu'un jour Anianus consacrerait son talent et son zèle à la réformation religieuse de la Pologne, et Mélanchthon partageait entièrement cette espérance. Celui-ci, dans une gracieuse lettre, fait à la fois l'éloge de Lasco et de son protégé, peu de temps après l'arrivée de ce dernier :

1. Opera, I, 396 : *Responsio ad Hosium.*
2. Gabbema. *Epist.* IX, *Centuria prima.*

« Anianus m'a remis ta lettre et ton cadeau qui m'ont été l'un et l'autre très agréables, car je sais depuis longtemps que tu es éminent par le caractère et le savoir, et que tu unis aux autres qualités d'un homme élevé, une bienveillance et une libéralité remarquables envers ceux qui étudient les lettres. Chaque fois que mes yeux rencontreront le saphir (l'anneau que Lasco lui avait envoyé) sa couleur céleste me rappellera ton caractère céleste et tes vertus de héros. Cette pierre précieuse, toutefois, n'a pas plus de charme que ton Anianus. Je suis tellement captivé par la suavité de son âme et de ses discours, qu'entre tant d'étudiants rassemblés ici, nulle société ne m'est plus douce que la sienne ».

Hélas ! Anianus était de ce monde « où les plus belles choses ont le pire destin ». Au mois de janvier de l'année suivante, Mélanchthon l'avait pris en visite avec lui à la Cour de Hesse. Au retour, l'aimable jeune homme tomba malade et mourut en très peu de temps à Leipsick. Dans une des plus belles lettres qu'il ait écrite, Mélanchthon disait à Lasco : « Comme je t'aime et te respecte à cause de l'excellence de tes qualités et de ton savoir, et que je pense être en retour aimé de toi, je ne saurais dire combien il m'est pénible de ne pouvoir t'écrire que de la façon la plus triste. Par quelle fatalité, dirai-je, suis-je obligé de t'envoyer une autre lettre (1) pleine d'une douleur et d'un deuil qui sont à la fois les miens et les tiens ?

« Je m'étais tellement attaché à Anianus que je l'aimais

1. La lettre précédente devait avoir été écrite à l'occasion de l'injuste disgrâce, de l'emprisonnement et de la ruine politique de Jérôme, et par suite de celle de Jean de Lasco, en Hongrie.

comme s'il eût été mon fils, à cause de l'excellence de son caractère et de ses qualités. Je peux dire en toute vérité que j'aurais voulu donner ma vie pour sauver la sienne, si Dieu l'eût permis. Il m'aimait comme un père, et il semble que, même dans la mort, il ait voulu être avec moi. Leipsick, en effet, à cause de moi, lui a refusé la sépulture. O cruauté barbare et inouïe ! Et comme mes amis n'ont pas voulu qu'il fût inhumé dans un endroit profane, ils l'ont transporté ici. On l'a donc enseveli dans notre temple auprès de beaucoup de princes et de grands (*multi principes*)... Quoique je sache que tu possèdes cette sagesse et ce courage qui permettent de ne pas succomber sous les décrets du sort, et que tu n'ignores pas où il faut chercher le secours contre une aussi grande douleur, cependant je te dis tout ce qui doit être consolant pour un homme de bien. On me dit que, vers sa fin, il s'est recommandé à Dieu par des prières et des vœux ardents, et qu'il a récité le psaume *miserere mihi* jusqu'à ce que la parole et la connaissance lui ont manqué... Tu le vois j'ai plutôt pleuré qu'écrit une lettre. Et tout en déplorant la mort d'Anianus et mon propre malheur, je suis inquiet à la pensée de ce que tu vas éprouver en lisant cette lettre !... Si la communion à ta douleur peut t'être de quelque consolation, je t'assure que la mémoire d'Anianus ne s'effacera jamais de mon âme (1) ».

Jean de Lasco, on le voit, était à peu près gagné à la

1. *Melanchthonis opera*, vol. II, 338. Mélanchthon avait aussi rédigé et fait afficher à l'Académie un avis de faire part : *Studiosis. Informatio de funere Aniani deducendo.* « Le noble adolescent polonais (sic) Anianus est décédé! » Suivait un éloge du défunt et une invitation à assister à ses funérailles.

Réforme, et le délai qu'il mettait à se prononcer ouvertement pour elle doit être imputé à sa famille.

Mais le moment était enfin venu où il allait s'affranchir, du moins relativement, car, avant de se séparer de son frère, qui se rendait auprès de Ferdinand, tandis que lui retournait en Brabant, il consentit, non à voiler plus longtemps sa foi, mais à ne pas entrer en relation avec les apôtres de la Réforme (1), Jérôme estimant que cela nuirait, non-seulement à ses propres intérêts, mais aussi à Jean dans son pays, le jour où il viendrait y remplir un nouveau ministère.

C'est au début de l'année 1536 que Jean de Lasco cessa toute espèce de fonctions dans l'église catholique romaine et quitta la Pologne (2).

Ses amis, sachant peut-être qu'il irait à Wittemberg, crurent qu'il s'était rendu à la conférence des représentants des diverses églises de la Réforme, réunis chez Luther en vue d'un accord sur la question de l'Eucharistie. Sbignéus en informe Modrévius, le 23 mars, et celui-ci, le 20 juin suivant, ne sachant pas où se trouvait Lasco, lui écrivit de Cracovie, sous le couvert de Sbignéus « pour ne commettre aucune imprudence », et pour le même motif, il se borna à signer *Andreas Fr.* (3).

1. Et non pas, comme l'écrit Merle d'Aubigné, « à ne pas s'établir à l'étranger aussi longtemps que lui, Jéroslav, vivrait » (*Opera* II, 587).

2. Utenhove sous les yeux et avec la collaboration de Lasco écrira plus tard que, vers le milieu de juin 1556, « Lasco rentra dans sa patrie d'où il s'était volontairement banni pour la religion *plus de* 20 *ans auparavant* » (*Simplex et Fidelis narratio*, p. 234).

3. Gabbema, *Epistolarum*, etc.

Dalton (p. 167) n'aurait pas supposé que cet *Andreas Fr.* était *Fricius*

Où était donc Lasco? Sûrement à Bâle le lendemain de la Saint Martin (le 12 novembre) puisqu'il y paya les 150 florins d'or, complément de son achat de la bibliothèque d'Érasme, et qu'il contresigna le reçu délivré par Amerbach (1).

Mais il ne dut faire qu'un bref séjour dans cette ville où il s'était plu autrefois. Sauf Amerbach, il n'y retrouvait plus ses anciens amis: Glareanus, Beatus Rhenanus et Pellican en étaient partis (2), Œcolampade était mort avant Froben et avant Érasme. Ce ne sont ni les murs, ni les sites, ce sont les amis qui nous attachent aux lieux. Avant la fin de l'année Lasco était parti. Froben le fils et Episcopius lui écrivaient de Bâle cette même année. Où? On ne sait. Un certain jurisconsulte allemand assurait l'avoir vu, au mois de mai, dans une ville de Pologne dont il

Modrevius (en polonais Modrewski), s'il eût consulté *l'index* du volume: le nom s'y trouve en toutes lettres.

1. Si Dalton (p. 168) eût connu ce document, il n'aurait pas mis en doute le départ de Lasco en 1536 et contesté l'exactitude de l'*affirmation d'Utenhove et de Lasco lui-même* qui devait bien savoir ce qu'il en était. Le fait que Lasco fût nommé archidiacre de Varsovie et proposé à l'évêché de Cujavie, en 1538, ne prouve qu'une chose: qu'il était revenu en Pologne pour se défaire de ses bénéfices, et refuser les titres nouveaux qu'on avait ou qu'on allait lui conférer, dans l'espoir de le retenir au sein de l'église romaine; mais sa résolution était prise dès son départ, en 1536, et il le prouva bien à son retour.

2. *Dalton* (p. 180), dit de Pellican: « *il était encore à Bâle en* 1538 *fidèle et ferme* », mais s'il n'y avait eu que lui « *pour veiller sur le Rhin* », comme dit l'auteur, la fleuve eût été mal gardé, car depuis 15.6, Pellican, appelé par Zwingle, avait quitté Bâle pour Zurich, où il demeura jusqu'à sa mort (1er avril 1566).

ignorait le nom. Mais, comme l'observe Modrévius, Lasco avait bien pu être alors de retour de Wittemberg; en tous cas, il ne savait pas plus que les autres où il s'était rendu.

On l'eût probablement trouvé dans le Brabant, à Louvain. Il se pourrait bien qu'il connût déjà la famille de celle qu'il devait épouser, et depuis 1824 ou 1825. Et maintenant qu'il avait résolu de rompre avec l'église romaine, n'était-il pas venu en informer les parents de la demoiselle et leur demander sa main? Il est certain qu'un attrait tout autre que l'enseignement scolastique de la vieille et intolérante université le ramenait pour la seconde fois à Louvain.

Cette dernière fois, s'il n'y revit pas une amie, il y trouva du moins un ami, avec lequel il entretint bientôt une active et fraternelle correspondance. C'était un jeune moine Bernardin, nommé Albert Rizæus ou Hardenberg, né à Overyssel, en Hollande, et âgé de 25 ans. Il étudiait à Louvain, aux frais de son couvent, où il devait retourner comme professeur, après avoir pris ses grades universitaires en théologie. Le couvent d'Adewert ou Aduard, près de Groningue, d'où venait Hardenberg, constituait une des rares et heureuses exceptions parmi les monastères de cette époque. Il était célèbre par son importance, sa moralité, ses lumières et son enseignement, qui en faisaient une espèce d'académie sous la direction d'un abbé cultivé et libéral. Ajoutons que le souffle de la réforme évangélique, accueillie avec empressement en Frise, avait pénétré dans le couvent d'Adewert. Le jeune moine avait apporté à Louvain un esprit cultivé et des notions évangéliques qui le firent probablement rechercher par Jean de Lasco. Il se

forma bientôt entre eux une étroite liaison qui exerça une grande influence sur la destinée de l'un et de l'autre. En 1537, le baron polonais assista probablement à la soutenance de la thèse de son ami pour le doctorat en théologie, sans que lui-même paraisse avoir jamais eu le désir d'acquérir aucune espèce de titre universitaire. Était-ce qu'ayant beaucoup plus de savoir et de littérature que la plupart des docteurs, il trouvait superflu et puéril de s'abstreindre à un stage et de se soumettre à des examens? Du reste, ce titre, indispensable à d'autres comme leur ouvrant une carrière, n'était pas nécessaire à un homme ayant l'indépendance des revenus.

Mais Lasco n'en appréciait pas moins l'avantage et l'honneur que son ami venait d'obtenir. Il s'associa à la joie de son succès, en souvenir duquel il lui fit présent (nous l'avons dit plus haut) d'un des livres de la bibliothèque d'Érasme dont il venait de prendre possession. L'occasion, les noms de l'auteur, du premier possesseur et du donateur de ce livre, lui donnaient une valeur particulière aux yeux du jeune docteur: « *Je ne change pas de maître*, disait *l'ex libris*, et Hardenberg d'ajouter et d'attester par sa signature qu'assurément il n'en changerait pas aussi longtemps qu'il vivrait lui-même (1).

Jean de Lasco était parti de Pologne à l'improviste et non sans mystère en 1536. Maintenant qu'il avait réglé ce qui concernait sa bibliothèque, peut-être aussi son prochain mariage et son futur séjour dans la Frise où se

1. Dalton place ce fait en 1539; nous ne voyons pas de raison pour rejeter la date de 1537 donnée par Gerdes (*Origines ecclesiarum in Belgio Reformatarum, Groningœ*, 1749).

trouvait le couvent d'Hardenberg, et dont le jeune moine lui avait sans doute vanté la tranquillité et la liberté, il reparut enfin à Cracovie en 1538.

Décidément son retour coïncidait avec celui de la chance. Comme si l'oncle ne fût pas mort, le neveu trouva un nouveau titre qui l'attendait, complétant admirablement la prévôté de Gnesne par l'archidiaconat de Varsovie.

Comme autrefois, ces deux charges et dignités seraient ainsi réunies dans un seul ecclésiastique. Prévôt de Gnesne, Lasco était le vicaire de l'archevêque primat et le dépositaire de son autorité sur les chanoines; archidiacre de Varsovie, il serait aussi vicaire de l'évêque et dépositaire de son autorité sur tous les autres clercs du diocèse (1).

Etait-ce par une espèce de réparation envers son illustre prédécesseur défunt, ou pour rendre justice au mérite et au caractère du neveu, ou plutôt encore pour le retenir dans l'église romaine, que l'archevêque de Gnesne lui avait conféré ce nouveau bénéfice (2)? Hosius écrit qu'il fut même question de Lasco pour l'évêché de Posen (3). Et pourquoi pas, puisqu'il avait été déjà évêque en Hongrie? Il ne pouvait accepter moins et rien de moins ne pouvait le retenir. Or, le perdre et le voir passer au service de l'hérésie, lui, dignitaire de l'église, neveu de l'illustre primat, avec son nom lié à l'histoire de la Pologne, sa vieille

1. Migne, *Dictionnaire de discipline ecclésiastique.*

2. Cette nomination a été relevée par Dalton sur les *Acta* du chapitre de Gnesne et de Posen, à la date du 21 mars 1538.

3. *Stanislaï Hosii Epistolæ*, t. I, p. 77, dans la collection des *Acta Historica*, Cracovie, 1886.

noblesse, son savoir, ses talents et son caractère !... Non, cela ne devait pas, cela ne pouvait pas être ! Et ce ne fut plus un archidiaconat seulement, mais un évèché, celui de Cujavie, que le vieux roi lui-même lui offrit.

La tentation était grande, semble-t-il. Cependant il ne faut pas oublier que le prix des choses d'ici-bas n'est que relatif, conventionnel et essentiellement subjectif, même s'il s'agit d'une mitre, voire d'une couronne. Lasco avait certainement beaucoup d'indifférence, sinon de dédain, pour les grandeurs humaines. Si donc il ne lui coûta pas un effort pour refuser la mitre, il lui en fallut un bien grand pour refuser le prince qui la lui offrait. Quoique Sigismond, dans les dernières années de sa vie, se fût laissé trop influencer par sa jeune femme, et n'eût pas montré aux Laski toute la faveur qu'ils méritaient, ceux-ci n'avaient cessé de l'aimer et de l'exalter. Quitter ce grand et vieux monarque, « son bienveilllant seigneur n'ayant que peu de temps à vivre », ainsi que s'exprimait Jérôme, et surtout le contrister, l'affliger en le quittant, c'était pour le seigneur féodal et le patriote Jean de Lasco ce que serait pour nous aujourd'hui quitter et contrister la patrie.

Mais le devoir, non comme l'entendaient le roi, les évêques et la grande majorité, mais le devoir au sens de sa propre conscience (et c'est tout ce qu'il faut), montrait à Jean de Lasco une voie nouvelle, en s'écriant : « *fais ce que dois, advienne que pourra !* Décide-toi selon que tu es pleinement persuadé, sans t'inquiéter des hommes, de leur dogme et de leur morale, de leurs mépris et de leurs anathèmes. Que l'approbation de ta conscience te suffise : c'est la voix de Dieu dans l'individu ! »

A son refus de dignités nouvelles (1), Jean de Lasco ajouta le sacrifice de toutes celles qu'il avait déjà. Comment et à quelles conditions ? On a répondu : sans compensation d'aucune espèce : c'est la portée qu'on donne à ce passage d'une lettre de Lasco à Bullinger (2) : *Nudus sum, inter externos, nudi Christi Domini pro me crucifixi servus* » (1), et l'on traduit *nudus* par *pauvre :* « J'étais orné de beaucoup de titres, et dès l'enfance magnifiquement pourvu de plusieurs opulents sacerdoces; mais maintenant... je suis, parmi des étrangers, le serviteur dépouillé du Seigneur Christ, dépouillé et crucifié pour moi ». L'accent n'est pas sur l'appauvrissement, mais sur l'humiliation selon le monde.

Lasco pouvait donc tenir ce langage tout en ayant exercé son droit, non de vente, mais de transmission de certains de ses bénéfices, ou de reprise de fonds.

Après tout c'était le seul patrimoine qu'il possédât, *acquis* par ses parents, notamment par son oncle, qui avait payé pour lui, de son propre argent, à beaux florins comptants à la chancellerie romaine, les droits de collation et d'autres.

Il en était alors des bénéfices ecclésiastiques comme de toutes les autres charges civiles: elles étaient ou vénales ou transmissibles du vivant du titulaire, qui n'avait qu'à s'entendre à cet égard avec l'autorité compétente et patronale.

1. *Cum enim sibi a serenissimo rege Sigismundo Cujaviensem episcopatum traditum audivisset, ipse principem adiit et cur id munus recipere non posset, palam ostendit* (Statorius, *funebris oratio*. Pinczoviæ, 1560).

2. *Opera*, t II, p. 569. Merle d'Aubigné écrit : « Il s'était dépouillé de tout » (p. 583), Dalton dit la même chose.

Le patron était le plus souvent un véritable propriétaire, ayant le droit de vendre ou de céder gratuitement le bénéfice, à temps ou à vie, à un ecclésiastique ou à un laïque, moyennant certaines conditions. Or, Jean de Lasco, bénéficiaire en divers lieux et de diverses charges, était aussi, ailleurs, propriétaire et patron, notamment de la chancellerie de Gnesne qui était la première du royaume. La bulle que nous citons en note (1) prouve qu'il la possédait conjointement avec ses deux frères, et cela suffit à expliquer comment il put recevoir de l'argent, de ceux-ci sans recourir à l'hypothèse d'un legs, comme le fait H. Dalton.

Néanmoins, comparativement à ce qu'il laissait, Jean de Lasco s'appauvrissait véritablement. Il semble que le plus clair de son aisance fût quelque argent qui lui arrivait par l'intermédiaire de son frère (2) mais bien insuffisant, puisque nous verrons sa veuve et seconde femme réduite à solliciter l'aide du prince de Prusse pour elle et ses enfants (3).

Mais c'est ici un des beaux traits de son caractère ; cet

1. Clément, etc., à nos fils bien aimés Jean, préfet (*præpositus*) de l'église de Gnesen, et Jéroslav et Stanislas laïques de Gnesen, salut. La pétition qui nous a été récemment montrée en votre faveur contenait que la maison de Lasco a défendu jusqu'à ce jour son droit sur les biens et les revenus de la Chancellerie de Gnesne contre tous ceux qui se sont efforcés de s'en emparer. C'est pourquoi, tant pour vous que pour notre vénérable frère Jean, Archevêque de Gnesne..., nous vous reconnaissons et vous concédons à perpétuité, à vous et à vos héritiers et successeurs, le droit de patronage et de présentation d'une personne apte à cette chancellerie. Donné au siège de saint Pierre, l'an 1529 des Ides d'Auguste, et l'an six de notre pontificat. »

2. *Opera*, II, 193.

3. *Ibid.*, II, 765.

homme, habitué aux grandeurs, à l'opulence, aux largesses, y renonçait sans éclat, sinon sans effort, pour vivre désormais comme un simple ministre de l'Évangile, et sans jamais regretter « les oignons de l'Égypte » qui retenaient dans la servitude tant d'autres ecclésiastiques (1).

C'était d'ailleurs la meilleure preuve de la sincérité de sa conversion. Le roi ne put y être indifférent.

Il fut ensuite facile à Lasco de justifier son départ et l'exil volontaire que sa conscience lui imposait. Dans l'alternative qui lui était faite dans son pays, soit de renoncer à la profession ouverte et à la propagande de sa foi, soit de se mettre en révolte contre les ordonnances royales, il n'avait que l'exil pour demeurer à la fois fidèle à la vérité et soumis à son prince.

Sigismond ne pouvait que respecter les scrupules de son baron et sympathiser avec lui.

Treize ans plus tard, celui-ci, repoussant la calomnie qui le représentait comme un vagabond forcé de quitter son pays en fugitif ou en proscrit, pouvait écrire au nouveau roi de Pologne, Sigismond II : « J'ai quitté ma patrie, feu l'auguste père de ta majesté le sachant et le permettant, et ta majesté, je pense, ne l'ignore pas. »

Cependant il n'était revenu que pour préparer son départ définitif et procéder en quelque sorte à son déménagement. Quoiqu'il n'eut pas encore irrévocablement choisi le lieu de sa future résidence, il fit emballer ses meubles et ses livres et les expédia à Francfort, avec la pensée d'en vendre une partie (2). Il prévoyait qu'il pour-

1. *Opera*, T. II, 576.
2. *Opera* II, 554.

rait se trouver dans une gêne momentanée, par le sacrifice qu'il avait fait de ses bénéfices. Toutefois, si l'on en croit *un acte* du chapitre de la cathédrale de Cracovie, cité par l'éditeur des lettres d'Hosius, son canonicat ne lui fut enlevé qu'à la date du 19 novembre 1540, sur le bruit qui courait de son mariage.

Cependant l'ex-possesseur de tant de bénéfices et de dignités ecclésiastiques était retourné à Louvain. A part une fiancée peut-être, avons-nous dit, et son ami Hardenberg, ce qui le ramenait dans cette ville, c'était un petit groupe de fidèles de la Réforme qui se réunissait et se développait en secret, à l'ombre de l'intolérante université, et malgré la terreur des édits et la rigueur des répressions. Il y avait là des étudiants, des bourgeois exerçant diverses professions, des hommes et des femmes de différents âges, et même des prêtres de la ville.

Aujourd'hui que les questions religieuses, loin de passionner les esprits, ne les occupent même pas, on a peine à se représenter ces hommes du XVIe siècle, de toute condition, que rapprochait l'examen prohibé des dogmes et des rites. On ne discutait pas seulement, on s'édifiait aussi dans la piété. On lisait les Saintes-Écritures; on priait; on écoutait des prédicateurs. Les réunions se tenaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et notamment dans la maison d'une dame de 51 ans, Antoinette Van Raesmals, qui venait de perdre son mari et deux enfants. Un des étudiants qui fréquentait chez elle, et que nous verrons bientôt se lier avec Lasco, Enzinas, a écrit dans ses *Mémoires :* « elle était presque de la plus honneste et principale famille de toute la ville. M. Jean de Laski avait

quelquefois logé en sa maison. Ses parents et ancêtres avaient autrefois, et souvent, eu le gouvernement de la République (1) ».

Ce pouvait être comme ami ou simplement comme locataire que notre Lasco avait logé chez elle, et qu'il y descendit peut-être de nouveau en arrivant de Pologne. Bien des bourgeois de Louvain louaient des chambres, avec ou sans pension, aux étudiants qui arrivaient par milliers à l'université.

Lequel de Lasco ou d'Hardenberg avait introduit l'autre dans ces réunions ? Nous inclinons à croire que ce fut Lasco, hôte habituel des Raesmals. Sa correspondance avec le moine est celle d'un père spirituel, et l'on verra celui-ci se déterminer d'après ses conseils. Il l'avait entièrement gagné à la foi dite nouvelle, et son néophyte consacrait son éloquence au service de la vérité.

Sur ces entrefaites Hardenberg est arrêté, en 1539. Est-ce par les influences que Lasco pouvait avoir à la cour de Bruxelles ou par une rétractation qu'il fut mis en liberté ? Une note du dossier du procès criminel, intenté, trois ans plus tard, à des bourgeois de Louvain pour avoir pris part aux conventicules évangéliques, donne à penser qu'Har-

1. *Mémoires de Francisco de Enzinas*, Bruxelles, 1862, T. I, p. 102.

Enzinas ou Encinas (*alias* Dryander, Duchêne, Ecchman) né à Burgos, vers 1520, traducteur du Nouveau Testament en Espagnol, dédié à Charles V, ce qui lui valut d'être emprisonné à Bruxelles en 1543. Ayant réussi à s'échapper, il se retira auprès des parents qu'il avait à Anvers, d'où il retourna en Allemagne. Nous le reverrons en Angleterre. Il mourut à Strasbourg en 1552. Son frère, Jacob, souffrit le martyre à Rome.

denberg fut forcé d'abjurer (1). Ce procès établit aussi qu'il était un des habitués de ces réunions. La veuve Antoinette, qui fut d'ailleurs condamnée à être enterrée vive (2), dit dans sa déposition : « Maître Albert, le docteur de Frise, qui dans le temps a été emprisonné à Louvain, a souvent assisté à ces réunions. »

Le nom de Jean de Lasco ne fut pas mentionné au cours du procès. Nous le regrettons. Nous aurions peut-être appris quelque chose sur son séjour à Louvain et sur son mariage, sans qu'il eût à en souffrir. Car comme Hardenberg, il avait quitté la ville depuis environ trois ans.

Il était parti emmenant sa femme, dont il avait peut être fait la connaissance dans les réunions religieuses qu'elle suivait avec ses parents. Pourtant on ne sait rien de sa famille, quoique Enzinas paraisse l'avoir connue, ni rien d'elle-même, sauf qu'elle s'appelait Barbara, que Lasco en eut cinq enfants, et qu'elle mourut en Angleterre.

Jean de Lasco imita donc ses amis Œcolampade et Pellican. Il ne voulut pas être une exception parmi les réformateurs, qui, à peu près tous se marièrent, non pour prendre femme seulement, — on sait que les ecclésiastiques, voués au célibat, n'en manquaient pas, l'usage leur en donnant le droit, à condition de ne pas les épouser.

Lasco se maria pour rendre hommage à la loi divine et à la loi naturelle, pour servir d'exemple, et affirmer son affranchissement du joug odieux que l'église romaine faisait peser sur son clergé.

1. Ce procès fait suite aux *Mémoires d'Enzinas* publiés par M. Campan.

2. La même sentence fut aussi rendue et exécutée contre Catherine Metoys.

Pour servir d'exemple, avons-nous dit, et de fait son mariage, qui eut un grand retentissement en Pologne, trouva des imitateurs parmi les membres du clergé. Pour n'en nommer qu'un seul, mais des plus distingués, Orichovus, tout en défendant le catholicisme, notamment contre Scantarus et Modrevius, ne cessa de revendiquer pour les prêtres le droit naturel et divin de se marier. Il écrivait, le 30 janvier 1547, à Jean Zaleski : « Si Dieu veut que je suive l'exemple de cet homme particulièrement grand et illustre, Jean de Laski, les mesures sont prises pour que la chose me réussisse heureusement ». Et deux ans plus tard il était marié (1).

X

JEAN DE LASCO DANS LA FRISE.

Entre la province hollandaise de Groningue à l'ouest, et le duché d'Oldenbourg à l'est, l'arrondissement d'Osnabrück au sud, et la mer, avec le golfe de Dollart, au nord, s'étend la Frise Orientale, que la Prusse s'est annexée en 1868 avec le Hanôvre, dont la Frise faisait partie. Le pays est plat, et presque partout plus bas que le niveau de la mer, sur laquelle les habitants l'ont partiellement conquis,

1. *Opera inedita et Epistulæ Stanislaï Orrechowski* (1543-1566), *Edidit J. Korzeniowski*, Cracoviæ, 1891, page 60.

et contre laquelle ils continuent à le défendre par des digues.

Deux fleuves navigables, la Léda et l'Ems, le parcourent et le fertilisent. De nombreux canaux le sillonnent et l'assainissent, mettant en communication la mer et les lacs, à travers de belles cultures et de magnifiques prairies où pâturent de nombreux troupeaux de bétail.

Les côtes sont habitées par une population de braves marins, adonnés au commerce ou à la pêche du hareng dans la mer du Nord. Le climat est humide, brumeux en automne et au printemps, froid en hiver, tempéré en été.

La ville principale, Emden, est placée presque à l'embouchure de l'Ems et sur le Dollart, comme Kempen sur le Zuyderzée. C'était, au XVIe siècle, la capitale du pays, la résidence des comtes, seigneurs de la Frise, une ville fortifiée dont les murailles baignaient dans les eaux de la mer et de l'Ems qui se mêlaient pour la protéger. Car alors Emden était au bord de l'estuaire ; le courant du fleuve ne s'était pas encore déplacé, grâce à la digue transversale de pilotis qu'on entretenait à grand frais.

On voyait autour de ses murs, et même dans ses murs où pénétrait le port, des flottilles de navires de pêche et de commerce, qui, par les canaux, s'avançaient jusque dans l'intérieur des terres.

La ville était bien connue par son heureuse situation, entre un beau golfe, qui lui sert de rade, et de superbes prairies, par ses dix bastions dont neuf portaient, comme ceux de Hollande, un moulin à vent, par ses nombreuses fontaines, par l'agrément de ses maisons en briques rouges, par son antique citadelle, qu'un large canal iso-

lait de la ville et où se trouvait le château des comtes, flanqué de tourelles, par sa vieille église métropolitaine et son grand couvent de Franciscains, surtout par l'activité de son commerce, la richesse de ses magasins, et mieux encore par la liberté et la large hospitalité qu'on y trouvait.

Aussi dès lors, ce petit pays, plus Hollandais qu'Allemand, était-il devenu le refuge des persécutés pour la conscience, d'ailleurs comme la Frise Orientale était en train de le devenir, et comme le fut toute la Hollande un demi-siècle plus tard. Noble pays de digues protectrices : contre les fureurs de la mer, les hautes chaussées de sable et de pilotis ; contre la fureur du fanatisme et de la tyrannie, le refuge et la liberté.

Depuis environ un siècle, le gouvernement était exercé par le comte, assisté d'un conseil ; un préfet, nommé par lui, exerçant la juridiction sur les campagnes seulement, à moins qu'il ne fût aussi magistrat de la ville, qui était soumise à une assemblée de consuls et de sénateurs.

Emden avait une population intelligente, instruite et aisée, d'environ 9,000 habitants, et le comté tout entier, avec sa superficie de 15,000 carrés, environ 120,000.

Les libertés commerciales dont jouissaient les Frisons dans les villes et les campagnes favorisèrent parmi eux les progrès de la Réforme. Par surcroît, elle eut d'emblée pour protecteur le comte Edzard lui-même. Gagné par la lecture des écrits de Luther, il encouragea les ecclésiastiques du pays qui avaient, comme lui, adhéré aux enseignements de l'Évangile remis en lumière.

1. *Ubbonis Emmii Rerum Frisicarum Historiæ.* Lugd. Bat., 1616, p. 468.

Dès 1528, les prédicateurs des villes d'Emden, Norden, Aurich, Oldersum, Leer et autres du pays, publièrent une confession de foi en 33 articles, plus protestante que ne l'eut faite alors Luther lui-même. Mais les évangéliques n'étaient encore qu'une minorité, et, même dans leurs églises, il restait beaucoup à changer. La réforme consistait bien plus dans les enseignements que dans la pratique; dans la tendance plus que dans les faits. Le libre examen avait aussi produit des diversités d'opinions et de sentiments, et la liberté politique, permis à des chefs de secte de venir prêcher leur doctrine spéciale dans le pays. Du reste le catholicisme romain comptait encore une forte minorité qui avait pour forteresse les couvents. Il était sûr d'ailleurs de l'appui de l'empereur et de la régente des Pays-Bas, sous la suzeraineté de laquelle la Frise était placée.

C'est dans ce pays libre et parmi ce peuple hospitalier, dont il ignorait la langue, que Jean de Lasco était venu s'établir en 1540. Quel mobile l'y avait conduit?

Le besoin de liberté, de tranquillité et surtout son affection pour Hardenberg avec lequel il correspondrait et échangerait aisément des visites. En moins d'un jour on pouvait aller d'Emden à Delfzijl en traversant le Dollart, de Delfzijl à Groningue et à Adewert, distant de deux lieues de cette dernière ville : c'était tout au plus un voyage de 30 milles.

Lasco ne comptait consacrer son temps qu'à l'étude, et n'évangéliser qu'individuellement, en particulier, quand l'occasion s'offrirait à lui. Il paraît avoir voulu vivre inconnu, inaperçu, oublié.

Cependant son frère Jérôme ne désespérait pas encore de le ramener, Jean en eut bientôt la preuve. Vers le milieu de l'année, se trouvant à Anvers, où il venait de débarquer ou pour s'embarquer (1), il reçut la visite de plusieurs personnes importantes, notamment de l'archi-secrétaire du Roi des Romains et du margrave de Brandebourg, qui lui offrirent, à son choix, des diplômes et des charges, soit de la part de Charles-Quint, soit de celle de Ferdinand (2).

La tentation venait bien à propos. Lasco méditait de quitter déjà la Frise, ou du moins Emden dont le climat l'éprouvait beaucoup. Les fièvres qu'il avait eues jadis l'ayant repris avec violence, il en était si affaibli que de ne pouvoir ni lire ni écrire.

Son mariage n'eût pas plus été un obstacle à sa rentrée dans la carrière ecclésiastique que dans la diplomatie. D'abord, il était nul de par les lois civiles et religieuses ; puis, il n'aurait eu qu'à ne pas l'avouer, comme tant d'autres ; enfin, comme à tant d'autres aussi, on aurait pu le lui permettre. Mais la tentation le trouva plus ferme que jamais, et s'il la mentionne à Hardenberg, c'est simplement pour lui prouver qu'il n'était pas encore aussi décrié que d'aucuns l'assuraient à son ami.

Il avait été si souffrant dans ce voyage qu'il ne put se détourner de son chemin pour aller revoir son ami, malgré le vif désir de l'un et de l'autre.

1. C'était alors la route la plus courte et la moins coûteuse. Enzinas voulut la prendre en 1541 pour aller voir Lasco. Il en fut empêché par une tempête.

2. *Opera*, T. II, p. 552.

Il était, paraît-il, le bienvenu au couvent d'Adewert. Il en avait rapporté un excellent souvenir de l'abbé Jean Reekamp : « Je pense, écrit-il à Hardenberg, que tu ne chômes pas, surtout pour ce qui est des conférences et des discours. Je voudrais qu'il y eût dans tous les monastères des abbés qui eussent soin de faire instruire la jeunesse, comme le fait le tien, ou plutôt le *nôtre*, par ton ministère. Moi aussi je ne puis m'empêcher de l'aimer... Salue-le bien de ma part... Je ne manquerai pas d'aller vous revoir lui et toi » (1).

Toutefois Jean de Lasco n'en pressait pas moins son ami de jeter le froc aux orties. On pouvait tolérer des couvents comme celui d'Adewert, mais mieux valait encore les supprimer tous. Peu à peu les scrupules d'Hardenberg se dissipèrent sous l'influence de Lasco. D'ailleurs il paraît avoir été en butte à la jalousie et aux critiques, non de l'abbé, mais des moines qui lui reprochaient sa liaison avec l'ex-évêque hérétique et marié, d'autant plus que Lasco n'avait pas dissimulé ce qu'il pensait de la vie monacale. Le moment vint enfin où Hardenberg vit son enseignement frappé de stérilité. Et Jean de Lasco de lui écrire : « Ce que je t'ai prédit bien des fois arrive, et je m'en réjouis : tu espérais en vain du fruit de tes efforts. Il ne se peut, mon Albert, qu'à cette aurore du règne de Christ, Satan dorme quelque part. Tu fais, toi aussi, l'expérience de ses ruses et de ses furies. Mais pense que tout ce que tu demanderas, le Seigneur te l'accordera, et que tes épreuves sont comme des voix de sa part t'exhortant

1. *Opera*, T. II, p. 553

à passer de la servitude à sa liberté. Fais donc ce que tu dois, et ne méprise pas l'appel de Dieu. Prends une résolution et secoue le joug pharisaïque. Crois-moi, rien ne te manquera. Quant à moi, j'aurai en commun avec toi tout ce que je possède... Au surplus, j'ai un certain projet assuré par lequel tu verras toi-même la possibilité de gagner ta vie honnêtement et dignement. Mais, je t'en supplie, plus d'hésitation, plus de délai à faire ce que tu dois accomplir un jour » (1).

Cette dernière lettre de Jean de Lasco est de la fin de 1541 ; l'autre, où il parle d'un voyage à Anvers, est de l'année précédente.

Ce voyage, il l'avait probablement fait pour conduire sa femme à Louvain, où elle était allée montrer à sa famille son premier enfant. A son retour, au printemps de l'année suivante, la mère, que Lasco avait laissée, lui apporta une lettre et un présent d'Enzinas (2).

Candide et chaleureuse, cette lettre fait également honneur à l'auteur et au destinataire, même en tenant compte de l'enthousiasme espagnol et de l'exagération des humanistes du temps. La personne de Jean de Lasco, empreinte de dignité, son visage où la douceur se mêle à la majesté, avait bien frappé son attention, dit Enzinas, la première fois qu'ils se rencontrèrent ; mais quand il apprit de son ami Hardenberg les rares qualités et le mérite exceptionnel du Polonais, il se sentit une grande admiration pour lui et un vif désir de faire sa connaissance. Mais alors Lasco était déjà parti. Enzinas prit et reprit la plume

1. *Opera*, T. II, p. 555.
2. Gabbema, *Epist.* XVI.

pour lui écrire sans oser le faire. Enfin il résolut d'aller le voir. Il part et arrive à Anvers; mais une tempête horrible l'empêche de s'embarquer pour Emden. Il était revenu désappointé à Louvain, quand un des frères évangéliques lui dit avoir vu, huit jours auparavant, Mme Lasco chez ses parents. Il y court, et trouve plus qu'il n'avait espéré : « Avec la mère une ravissante petite fille, portrait du père. » Maintenant que ces aimables visiteurs allaient partir, il prenait la liberté de leur confier une lettre et un modeste présent pour Lasco. Ne sachant comment lui témoigner son amour, son admiration et sa gratitude anticipée pour l'introduction qu'il sollicitait de lui auprès de Mélanchthon, il a eu l'idée de lui offrir tout ce qu'il possède. « J'ai eu, il y a quelques mois, d'un noble espagnol, une noble épée dont il vantait beaucoup l'antiquité et la qualité. Petit présent et indigne de ta grandeur, mais que j'envoie néanmoins. Que ferai-je d'une épée? diras-tu — J'avoue, certes, que tu es armé d'une épée autrement magnifique, à deux tranchants et plus pénétrante que celle-ci, savoir la parole de Dieu. Aussi te l'envoyé-je uniquement pour témoigner que je reconnais en toi et la dignité de la personne et celle de l'âme; ou plutôt les dons de Dieu : la splendeur de la naissance, la célébrité de la race et même le sang royal, ensuite la religion sincère du cœur, le rare savoir, enfin l'exemple le plus parfait de toute probité et de toute piété. Ne dédaigne donc pas, je te prie, l'élan de mon cœur, même si tu méprises l'insignifiance de mon présent. Adieu, homme très illustre, trouve digne d'inscrire parmi ceux qui te sont les plus dévoués le nom de ton *François Dryander* ».

Ce présent n'était pas alors aussi déplacé qu'il peut le paraître aujourd'hui. Comme un reste des temps de chevalerie, l'épée était encore le symbole de la noblesse et de la valeur. Les évêques, seigneurs par la naissance et le rang, la croisaient volontiers avec leurs crosse. Le primat Archevêque Lassko avait légué ses armes de guerre à divers neveux et protégés, et il se pourrait bien que notre Lasco eût quelque panoplie de famille à laquelle il accrocha avec plaisir la bonne épée de Tolède offerte par Enzinas. Enfin dans cette arme les extrêmes se touchaient, se confondaient : la croix y était combinée avec l'épée, dont la poignée était sans quillon, avec une simple croisette, et il arrivait encore que maint chevalier la plantait dans le sol pour s'agenouiller devant elle et réciter son *pater* et son *ave*.

Quel que soit du reste l'accueil que Lasco ait fait à ce présent, il accorda à Enzinas sa demande, avec l'empressement à obliger qui était l'un des plus beaux traits de son caractère. Mélanchthon accueillit parfaitement Dryander, le reçut dans sa maison, et le 27 octobre, le nouvel étudiant en théologie inscrivait son nom sur les registres de l'Académie de Wittemberg. Il fut une bonne acquisition pour le protestantisme. Nous le retrouverons plus tard.

La résolution et le départ de Jean de Lasco avaient affligé et irrité sa famille. Il n'en recevait plus de nouvelles, paraît-il, puisqu'il ignorait, le 5 août 1541, les périlleuses missions de Jérôme en Turquie. Un pressentiment lui faisait craindre qu'il n'eût été blessé à la récente bataille d'Ofen, où fut battue l'armée de Ferdinand (1).

1. *Opera*, II, 554.

Or, il se trouva que ce pressentiment était l'effet d'une triste nouvelle qu'il reçut peu de temps après : Jérôme était revenu de sa captivité chez les Turcs presque mourant, et maintenant il appelait son frère !

Celui-ci écrira plus tard, dans sa lettre dédicatoire au roi, au sénat et aux ordres de Pologne « pour la première fois depuis que, par la grâce divine, j'avais rompu avec le Papisme, je quittai la Frise pour rendre visite à mon frère aîné qui était malade et qui m'appelait (1) ».

Il partit donc pour ce triste voyage qu'il n'eût pas fait sans cela. Il paraît que, le 28 septembre 1541, en passant à Leipsick, il écrivit, dit Hosius, à l'évêque de Wladislas, et qu'il signa sa lettre : *Jean de Lasco, nuper multis titulis insignis, nunc nudus nudi Jesu crucifixi servus* (2).

Mais Hosius croyait, à tort, que cette lettre avait été envoyée de Breslau. « Je vous enverrai, disait-il aussi à son correspondant Dantisc, une copie de sa lettre dès que je pourrai m'en procurer une. Son frère (le castellan Stanislas) qui est ici, affirme ne rien savoir de lui. J'ignore s'il dissimule. Il est des gens qui prétendent l'avoir vu (Jean) à Cracovie, dans la procession, parmi les chanoines. Nous saurons bientôt quelque chose, et je vous en informerai ». Enfin en P. S. : « on dit que Jean de Lasco est allé en secret à Cracovie ; qu'il ne nie pas s'être marié (*non ire inficias quod uxorem duxerit*) qu'il veut recouvrer ses bénéfices (*sacerdotia velle repetere*) et qu'il vient de partir à Kiesmark pour voir son frère malade ».

1. *Ibid.*, II, 30.

2. L'éditeur des lettres d'Hosius dit que cette lettre de Lasco se trouve dans un manuscrit : *Corpus Naruss.* 58, 108 (*S. Hosii Epistulæ*, T. I).

Nous voici en présence d'une difficulté que tous les biographes de Lasco ont jusqu'à ce jour ignorée, pour n'avoir pas connu certains documents récemment publiés.

Ces historiens s'accordent à dire qu'en 1526 le jeune Lasco, à son retour de Bâle et de chez Érasme, avait signé la formule de serment que voici :

« Moi, Jean de Lasco, ayant su que des envieux ont mandé dans le pays, que j'avais embrassé certains dogmes suspects et contraires à la doctrine de la sainte église Catholique Apostolique Romaine, j'ai pensé qu'il était nécessaire de faire la confession que voici : Bien que j'aie lu, par permission apostolique, beaucoup d'écrits de beaucoup d'auteurs, même de ceux qui se sont écartés de l'unité de l'église, je déclare n'avoir pourtant jamais adhéré à aucune de leurs opinions ni embrassé volontairement et sciemment aucun de leurs dogmes que je savais surtout répugner à l'église C. A. R.. Si — car nous sommes des hommes — il m'est arrivé de fauter ou de tomber dans quelque erreur — ce qui est souvent le cas de beaucoup d'hommes, voire les plus doctes et les plus saints — j'y renonce ici ouvertement et expressément, et je déclare loyalement ne vouloir suivre aucune secte ou doctrine qui s'éloigne en quoi que ce soit de l'unité et des institutions de l'église Catholique Romaine et même ne vouloir embrasser que ce que la sainte église Catholique Romaine a reçu et approuvé ; et tant que je vivrai, je rendrai obéissance, dans tout ce qui est permis et honnête, au Saint-Siège, à mes supérieurs ordinaires et aux évêques désignés par l'église. Et je le jure. Dieu et les Saints Evangiles me soient en aide ! (L'an 1526), Joannes à Lasco, de ma main »

A cette pièce, que M. le pasteur Kuyper a tirée des archives royales de Kœnigsberg, on a ajouté cette note : « Jean de Lasco produisit devant l'archevêque de Gnesen et l'évêque de Cracovie ce *juramentum*, écrit de sa main, lorsque, revenant d'Allemagne, il affirmait ne s'être pas marié et n'avoir pas adhéré à la doctrine de l'Évangile ».

L'éditeur des lettres d'Hosius nous dit : « On trouve ce *juramentum* dans les œuvres de Lasco, par Kuyper, où cependant on lui assigne la date fausse de 1526 (*ubi tamen falso anno 1526 est adscriptus*) (1), et il le place, lui, au 6 février 1542. Il en voit la preuve dans une lettre d'Hosius, 31 mars 1542 : *Joannes à Lasco jusjurandum fecit cujus exemplum R. D. V. mitto. Rediisse fertur ad sacerdotiarum quarundam possessionem.* Hosius n'en dit pas davantage. Mais qu'est-ce qui prouve qu'il désigne cette pièce ? — Le voici, dit-on, et on donne, dans l'*Appendice*, l'extrait des actes du chapitre de Cracovie que voici : « 1542. — *Vendredi 3 Mars.* Le révérend seigneur Jean de Lasco, ayant été remis en possession (*quum restitutus sit*) d'un canonicat et d'une prébende de l'Église cathédrale de Cracovie, par le très révérend père en Christ et Seigneur archevêque de Gnesen et le seigneur évêque de Cracovie, qui l'en avaient privé sur le bruit qu'il s'était marié, et vu que le seigneur Mathias Zielewski, chanoine de Posen, qui

1. M. Kuyper nous écrit qu'il maintient la date de 1526. Le juramentum est la copie fidèle qu'on lui a envoyée de Kœnigsberg. Mais le savant Dr Joachim Archiviste royal de Kœnigsberg nous écrit de son côté que la pièce *n'est pas un original.* De sorte que personne n'a jamais vu l'original. Il se pourrait bien qu'il n'ait jamais existé et que le document fut tout simplement un faux

avait été reçu par eux à ce canonicat, l'a retrocédé expressément, nos seigneurs, après en avoir délibéré, approuvant cette restitution et cette cession, ont rendu, par un vote unanime, la maison canonicale, située près de la porte de Casimir, au dit Jean de Lasco, et ont signifié à leur procureur de la lui assigner et de le mettre en possession.

« *Du même jour*. Le révérend père et Seigneur Jean de Lasco préposé de Gnesen et de Lancicz et chanoine de Cracovie, etc. présent de sa personne (*constitutus personnaliter*) devant les rév[s] et seigneurs prélats et chanoines susnommés et représentant alors le chapitre, a fait une protestation publique et solennelle de la nature suivante :

« Attendu que, après son récent départ d'ici pour aller à Kiesmarck, il avait appris qu'on répandait à son sujet certains nouveaux bruits, et que (car telle est la mauvaise foi des hommes) on persistait à les affirmer quoique faux, savoir qu'il s'en était allé pour ne plus revenir ici, et qu'ayant déjà quitté tous ses parents, son intention était de retourner vivre à l'étranger ; afin de couper court autant qu'il dépend de lui à des bruits de ce genre et à d'autres qui pourraient s'élever, surtout au moment de son départ pour l'Allemagne, ce qui va donner naissance à des soupçons ; il déclare avant toute chose publiquement et solennellement vouloir persister et demeurer toujours dans la confession de sa foi (*se fidei suæ confessione persistere*) soumise le 6 février au très révérend père en Christ et seigneur Pierre, par la grâce de Dieu archevêque de Gnesen, et au Seigneur évêque de Cracovie, et ne vouloir pas s'en écarter de l'épaisseur d'un ongle (*neque ab illa vel latum unguem unquam velle discedere*) En outre, pour prévenir tout pré-

texte de soupçon, il fit connaître les motifs de son voyage en Allemagne : savoir qu'il n'avait d'autre intention et d'autre but en s'y rendant que de servir les intérêts des enfants de ses frères ; que cependant il s'occuperait aussi de faire revenir avec lui son mobilier, qu'il ne pouvait en vérité sacrifier (incertain qu'il était encore de la tournure que prendraient ici ses affaires) ; qu'il l'avait laissé à condition qu'on ne le rendît pour aucun motif à personne autre qu'à lui seul personnellement. Et il a affirmé expressément que bientôt, dès qu'il aurait fait cela, il voulait revenir ici, et désormais fixer son séjour dans sa patrie, à moins que, d'ici son retour, il n'y fût de nouveau en butte à de nouvelles injures, de nouvelles violences, de nouvelles diffamations. Il a garanti tout cela, et il a demandé que tous les seigneurs, prélats et chanoines, fussent témoins de la chose et que, par devoir de confraternité envers lui, ils défendissent son nom et sa dignité contre tous les bruits contraires, selon sa protestation et selon l'exigence du cas. Il a, en outre, demandé que sa protestation fût insérée dans les actes capitulaires. — Fait en présence de, etc. » (1)

« Cependant, observe l'éditeur, il ne revint pas, et l'année suivante, il se démit de son canonicat ». Et il reproduit un dernier extrait des *Actes* du chapitre de Cracovie d'où il appert que, le 16 mars 1543, le chanoine Stanislas Przeborowski produisit une procuration notariée et authentique de Jean de Lasco par laquelle il déclarait formellement renoncer à son canonicat.

Quoique de tout temps les rétractations solennelles aient

1. Il va sans dire que la signature de Jean de Lasco brille par son absence.

été fréquentes dans le sein du clergé catholique romain, et bien que, depuis la trahison de Judas et le reniement de l'apôtre Pierre, nous croyons l'homme capable de toutes les palinodies et de toutes les lâchetés, il nous paraît contraire au sens commun et aux circonstances du cas, d'ajouter foi aux documents que nous venons de reproduire, du moins avec le sens d'abjuration qu'on voudrait leur donner. S'il s'agissait de 1526, à la bonne heure, Lasco pouvait alors tout naturellement opposer ce « juramentun » à ses ennemis. Il était simplement Erasmien. Or, Érasme se montrait alors plutôt l'adversaire des réformateurs. Il s'était brouillé avec Luther, Farel, Œcolampade et Pellican. Il ne leur pardonnait pas de lui avoir reproché son hypocrisie et son manque de courage. « C'est bien le dernier évangélique à qui je me fierai jamais ! » écrivait-il de Pellican. Comme son maître, Lasco était alors tout simplement pour la réforme des abus, pour une fronde stérile, et non pour une révolution féconde ; pour le replâtrage de la vieille église, non pour un retour pur et simple à l'église des temps apostoliques. Les « évangéliques », tout en exerçant une impression sur son esprit et sur sa conscience, ne l'avaient pas encore gagné à leurs croyances ni surtout à leur méthode. Comme Érasme, il les trouvait compromettants et violents. Il avait plutôt de l'appréhension pour ces hommes de foi et de dévouement, animés d'un zèle apostolique, sentant le devoir des résolutions héroïques, des protestations courageuses, des démolitions et des reconstructions nécessaires. D'ailleurs sous l'empire des idées d'Érasme, que la démonstration du vrai n'était pas faite, et que même la vérité, loin de valoir le sacrifice

de la vie, ne vaut pas celui de la fortune et du repos, il put prendre son parti de dissimuler un peu, pour se mettre à l'abri de ses ennemis et ne pas compromettre son avenir et les intérêts de sa famille.

Mais en 1541, alors que Lasco avait librement renoncé à l'évêché de Vesprim, à la première préfecture ecclésiastique : celle de Gnesen, à celle de Lanzicz ; alors qu'il avait refusé l'archidiaconat de Varsovie et l'évêché de Cujavie et qu'il avait sacrifié tous ses autres bénéfices, tellement qu'il pouvait écrire à l'évêque de Wladislas : « Je suis pauvre, nu, dépouillé comme le Christ mon maître » : à ce moment-là, pour recouvrer un simple canonicat qu'il allait, dit-on, rejeter un an plus tard, et qui ne valait pas le centième de tout ce qu'il avait laissé, il aurait signé le *juramentum* ?...

Et ce canonicat, l'un des moindres bénéfices qu'il tenait depuis l'âge de 14 ans, et qu'on lui avait, dit-on, supprimé sur le seul bruit de son mariage, on le lui aurait rendu lorsque, au dire d'Hosius, *il ne niait pas qu'il fut marié*, et sans exiger de lui une déclaration quelconque à cet égard ! Car le lecteur a dû remarquer qu'il n'y a rien de cela ni dans le *Juramentum* ni dans le Procès verbal.

A ces deux considérations morales, il faut ajouter l'argument à tirer de la considération des témoins. L'homme, que tous ceux qui le connurent, depuis Érasme jusqu'à Hosius, ont placé au-dessus des autres, dont ils ont célébré le désintéressement, la libéralité, la candeur et l'honnêteté, a ici en face de lui dans ce chapitre, en cet archevêque et en cet évêque, les ennemis acharnés de sa famille, les détracteurs de son oncle défunt et les persécuteurs de la

réforme ; les hommes enfin qui, dans leur lutte sans scrupule contre les hérétiques, ne reculeront pas, dans quelques années, devant le plus odieux des faux, car ils forgeront un *exequatur* royal pour faire brûler vive une pauvre fille (1) !

A ces procès verbaux du Chapitre il faut opposer l'épître dédicatoire de Lasco au roi, au sénat et aux ordres de Pologne, où il parle de sa visite à son frère mourant, sans crainte et sans se douter qu'on put produire contre lui ces pièces calomnieuses. Il faut aussi opposer sa lettre à son ami Hardenberg où, faisant allusion à ses récentes entrevues avec les évêques et les chanoines, il dit : « Tu rirais bien si tu savais ce que j'ai fait dans ma patrie avec les évêques : tout cela sera prochainement publié (2) ». Malheureusement cette publication paraît perdue. Il s'agissait, sans doute, d'entrevues et de conférences destinées à ramener Lasco, et ce fut contre la publication qui pouvait être faite qu'on se prémunit en forgeant les armes susdites, à moins qu'on ne les mit en réserve pour la postérité. C'est ainsi qu'on a agi pour d'autres réformateurs. Ce système de fraudes *pieuses* et utiles était dans les mœurs de l'église depuis les *Fausses Décrétales*.

Voyez pourtant la maladresse. Le *Juramentum* diffère grandement du *Procès verbal*. Sans le passage de la lettre d'Hosius (qui n'était pas à Cracovie et qui ne parlait de tout cela que par oui-dire ou d'après ce qu'on lui mandait), on ne pourrait rattacher l'un à l'autre ces documents.

1. Krazinski. *Histoire relig. des peuples slaves*, p. 143.
2. *Opera*, II, 556.

Le *Juramentum* est daté de 1526, et la phrase où il est question de « *la permission apostolique* » donnée à Lasco de lire tout espèce d'écrits hérétiques, si elle convient, en effet. quand il s'agit d'un étudiant, comme l'était Lasco en 1526, est extraordinaire s'il s'agit d'un haut dignitaire de l'église, âgé de 43 ans, comme l'était Lasco en 1542. Ce n'est pas une permission, mais un ordre de les lire qui serait naturel dans l'espèce, car c'était son devoir d'en prendre connaissance pour y répondre au besoin.

Quant au procès-verbal, loin de parler d'un *Juramentum*, il ne mentionne qu'une *confession de sa propre foi* faite par Jean de Lasco. Je veux, dit Lasco, demeurer fidèle à la confession de *ma* foi, telle que je l'ai faite devant l'archevêque et l'évêque ; et la mention de cette confession est accidentelle. Il n'en eût pas été question devant le chapitre s'il ne fût venu dans l'esprit de Lasco l'étrange idée de faire une déclaration au sujet de son prochain voyage, déclaration que personne ne sollicitait de lui, et dont il se serait acquitté avec une prolixité, une emphase et une solennité absolument ridicule dans l'espèce. Le scribe du procès verbal a maladroitement méconnu l'adage : *Est modus in rebus*, et laissé voir, non le bout de l'oreille seulement, mais toute l'oreille.

Telle est notre opinion sur cette affaire. Il faudra de meilleures pièces pour persuader les esprits impartiaux. Si, par impossible, ces pièces se produisent, on aura convaincu le néophyte d'un moment de défaillance, sans atteindre le réformateur, car Lasco, s'il venait de rompre avec Rome, n'avait pas encore fait adhésion à l'église évangélique, loin d'avoir fait acte de pasteur et de réformateur.

Reprenons notre récit. Kiesmark était une seigneurie et une place forte de Hongrie, donnée par Zapolya à Jérôme Lasky, qui s'y éteignait maintenant, empoisonné par les Turcs, disaient la plupart, phthisique, disaient les autres. Jean, avec sa sympathie profonde, sa foi personnelle, acquise par une étude approfondie de la Bible et au prix de grands sacrifices, dut être une précieuse consolation pour son frère bien aimé. Jérôme, partisan d'une réforme de l'église et admirateur du caractère de son cadet, ne dut pas avoir d'autre prêtre que lui à son lit de mort, et s'endormir en paix dans la communion du Christ.

Sa mort produisit une grande impression, non-seulement en Pologne, mais dans toutes les cours et les cercles savants de l'Europe. On le tenait pour un homme supérieur, lettré et disert, et le rôle qu'il avait joué dans les affaires de l'Europe était considérable. Ses qualités séduisaient, et même ses défauts, tous brillants, ses emportements généreux, sa prodigalité, la légèreté de ses mœurs, lui étaient facilement pardonnés : la supériorité n'exemptant pas des faiblesses humaines.

L'ambassadeur français à Venise annonce au roi que le palatin est mort, et que le « roi Ferdinand en a été fort déplaisant, montrant en faire grand deuil ». C'était bien le moins, puisque Jérôme avait perdu la vie au service de l'Autriche, ou, pour dire plus vrai, de la Hongrie ; car, après comme avant sa rupture avec Zapolya, il n'avait poursuivi qu'un but : rendre la paix à ce malheureux pays, d'abord au profit de Zapolya, ensuite au profit de Ferdinand.

Le fait d'avoir pour cela recherché l'appui de la puis-

sance musulmane ne constituait ni une nouveauté ni un crime. François I[er] ne se faisait pas faute de recourir à cette coopération, que Charles-Quint, Ferdinand, la République de Venise et le pape lui-même, avaient également recherchée. D'ailleurs les Musulmans valaient bien les prétendus chrétiens de ce temps et d'autres.

Voilà pourquoi, à l'université de Wittemberg, avec laquelle cependant Jérôme n'avait jamais eu aucune espèce de rapport, il se trouva un orateur pour prononcer l'éloge du défunt, et pourquoi Mélanchthon lui-même écrivit à Jean de Lasco :

« L'oraison funèbre de ton frère a été écrite ici par un homme de talent, et qui aime beaucoup ta famille qui a produit, depuis tant de siècles, des hommes éminents, chefs et sénateurs du royaume de Pologne. Quoiqu'écrite d'un style un peu jeune, comme tu le verras, je l'ai cependant éditée volontiers, à cause du fond et aussi de l'auteur. Je l'aurais même refaite, si j'avais mieux connu l'histoire de ton frère ; mon style eût été plus ferme. Je sais que tu possèdes les qualités qu'on requiert d'un écrivain : la conception claire et l'art de l'exprimer. Aussi aimerais-je que tu écrivisses toi-même quelque chose, ou que du moins tu nous envoyasses des notes sur ton frère » (1).

Loin d'avoir écrit sur son frère, Jean de Lasco n'a pas même parlé de la visite suprême qu'il lui fit. Du reste on ne laisse pas d'être surpris de son silence obstiné sur sa famille. On le regrette. Nous donnerions volontiers plusieurs de ses livres symboliques ou polémiques pour un

1. *Ph. Melanchthonis Epistolorum liber, Lug. Bat.*, 1747, p. 321.

seul volume de ses mémoires, car il fut l'un des hommes de son siècle qui virent, entendirent et fréquentèrent le plus, et dont les expériences, dans les trois mondes politique, littéraire et ecclésiastique où il vécut, devaient être considérables.

Il nous aurait dit, par exemple, son entrevue avec son vieux roi, âgé maintenant de 75 ans, mais toujours loyal, modéré, et probablement plutôt favorable à la réforme, que l'impiété et les désordres de sa belle jeune femme, très catholique d'ailleurs, devait lui faire apprécier, malgré les édits qui frappaient d'incapacité ceux qui abjuraient ou qui fréquentaient l'université de Wittemberg.

Il nous aurait dit aussi les instances de sa famille, de son frère Stanislas, de ses sœurs, de ses beaux-frères, de ses neveux, de ses amis. Mais, seule, la question théologique absorbait ses pensées. Il semble qu'il ne rapporta de sa visite en Pologne qu'un souvenir : celui de ses conférences avec les évêques, ses anciens collègues. Il se promettait, nous l'avons dit, d'en faire le récit au public ; il l'a fait probablement ; mais il ne nous en est rien parvenu.

XI

HARDENBERG ET DRUSILLE.

Depuis son retour en Frise, ce que A. Lasco avait le plus à cœur, c'était d'arracher son ami Hardenberg au couvent,

1. *Opera*, t. II, p. 556.

pour en faire un ministre éloquent de l'église évangélique. Quelques mois auparavant, il lui avait adressé une lettre plus énergique que les précédentes, où, après une brève réponse aux dernières objections du moine aux abois, il terminait par ces mots : « Pour moi, mon Albert, je t'aime autant que jamais, mais je n'aime pas tes hésitations (1).

Sur ces entrefaites, dans les premières semaines de l'année 1543, il vit arriver chez lui Enzinas. Celui-ci venait de terminer ses études à Wittemberg, et il apportait la réponse que Mélanchthon, profitant de l'occasion, envoyait à une lettre de questions sur le Baptême de la Cène.

« Je fis, raconte Enzinas, quelque séjour dans la Frise Orientale, en partie pour me rafraîchir du chemin, en partie aussi pour saluer mes anciens amis, entre lesquels je compte pour le principal le Seigneur Jean Laski, avec lequel je pris plaisir, car nous conférions de plusieurs choses, desquelles je ne veux ici réciter, car je ne doute pas qu'il ne vous les ait mandées par lettre (2).

« Si aussi je délibérai d'aller voir Albert, lequel nous avions tous deux, quelque peu auparavant, incité par lettres de délaisser sa Babylone et de se retirer en lieu où la profession de la parole de Dieu fût pure et libre, et qu'il ne voulut pas consumer le bon esprit que Dieu lui avait donné en un genre de vie si peu honneste, et le laisser plus longtemps comme enseveli dans cette fosse ».

Il se peut que la visite d'Enzinas ait influé sur la déci-

1. *Ibid.*, II, 557.

2. Enzinas adresse ses *mémoires* à Mélanchthon qui lui avait donné le conseil de les écrire.

sion suprême d'Hardenberg. Peu de temps après, celui-ci quittait pour toujours le couvent, et arrivait à Emden, chez Lasco qui le reçut à bras ouverts.

Le pauvre moine était encore tout troublé de la rupture de ses vœux monastiques, inquiet du lendemain, regrettant son paternel abbé « si près du royaume des cieux », disait-il, car il se faisait, comme Bullinger, et il se fit longtemps à ce sujet des illusions que ne partageait pas Lasco (1).

« Quant à ton abbé plaise à Dieu que tu ne sois pas déçu dans ton espérance, écrivait celui-ci. Pour moi, à dire le vrai, je crains que tes efforts ne soient vains auprès de lui. Je sais qu'il vaut mieux qu'un moine; mais il n'est pas facile de s'arracher aux oignons de l'Egypte. Cependant je ferai ce que tu désires. Je lui écrirai au premier moment de loisir : mais, pour dire ma façon de penser, je crains que nous ne fassions rien. Je souhaite pourtant de me tromper » (2).

Après être demeuré quelque temps chez le baron polonais, Hardenberg était parti pour Wittemberg, avec une lettre de recommandation pour Mélanchthon, et l'argent nécessaire à son voyage et à son entretien. Il venait en quelque sorte succéder à Enzinas sur les bancs de l'école.

Sous la rubrique un peu brutale *Pauperes gratis inscripti*, il fut mis en ces termes sur le registre de l'université : *1545 Mense junio : Albertis Hardenbergk Frisius theologiæ doctor.*

Il est bien certain cependant qu'on l'accueillit avec faveur. C'était un de ces rares étudiants qui rendent avec

1. *Opera*, t. II, p. 586.
2. *Ibid.*, 576.

usure à l'université l'honneur qu'elle peut leur faire. Aussi Luther lui-même apprécia-t-il ses talents et ses qualités.

Nous doutons, toutefois, sinon de l'exactitude, du moins de la portée du mot qu'on lui attribue : *Celui-ci sera un autre moi-même* (1). Hardenberg n'avait ni les résolutions héroïques, ni les splendides audaces, ni la fougue irrésistible, ni l'éloquence virile de Luther, et encore moins ses conceptions eucharistiques et la fécondité de son génie.

Hardenberg ne fut à Wittemberg que peu de temps et pour la forme. De là il se rendit à Strasbourg auprès de Bucer, sans trop savoir de quel côté diriger sa destinée, semblable au marin sans boussole, ou comme un oiseau qui, dans sa longue captivité, aurait désappris à se servir de ses ailes. Le généreux Lasco, à la fois énergique et paternel, lui écrivait : « Je voudrais, mon Albert, te voir suivre dans un lieu précis une vocation précise, car les longues délibérations affectent de diverses manières et retardent l'activité féconde... Si tu n'es pas d'avis de te rendre auprès de l'évêque de Cologne et si tu préfères être parmi les tiens, que n'acceptes-tu de t'établir auprès de nous et de devenir mon collègue ? Si tu ne veux pas être ici, décide

1. Voici quatre vers de l'épitaphe que Molanus fit à son patron Hardenberg :

Alberti doctoris habes hic ossa, viator....
Hunc coluit pius à Lasco, Bucerus amavit....
Ipse, pater Lutherus, cum tot dotibus auctum
Suscipiens : « En hic alter ego, inquit erit » !

D[r] *A. Hardenberg : Ein Beitrag zur geschichte der Reformation von* D[r] *Sweckendieck*, Emden, 1859.

une fois pour toutes où tu veux aller... Mon Albert, je crains qu'à force de vouloir être sages nous ne soyons trouvés insensés aux yeux de Dieu. Pardonne, je te prie, ma liberté, et impute-là à mon amitié qui m'oblige à te dire ce que je pense.

« François Rengers ne m'a rien payé de ta part ; je t'envoie néanmoins 20 thalers, n'en ayant pas davantage sous la main. Nous ferons le calcul de tout quand tu viendras nous voir. Si je te vois jamais riche, alors je te réclamerai ce que tu me dois ; si tu deviens plus pauvre. j'ajouterai davantage »...

Et comme le pauvre moine avait pensé à sa défroque, laissée chez son ami, avec autant de sollicitude qu'Érasme pensait à la sienne avec horreur, le bon Lasco lui répondit, non sans une pointe de raillerie : « On secoue souvent tes habits, je ne pense donc pas qu'il y ait péril des mites, excepté qu'elles avaient commencé à en ronger le bas. Mais on les a secoués de nouveau. J'ai pris pour mon usage, avec l'intention de te le rendre, ton froc dont je t'ai envoyé la tunique à Wittemberg (1). Je t'envoie, comme tu le désirais, l'anneau qui était resté chez nous. J'écrirai à Caron pour les saintes bibles, et très volontiers à tes parents dont tu me donnes les noms. Dieu veuille que je puisse leur persuader ce que je leur conseillerai (2). »

Il s'agissait sans doute de réconcilier Hardenberg avec sa famille, de leur faire comprendre que l'ex-moine avait obéi à l'Évangile, et de les engager à se déclarer eux aussi

1. *Tibialia*, la partie qui couvre les jambes ; *Cuculla*, c'est le manteau sans manches ; *Manica*, la tunique ou robe avec manches.

2. *Opera*, t. II, 577. Caron était libraire-éditeur à Paris.

pour la vérité. Il semble que son souhait se réalisa, car, peu de temps après, on voit parmi ses hôtes un frère d'Albert, nommé Jean, qu'il charge parfois de commissions pour son ami.

Cependant il ne suffisait pas à Jean de Lasco d'avoir arraché Hardenberg au couvent, il voulait aussi le marier, au mépris des lois civiles et religieuses d'alors, et de la flétrissure du monde, mais en conformité avec la loi de la nature et de Dieu, dont la morale ne peut pas, comme celle des hommes et des religions, varier avec le temps, les pays et les sociétés.

Avait-il donc quelqu'un en vue pour son ami ? Oui, une jeune religieuse, compatriote d'Albert, à qui d'ailleurs, elle n'était pas inconnue et qui l'avait, peut-être, fait connaître à Lasco. Elle appartenait à une ancienne et bonne famille de Groningue. Son frère avait le titre de docteur, et elle-même, bien instruite, correspondait en latin avec notre réformateur. Elle s'appelait Drusille Syssinghe.

Ce mariage n'était cependant que la pensée seconde de Lasco. Ce qu'il voulait surtout, c'est qu'elle quittât la vie conventuelle. Il la pressait donc, et avec la même conviction que dans ses lettres à Albert : « Quoique je ne veuille ni ne puisse être le maître et le juge de la conscience d'autrui, je ne vois pas cependant par quel accommodement celui qui a quelque connaissance de la vérité et qui n'ignore pas les mystères de l'impiété monacale, peut sentir l'approbation de Dieu dans sa conscience, s'il demeure parmi ceux qu'il voit et qu'il entend blasphémer les mérites et la gloire du Seigneur Christ. » (1).

1. *Opera*, t. II, 562.

Il écrivait cela le 16 août 1543. Trois ans plus tard, il disait sur la question du mariage : « Pour ce qui est de notre vieil ami, tu sais toi-même que je n'ai jamais voulu, quand tu étais ici, te persuader ni te dissuader en aucun sens » (1).

En effet, dans l'intervalle qui sépare ces deux lettres, Drusille, ayant quitté le couvent, avait passé quelque temps sous le toit hospitalier de Lasco, et à l'insu de celui-ci, s'était à peu près fiancée à Hardenberg.

Ce n'avait pas été sans hésitation, que d'ailleurs on se reprochait de part et d'autre. Drusille aurait voulu que l'ex-moine se prononçât avant qu'elle eût quitté le béguinage. Albert, au contraire, demandait qu'elle le quittât tout d'abord et se retirât chez Lasco.

Celui-ci prenait la défense de son ami : Il écrivait par exemple, le 25 août 1244 : « J'ai vu la lettre, ma très chère sœur en Christ, que tu as écrite à ma femme, et tu veux avoir mon avis sur ce qu'elle contient... D'abord au sujet de notre vieil ami, autant que je le comprends par ta lettre, il se montre perplexe à ton égard ; cependant il m'écrit tout autrement... Il ne demande rien de toi, sauf que tu viennes d'abord chez nous, et que tu rejettes ce masque d'hypocrisie (le couvent). Du reste il ne se peut, qu'aucun de nous ne laisse rien à désirer, nous sommes des hommes et non des anges. Il ne faut donc pas trop nous émouvoir de tout ce que nous n'approuvons pas l'un chez l'autre. Nous devons, au contraire, nous supporter mutuellement, comme Paul l'enseigne, et nous appliquer à corriger ce

1. *Ibid.*, 602.

qui est en notre pouvoir. Qu'y a-t-il de plus grave, je te prie, que la diversité de foi entre ceux qui doivent être unis ? Et pourtant Paul nous enseigne que le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle. A combien plus forte raison peut-on corriger des défauts qu'on ne saurait comparer à l'infidélité. Et à ce propos, ma sœur, je ne voudrais pas t'offenser en rien, mais, quoi qu'il en soit, voici mon sentiment : je ne crois pas que tu doives changer ton genre de vie pour aucun homme, si toutefois tu dois en changer ; mais seulement pour servir, par ton exemple, la gloire du Seigneur, si tu sens que tu l'obscurcis en demeurant dans ce milieu d'hypocrisie. Tu comprends que le devoir s'impose à toi de ne pas demeurer où tu es, si tu désires vraiment servir la gloire de Christ, quand même tu n'aurais rien à espérer de personne dans ce monde. C'est pourquoi je ne puis approuver, je l'avoue franchement, ce que tu écris, savoir, que tu ne veux plus jamais penser à aucun mariage, et que tu veux demeurer où tu es si tu ne vois aucun changement dans ton ami ; car, soit que celui-ci change ou non de sentiment, tu devras suivre ce que tu crois t'être demandé pour la gloire de Christ, soit que le Seigneur veuille t'unir à un autre, soit qu'il veuille que tu demeures dans l'état de virginité... Si tu veux écrire à notre vieil ami, fais en sorte de m'envoyer ta lettre sans retard, et dis-moi en même temps ta résolution dernière, ou bien, — et je le préférerais — viens nous voir, quand même tu devrais retourner où tu es » (1).

Elle vint les voir, en effet, mais pour ne plus retourner au couvent et demeurer chez eux. La chose fit du bruit, car

1. *Opera*, t. II, 579, 580.

les frères de Drusille vinrent la chercher et l'amenèrent à Groningue. Le plus fâcheux, c'est que la jeune fille avait dit à des « amis », comme il y en a tant, que ses frères ne venaient ni à son insu ni contre son gré. On en conclut avec malignité qu'elle n'était pas fâchée de se soustraire à l'influence de Lasco.

Cependant dès son arrivée à Groningue, elle écrivit pour remercier ses hôtes et les prier de transmettre à Albert sa résolution de rompre avec lui. Résolution forcée. Par le même courrier, son frère aussi écrivait à Lasco, qui répondit de suite à l'un et à l'autre.

Au frère d'abord, il fait sentir, avec une délicatesse parfaite, combien il manquait de respect envers sa sœur : « Le service que j'ai rendu à ta sœur est trop léger pour que vous m'exprimiez en son nom de si grandes grâces. J'ai fait, non ce que je devais, mais ce que j'ai pu selon ma médiocrité, et je suis heureux de vous avoir été agréable en cela. Je m'étonne seulement qu'elle m'ait caché son dessein de retourner auprès de vous, comme si elle eût craint que je m'y opposasse. Car le bruit a courru que, pour être emmenée d'ici, elle a agi en secret (auprès de vous, je suppose). Mais pourquoi? Comme je l'avais reçue selon sa volonté, je ne l'aurais pas non plus retenue contre son gré. Je lui écris à ce sujet, et je vous envoie la lettre, afin qu'il ne reste rien dans votre esprit des soupçons qu'aurait pu faire naître sa dissimulation.

« Si ma lettre lui fait du bien, j'en serai très heureux, pourvu que, sous prétexte de prudence humaine, elle n'abuse pas du don de la connaissance divine pour sa propre condamnation.

« Quant à ce que vous écrivez : que vous ne pensiez pas devoir souffrir qu'elle fût le jouet et la proie d'un moine, ce n'est, certes, pas avec mon aide que cela eût jamais été ; et si j'avais cru qu'elle fut dans ce cas, je ne l'aurais pas reçue dans ma maison. En effet, je n'ai pas volontiers de relations avec celles qui veulent servir de proie et de jouet. Je n'ai jamais eu pareille idée de ta sœur, et maintenant encore je ne puis avoir le moindre soupçon à cet égard. Bien au contraire, je déclare en toute sincérité, qu'elle a montré chez nous la plus grande modestie et la plus parfaite honnêteté.

« D'ailleurs, si par ce mot de moine tu entends le docteur Albert, ce n'est plus un moine pour moi, mais un ami et un frère chéri dans le Seigneur. Donc si ta sœur a contracté un engagement avec lui (ce que j'ignorais d'abord), ne dis pas que j'en ai été l'auteur et le conseiller. Je lui écris aussi sur ce point.

« Si vous pensez ne pas devoir souffrir cet engagement, comme je ne peux approuver votre sentiment à cet égard, je ne peux pas non plus le désapprouver pour le moment... Je n'ai qu'à souhaiter que votre résolution soit pour votre bien et celui de votre sœur. Pourtant vous auriez agi différemment si vous eussiez voulu m'écouter un peu.

« Quant à être payé pour l'entretien de votre sœur ici, je n'y ai jamais pensé, et ce n'était pas en vue de cela que je l'ai accueillie. Je vous suis donc obligé de la volonté que vous avez de me témoigner votre honnêteté, mais je m'estimerai suffisamment indemnisé si, par les devoirs de l'amitié, vous déclarez que mon service vous a été agréable » (1).

1. *Opera*, t. II, 598. — *Ibid.*, 600.

Sévère était la lettre ouverte que Lasco fit parvenir à Drusille par l'intermédiaire de son frère. Il y reproduit, en prenant la jeune fille à témoin, ses affirmations sur l'attitude qu'il avait tenue à l'égard du mariage projeté. « J'avoue cependant, ajoute-t-il, que je suis l'ami du Dr Albert, et que de tout mon cœur je favorise ses intérêts, à cause de ses qualités et d'un service spécial à moi rendu, et par lequel il m'a attaché fortement à lui. Aussi avais-je été très heureux d'apprendre que vous étiez fiancés l'un à l'autre. J'ai même prêté la main à cela, en ce que, selon ton propre désir et le sien, je lui faisais parvenir tes lettres...

« Mais tu me pardonneras, ma sœur, de ne pouvoir me charger de transmettre ton nouveau message à Albert. Je n'étais pas votre paranymphe, et je ne serai pas non plus votre séparateur. Sachant mieux que personne tout ce qui te concerne, tu peux aussi, mieux que personne, lui dire ce que tu veux »...

Drusille fut quelques mois sans répondre. La pauvre fille, abandonnée de tous, sans nouvelles de ses amis, en butte aux reproches de sa famille, dut beaucoup souffrir. Quand enfin elle répondit, ce fut, à en juger par quelques mots sobres mais suggestifs de Lasco, par un cri de douleur. Ah ! son état était bien misérable, surtout parce que ses amis la croyaient ingrate et fausse à leur égard !

« Peu importe tout cela, lui répond Lasco, ce qu'il y a de grave, c'est que les ennemis de l'Évangile triomphent à cause des apparences et de l'inconséquence de ta conduite ». Cependant il se radoucit un peu à la fin de sa lettre : « Ma femme accepte le rideau (1), transmis de ta

1. *Riderum* pour *Ridellum* sans doute. *Opera*, t. II, p. 602.

part en même temps que ce que tu as envoyé à notre servante. Mon épouse et Marguerite te saluent. Adieu et à la hâte ».

Huit mois s'écoulèrent sans apporter des nouvelles de Drusille. Inconstante ! Lasco consolait à sa façon son vieil ami Albert :

« Or ça, brave homme, tu penses donc tellement à nous que de laisser partir le seigneur de Knyphausen (1) sans lui remettre un mot pour nous? Quelle raison allègueras-tu? Comment t'excuseras-tu? — tes occupations? la rapidité de ton départ ? — Lieux communs que cela. — La maladie? — Il m'a dit que tu te portais bien. — Diras-tu que tu me croyais déjà en Prusse ? — Mais on m'aurait transmis tes lettres même en Prusse, où elles auraient été trouvées aussi agréables qu'ici. — Prétexteras-tu le trouble où t'a jeté l'inconstance de ton amie ? — J'estime, quant à moi, qu'il vaut mieux t'en féliciter que t'en affliger. Il est préférable, mon Albert, que ce qui ne pouvait adhérer qu'imparfaitement soit déchiré, plutôt que de l'avoir rapproché et de ne pouvoir le séparer ensuite : donc je te félicite, loin de te plaindre. »

Consolation douteuse. Mais voici un pâle rayon qu'Hardenberg dut prendre pour une espérance : « Ses hardes sont encore presque toutes chez nous. Elle n'en a réclamé que ce qu'il en fallait pour éloigner de l'esprit de ses parents le soupçon de son retour. Médite-t-elle de revenir? je n'en sais absolument rien. Et comme elle a cessé de m'écrire, j'ai aussi gardé le silence » (2).

1. C'était le conseiller de la comtesse de Frise.

2. *Opera*, t. II, 605.

Un mois s'écoule encore, et Hardenberg lit ceci . « Le seigneur de Knyphausen m'a parlé de toi. Il veut, dit-il, te trouver une compagne. Je m'informe : il me répond que c'est la demoiselle de compagnie de sa femme, et que t'en ayant déjà parlé, tu ne t'es pas montré réfractaire à ce projet. Fais-nous donc savoir ton sentiment, à lui ou à moi. Quant à l'ancienne amie (1) n'y pense plus, mon Albert. Je ne pourrais vraiment t'encourager à poursuivre cette affaire, même si elle devait réussir. »

Une dernière citation d'une lettre de Lasco pour en finir avec l'idylle d'Albert et de Drusille : « Adieu salue bien *la tienne* » (tuam) (2). « La tienne », est-il besoin de dire ? c'est Drusille Syssinghe. Depuis trois mois, l'ex-béguine de Groningue est la chaste épouse de l'ex-moine d'Adewert, maintenant prédicateur éminent de la cathédrale protestante de Brême (3).

XII

LE RÉFORMATEUR DE LA FRISE.

On a entrevu les déboires par lesquels venait de passer Jean de Lasco. Ils eurent une suite, car Drusille n'était pas la seule religieuse qu'il avait accueillie sous son toit. Il reçut en même temps qu'elle Haltélia, dont nous ne savons rien, sauf qu'elle séjourna au moins une année chez les Lasco.

1. Par discrétion Lasco écrit « *ami* ».— *Opera*, II, 607.
2. *Ibid.*, II, 611.
3. Schweckendieck, D. *Hardenberg*, p. 25.

On porta plainte contre lui à la cour de Brabant, et la régente Marie en entretint les conseillers de la Frise. « Mais, écrit le réformateur à Hardenberg, ces accusations ne m'émeuvent pas. Je voudrais voir accourir chez nous cent religieuses comme Haltélia et pouvoir leur être utile (1) ». Des religieux, des prêtres venaient aussi chez lui, ils n'avaient pas toujours bonne mine ; mais il ne jugeait pas sur l'apparence, et il rendait service à tous, selon qu'il le pouvait :

« Hallo a été chez nous peu de temps. Je lui ai dit que tu n'approuvais pas qu'il fût encore là-bas, et je lui ai conseillé de venir ici. S'il le fait, il sera près de moi dans une bonne situation. Il m'est aussi arrivé un certain franciscain avec une grande croix blanche. Je crois qu'il est de l'ordre de Rhodes, mais, à dire le vrai, il ne m'a pas fait une bonne impression : il paraît qu'il s'est fiancé avec Catherine qui est dans le même couvent que Drusille ».

A partir de l'année 1546 il put étendre son hospitalité. Quoique étranger dans le pays, il obtint la permission d'acquérir une maison de campagne avec des terres et des prairies. « J'ai entrepris une grosse affaire, mon Albert, écrit-il le 30 septembre : avec la permission du prince, j'ai à payer pour certains bien fonds 4.040 thalers afin de pourvoir, selon ma médiocrité, ma petite femme et mes enfants (2) ».

1. *Opera*, II, 594, cette lettre est du 22 juillet 1545, l'autre lettre où il mentionne Haltelia est du 16 mai 1546 : salutat te et mea et Haltilia. *Opera*, II, 576, 606.

2. *Opera*, II, 609.

D'après Emmius (1), au nord d'Emden se trouvait un couvent de Joannites, appelé Abbingweer, dont les terres avaient été confisquées, vendues et partagées entre plusieurs maisons de campagne.

Probablement cette expropriation avait eu lieu sous le comte Ennon, qui déposséda plusieurs congrégations, et notre Jean de Lasco se trouvait avoir acheté une partie de ces anciens biens de l'abbaye. *Son royaume d'Abbingweer*, comme il l'appelle, semble avoir été régi par sa femme. Elle fait le beurre et les fromages, et entrepose son froment chez le Dr Westenbergius, en attendant de le vendre.

On a dû remarquer, sans que nous eussions à signaler le fait, que Jean de Lasco avait entièrement changé de vie. Pendant deux ans il vécut à Emden retiré et presque isolé, n'ayant de correspondant que l'ex-moine Hardenberg et ne connaissant pas même Drusille.

Mais à partir de son retour de Pologne, ses lettres prennent en quelque sorte leur vol dans toutes les directions ; il entre en rapport avec les réformateurs ; il travaille à l'émancipation des religieux et au progrès de la Réforme ; sa maison s'ouvre à de nombreux amis et, comme on va le voir, il est chargé de la surintendance et de la direction des églises de la Frise, ce qui fait aussitôt de lui l'ecclésiastique le plus connu de tout le pays...

1. *Chronologica descriptio Frisiæ Orientalis*, p. 47. Cependant, sur sa carte, il place Abbingweer à 2 lieues environ au sud d'Emden, sur la rive gauche de l'Ems.

2. *Opera*, II, 611.

3. *Opera*, II, 593.

La mort de Jérôme l'a délivré de la promesse qu'il lui avait faite. Ce n'est plus au Mélanchthon lettré et éminent humaniste, c'est au Mélanchthon théologien réformateur, et sur les questions du Baptême et de la Cène qu'il écrit maintenant. Il se rappelle au souvenir de Pellican. Il inaugure une correspondance avec Calvin, Bullinger et Bucer (1).

« Très savant homme, écrit-il à Bullinger, le Seigneur par son esprit unit si bien les siens en tous lieux, que, bien qu'éloignés les uns des autres, séparés par de grandes distances et ne se connaissant pas, ils se trouvent, par je ne sais quel attrait, animés d'un mutuel amour. »

Tel est le début de sa lettre, et en voici la fin, au risque d'en répéter une ou deux phrases déjà citées par nous.

Après l'avoir félicité de la simplicité et de la clarté de sa doctrine qu'il admire et qu'il aime : « Si tu désires savoir qui je suis, lui dit-il, tu l'apprendras facilement par les écrits d'Érasme de Rotterdam où se trouvent quelques-unes des lettres qu'il m'adressa (*extant enim aliquot illius ad me epistolæ*). C'est lui qui fut cause que j'appliquai ma pensée aux choses sacrées ; il fut même le premier à m'instruire de la vraie religion. Pour te montrer en peu de mots la puissance et la bonté du Seigneur Christ envers moi, je te dirai que j'étais naguère un pharisien distingué, orné de beaucoup de titres, comblé depuis l'enfance de riches bénéfices. Mais à présent, ayant librement laissé

1. *Opera*, II, 568, 569. Henri Bullinger, disciple de Zwingle, puis son collaborateur et son successeur à Zurich comme pasteur et professeur de théologie.

toutes ces choses, par la grâce de Dieu, ayant même quitté ma patrie et mes amis, parmi lesquels je voyais qu'il ne m'était pas possible de vivre chrétiennement, je suis, à l'étranger, un pauvre serviteur du Seigneur Christ dépouillé et crucifié pour moi; qui suis, depuis peu, établi ministre des églises d'ici, pour annoncer la doctrine de l'Évangile, selon la volonté de Celui qui, dans sa miséricorde, m'a appelé de l'étable des pharisiens dans sa bergerie. Voilà mes raisons pour t'écrire; à toi de me recevoir dans ton amitié et de me considérer ensuite comme un frère. Adieu. Emden, le 14 mai 1544. »

Bullinger fut très heureux de cette lettre. Il la serra précieusement dans ses cartons, après avoir constitué, sur le verso, le dossier de Lasco en ces termes .

« *Joannes à Lasco, Nobilissimus Poloniæ Baro, quondam Gnesnensis præpositus, singularis D. Erasmi Rot. amicus, Regis Poloniæ legatus. Cujus patruus et ipse Joannes a Lasco dictus, fuit archiepiscopus Gnesnensis in Sarmatia.*

La réponse qu'il lui fit ensuite respire l'affection la plus sincère, l'estime et presque l'admiration.

« J'ai appris à te connaître depuis longtemps, lui dit-il, et par les lettres d'Érasme auxquelles tu me réfères, et par ceux qui te virent et t'entendirent quelque temps à Bâle, mais je te connais bien mieux maintenant que tu as reçu le Seigneur Christ et abandonné l'Antichrist et le pharisaïsme, foulant sous tes pieds les richesses terrestres et poursuivant avec ardeur les biens célestes. Je rends grâce à Notre Seigneur Jésus-Christ pour cet incroyable bienfait qu'il t'a si libéralement accordé, et je le prie aussi ardemment qu'il daigne achever pour ton salut et pour

celui d'un grand nombre dans son église, l'œuvre qu'il a si heureusement commencée en toi. Amen !... Tu me demandes de te recevoir dans mon amitié, et de te considérer ensuite comme un frère. En vérité, ce qu'on dit de presque tous les grands hommes est bien vrai de toi : à une remarquable érudition, ils joignent une civilité et une modestie non moins remarquables. Quoi de plus modeste, en effet, et de plus aimable, je te prie, que de rechercher l'amitié de Bullinger qui ne se connait vraiment rien de remarquable ? Certes, c'est bien là le trait caractéristique des âmes pieuses que, tandis que les autres possèdent l'art de frapper pour s'insinuer, elles cherchent bien plus à aimer qu'à être aimées (1). »

Il est heureux de lui accorder toute son amitié ; il peut déjà l'appeler son frère bien aimé. Il éprouve de la joie à savoir que la simplicité de son exposition et de sa controverse est approuvée de lui.

Il lui envoie quelques-uns de ses écrits, et il le salue au nom de tous les frères de Zurich dont il cite les principaux, et Pellican parmi ceux-ci (2).

Mais ce ne fut pas seulement ces salutations indirectes de son vieux et savant professeur que reçut Jean de Lasco ; le même paquet contenait une longue lettre de Pellican lui-même, répondant à celle que Lasco lui avait écrite, et que nous avons citée plus haut.

« J'ai été longtemps très anxieux de ton salut, lui disait

1. « *Certe hoc est vere piarum mentium ingenium, ut sicut alias* το κρατειν *obtinent, ita non tam* φιλασται *quam* φιλειν *quærunt.* »

2. Gabbema, p. 98.

le vieux maître, et je m'informais à ton sujet quand et auprès de ceux que je pouvais. J'avais su dernièrement, par deux Flamands et par un Polonais, qu'exilé pour l'Évangile, tu habitais la Frise. Je suis maintenant consolé par ta lettre qui m'est venue comme du ciel ».

Nous n'avons pas les premières lettres de Lasco à Bucer et à Calvin, ni la réponse de ceux-ci ; mais par le peu qui nous reste, on voit que le réformateur alsacien et le réformateur français avaient pour lui la même estime et la même affection que Bullinger.

Si Jean de Lasco recherchait l'amitié des théologiens et des ministres de la réforme, ceux-ci recherchaient également la sienne. Nous ne pouvons, même fragmentairement, reproduire leurs lettres : bien qu'elles aient un charme particulier. L'amitié était à la fois plus forte et plus douce, étant plus nécessaire en ces temps et entre ces hommes de lutte, parmi les épreuves, les périls, les défaites et les victoires pour la foi.

On nous saura gré cependant de traduire encore un passage d'une longue lettre de Lasco à Bullinger, car autant qu'il se peut, il vaut mieux laisser la parole à l'auteur qu'à son biographe. Il va lui-même résumer ce qu'il a fait en Frise depuis son arrivée dans le pays jusqu'à la fin d'août de l'année 1544, date de sa lettre.

« Depuis la mort de mon frère je donnais mes soins à mes

1. Martin Bucer, ex-dominicain, savant helléniste et hébraïsant, réformateur alsacien, né en 1491 à Schelestadt ; alors pasteur et professeur à Strasbourg où il s'était marié avec une none dont il eut 13 enfants. Nous le retrouverons en Angleterre avec Lasco.

parents. Mais dès que j'eus compris l'hypocrisie de nos pharisiens, je commençai enfin à réfléchir sur le mobile de ma vie, et en même temps j'offris mes services à mon roi de Pologne dans le cas où il voudrait m'appeler à remplir le ministère évangélique. Bientôt on m'offrit ici, de la part de notre princesse, veuve très pieuse, la charge des églises. Je l'acceptai, mais à la condition que je pourrais la résigner si mon roi me rappelait, ou si je ne voyais que ce ministère servît la gloire de Dieu. Après que je l'eus accepté, j'écrivis tout à ma famille dans mon pays. Mais mes amis de Pologne, pensant que je reviendrais de quelque façon que le roi m'appelât, obtiennent des lettres de sa Majesté me rappelant dans mon pays, non toutefois pour aucun ministère de l'Église, mais pour reprendre mon ancien genre de vie, savoir mon pharisaïsme, si je voulais lécher ce que j'ai déjà vomi. Ils ajoutent que si je reviens je peux espérer quelque grand épiscopat. Mais je leur répondis bien vite que je ne voulais être ni un apôtre capuchonné, ni un apôtre mitré, et qu'ils n'avaient plus à espérer mon retour dans ma patrie à moins d'une vocation légitime. C'est ainsi que je les ai renvoyés, et je pense que désormais ils m'écriront plus rarement.

« Ici cependant, dès que je me fus mis à mon œuvre, essayant de faire succéder l'ordre au désordre et reprenant ce que je ne pouvais approuver, il se trouva des hommes qui se mirent à me calomnier et à me couvrir de soupçons : j'étais un anabaptiste, puis un sacramentaire. Protégé contre eux par la princesse elle-même, ils eurent un autre moyen de m'attaquer. Ils m'opposèrent les moines. Ceux-

ci réduits au silence par l'autorité de la princesse, s'avisèrent d'en appeler à une autorité plus grande que la sienne. On m'accusa de parjure et de turbulence auprès la cour de Brabant. Bientôt celle-ci enjoint à la princesse de ne plus me souffrir dans ses états, comme étant un parjure et un perturbateur. Tu entends la foudre ; mais contre elle encore la bonne Providence m'a protégé. Je prouvai mon innocence : comment j'avais obéi à la princesse, et aux différents ordres de ce pays, et ceux-ci répondirent qu'ils ne voulaient pas que je fusse privé de leur protection (*me carere*).

« Ce que Satan médite maintenant contre moi par le moyen de ces gens-là, je n'en sais encore rien positivement ; mais je sais qu'ils ne seront pas tranquilles qu'ils ne m'aient chassé d'ici... Je dois m'attendre à de nouvelles foudres de la part de la cour de Brabant ; mais Dieu est le plus puissant. En lui je me suis confié une première fois ; à lui maintenant je m'abandonne tout entier. »

Ce récit est fidèle, corroboré de tout point par celui d'Emmius. Mais entre l'histoire de celui-ci et le sommaire de celui-là, il y a place pour quelques détails :

Le comte de la Frise, Ennon II, après une vie de désordre et d'indifférence religieuse, avait voulu, avant de mourir, achever la réformation des églises du comté. L'un de ses conseillers, préfet général et consul de la ville d'Emden, lui avait signalé, comme étant bien qualifié pour cette œuvre, « le seigneur ecclésiastique polonais », établi depuis environ un an dans sa capitale. Le comte avait fait appeler Lasco ; il lui avait offert de créer pour lui une charge nouvelle analogue à celle d'évêque. Lasco avait

refusé et recommandé son ami Hardenberg. Sur ces entrefaites, Ennon était mort au mois de septembre 1546, sa veuve, la comtesse Anne, très attachée à la religion protestante, comme la maison des ducs d'Oldenbourg d'où elle sortait, avait été chargée de la tutelle de ses enfants, trois fils et trois filles, et du gouvernement du comté pendant leur minorité, malgré les intrigues de son compétiteur et beau-frère le comte Jean, qui pour épouser une fille naturelle de Maximilien d'Autriche, avait abjuré le protestantisme. A son tour la comtesse Anne avait offert et fait accepter de Jean de Lasco, en 1542, la charge qu'il avait refusée d'Ennon en 1540.

Nous avons vu Lasco humaniste, érudit et amoureux des lettres, diplomate discret, collaborateur de Jérôme, dignitaire de l'Église romaine, disciple convaincu de la foi évangélique, le voici réformateur des églises de la Frise (1).

Il a pour appui la comtesse Anne, son secrétaire Lenthius et son préfet Grauwer ; pour adversaires, le comte Jean, les moines et quelques nobles et bourgeois du pays, plus politiques que soucieux de la religion. L'œuvre à accomplir est considérable ; il s'agit surtout de reconstruire ; ce qui est plus long et plus difficile que de démolir. On peut dire de l'état de la Frise qu'elle est séparée du catholicisme, sans s'être donnée entièrement au christianisme de Jésus et de ses apôtres. Elle est dans un état de transition, caractérisé par des anomalies et par le désordre, parmi des ruines et des ébauches de constructions. De

1. Voir pour ce qui concerne la Frise et l'œuvre de Lasco dans ce pays. *Ubbonis Emmii rerum Frisicarum Historia, lib. LIX.*

ce chaos, il faut faire sortir une société religieuse nouvelle, éclairée, harmonique, stable.

Il importe par exemple de rectifier la doctrine sur le Baptême et la Cène, dont la notion est, ou demeurée catholique romaine, ou devenue ultra-luthérienne, les disciples exagérant toujours les points faibles de la doctrine magistrale. La croyance que le baptême confère magiquement le salut est destructive du repentir et de la foi, celle de la transsubstantiation et de la présence réelle produit des superstitions et des pratiques idolâtriques, l'asservissement des fidèles et le despotisme de la caste sacerdotale, qui seule opère la transsubstantiation et dispense les grâces à son gré ; notions aussi contraires d'ailleurs à l'enseignement évangélique qu'à la raison.

Dans plusieurs églises de la Frise, y compris Emden, après un sermon assez évangélique, on disait la messe en langue vulgaire, et, pour être pratiquée sous les deux espèces, la communion n'en était pas moins accompagnée d'adorations s'adressant à l'autel ou à l'hostie. On voyait des images et des statues être les objets d'une vénération qui ne valait guère mieux que le culte de dulie, et auxquelles le peuple attribuait obstinément une vertu protectrice. Et pourquoi pas, quand l'hostie avait une puissance bien plus merveilleuse? Bien des pasteurs n'avaient pas osé, tout en les déplorant, attaquer de front les erreurs de foi et de pratique, par crainte de l'impopularité. Eh! bien ce que ces hommes du pays n'osaient pas, un étranger allait s'obstiner à le faire, et y réussir.

Mais Lasco voulait davantage : mettre en harmonie la doctrine et la vie ; faire une société non-seulement pieuse,

mais honnête, ce qui ne va pas toujours ensemble. Donc organisation et discipline. Mais il rencontra dès le début une vive opposition : « Je médite maintenant un projet de discipline pour notre église, écrit-il à Hardenberg, mais même ceux qui devraient m'aider à le réaliser s'y opposent presque tous des mains et des pieds, comme on dit vulgairement » (1).

Sans attendre plus longtemps, le Réformateur mit aussitôt à profit, pour l'organisation des églises, les éléments qu'il trouvait dans leurs anciens usages. Il ressuscita leurs libertés antiques et remit en vigueur leur *self government*, en les plaçant sous l'autorité de conseils nommés par elles, et chargés de faire observer la charte dogmatique et disciplinaire que l'église se serait donnée à elle-même : « J'ai obtenu, dit-il, après bien des clameurs, qu'on nous adjoignît, à nous ministres, quatre laïques graves et pieux qui, élus par toute la congrégation, partageraient avec nous le pouvoir de s'informer des mœurs des citoyens, de les rappeler au devoir et même de les excommunier s'ils méprisaient nos admonitions ».

Lasco, on le voit, devançait Calvin. Du reste, il ne fut guère plus heureux que lui dans cette partie de son œuvre. Il est aussi facile de décréter une moralité conventionnelle que difficile de la faire accepter. A l'imposer la force finit par s'user, et n'aboutit tôt ou tard qu'à l'insuccès.

Le conseil d'église était créé ; mais les paroisses, ainsi organisées, restaient sans autre lien entre elles que l'autorité du surintendant, s'exerçant sur toutes.

1. *Opera*, t. II, p. 575.

Ce fut une lacune dans l'œuvre de Lasco. Il ne l'a comblée qu'imparfaitement par sa création du *Cœtus*, vilain mot qui signifie réunion, assemblée, et qu'il eut tort de préférer au terme de *Convention* ou de *Synode*.

Ces assemblées étaient exclusivement cléricales. Elles se tenaient dans la belle saison, de Pâques à la saint Michel, chaque lundi matin, à Emden, et les ministres de toutes les églises du pays étaient obligés d'y assister. Le *Cœtus* était au corps pastoral ce que le conseil était à la paroisse. Il exerçait la discipline, s'occupait du recrutement des ministres, examinait et admettait les candidats. Enfin il se livrait à l'étude des questions théologiques, qui formaient l'objet de rapports écrits, de discussions orales et d'un vote.

Ce fut dans ces assemblées que s'élabora l'unité d'enseignement dogmatique dans les églises de la Frise. Jean de Lasco dut y jouer un rôle prépondérant, comme en témoigne son *Epitome doctrinæ Ecclesiarum Frisiæ Orientalis* qu'il écrivit en 1544 : Épitome d'une centaine de pages in-8° petit texte !

Du reste, ce travail, qu'il envoya à très peu d'amis, et que, se défiant de lui-même, il soumit modestement à Bullinger (1) et à Bucer, ne fut jamais publié, selon les conseils

1. « Je t'envoie, écrit-il à Hardenberg, l'Epitome de ma doctrine, afin qu'elle soit critiquée par Bucer et les autres qui sont là. Dès que Bucer l'aura lu, je voudrais qu'on l'envoyât par notre Gérard (Kamp) à Bullinger et enfin à Philippe » (Mélanchthon) (Opera, II, p. 582). Il écrivait, peu de temps après, à Bullinger : « J'ai envoyé à Strasbourg, au docteur Albert, l'*Epitome* de notre doctrine pour qu'il la communique à Bucer. Il doit aussi te l'envoyer dès que Bucer l'aura lu. Je le destine aux pasteurs d'ici, mais je n'en ai encore donné aucun exemplaire, et j'ai résolu de n'en donner qu'après avoir eu l'avis des docteurs (de la Réforme) car je ne voudrais pas être

qui lui vinrent de divers côtés. Il n'avait, en effet, rencontré ni à Wittemberg ni à Zurich l'approbation qu'il attendait. Mélanchthon y trouvait des erreurs malfaisantes sur le baptême. Il n'était pas d'avis comme Lasco (1) de garder dans l'église les Anabaptistes, et dans sa lettre au duc de Prusse, qui lui avait envoyé le manuscrit, il concluait qu'il ne fallait pas le publier (2).

Bibliander, moins catégorique et après toutes les précautions oratoires, faisait de fortes réserves . « Je ne doute pas que, versé dans les Écritures, la vérité et la piété comme tu l'es, ta pensée ne soit orthodoxe, pourtant je t'avoue franchement qu'après avoir lu ton récent écrit, je n'y ai pas trouvé une seule opinion que je puisse absolument accepter, professer et défendre d'après la Parole de Dieu (3). »

Il n'y a pas mal de pédantisme inconscient dans cette condamnation sommaire. Pour ne parler que d'un seul des points cités expressément comme insoutenables, prenons celui qu'il intitule *de vi originalis et hereditariæ noxæ*. Le

l'auteur d'aucun dogme qui troublerait le consensus (l'accord) des églises. » (Opera II, 586).

1. Lasco disait en effet (et il avait raison, non seulement parce que la question du baptême est des plus secondaires, mais aussi parce qu'il parlait des églises de multitude qui ne sauraient agir comme les petites sectes) *Nunquam illos a nobis nostraque communione excludendos ullo modo esse putavimus, propterea quod a nobis dissentiunt, et adeo illos a nobis nunquam volumus exclusos ut eos ultro semper ad nostras conciones et quidem amantissime invitaverimus* (Opera, T. I, 521).

2. *Corpus Ref. Melanch. op.* vol. V, p. 594.

3. Gabbema, *Epist.* XXII.

voici, résumé par Lasco lui-même dans sa lettre à Bullinger : « J'estime que la promesse divine faite à Adam eut pour nous autant d'effet qu'en eut la transgression de notre père Adam, quand nous étions dans ses reins. Si la transgression eut dès lors pour nous la force de nous soumettre à la mort, avec et comme lui, de même, pour nous qui n'avons pas cependant transgressé semblablement à Adam, la tête du serpent fut écrasée, après que Dieu eut fait éclater sa miséricorde envers nous par sa promesse ; de sorte que, comme nous sommes par nature des fils de rebellion et de mort, fils du transgresseur Adam, de même nous sommes tenus pour fidèles par l'imputation qui nous est faite de la bienveillance divine promise à Adam après qu'Adam eut cru, *pourvu que nous ne méprisions pas le bienfait divin,* quoique nous naissions et vivions sous le péché. »

Non plus que Lasco, nous ne voyons pas que cette théorie du péché originel soit contraire, nous ne disons pas à l'enseignement de Christ, qui ne s'en est jamais occupé, mais à celui de Paul (1). Et comme le dit aussi fort bien Lasco, sa théorie qui, d'ailleurs exalte le Christ, a l'avantage de supprimer des difficultés et des doutes. La désobéissance d'Adam cesse de nous être imputée, et sa conséquence, la mort de l'âme, n'existe plus pour nous, à condition de ne pas mépriser cette délivrance. Nous n'en sommes pas moins encore sous le péché ; mais nous ne sommes plus responsables que de nos propres transgres-

1. Selon cet apôtre, la médiation et l'action salutaire de Christ s'exerçaient avant son incarnation, et, selon Jean, dès la création du monde (*Du Christ préexistant d'après les épîtres de Paul* par César Pascal).

sions, et il n'y a plus de raison de s'indigner contre l'imputation qui nous serait faite du péché d'Adam parce qu'elle n'existe pas.

En tous cas l'épitome de Jean Lasco témoigne de la profondeur de ses études, du sérieux, de l'originalité de sa pensée théologique, et de la largeur de son christianisme anti-prédestinatien.

XIII

MOINES ET SECTAIRES.

A côté de l'œuvre à accomplir dans le sein des églises de la Frise, il y avait un double péril à combattre : les moines et les sectaires, c'est-à-dire les deux extrêmes religieux.

A Emden même, quoique à peu près toute la ville eût rompu avec le papisme, les moines Franciscains s'obstinaient à troubler le peuple par leurs visites et leurs intrigues, bravant avec audace les édits de la princesse qui leur interdisaient d'usurper les fonctions de curé et de continuer à recevoir et à dresser les testaments.

Sur le conseil de Lasco, la comtesse les cita à comparaître devant les consuls de la ville. Ils invoquèrent pour leur défense la permission que leur avait jadis donnée un curé de la ville. Cette permission, ils ne pouvaient la faire renouveler, disaient-ils, à défaut d'une autorité ecclésiastique dans la ville. Impossible, en effet, de reconnaître comme telle celle de Lasco, un étranger, un vagabond, un inconnu, dont on ignorait l'origine et qui de plus portait la

barbe. Ils avaient d'ailleurs la permission du comte Jean, son ordre même d'agir comme ils faisaient.

Lasco, qui était présent, prit alors la parole : « C'est lui-même qui avait sollicité contre eux l'intervention de la comtesse, dit-il : La charge qu'on lui avait confiée lui imposait ce devoir, comme celui des moines était d'obéir à l'autorité et de se renfermer dans leur couvent. Il n'avait pas l'intention de se colleter avec eux, encore moins de répondre à leurs insolences et à leurs malédictions. Si on violait à leur égard la justice, ils n'avaient qu'à le prouver. Et il leur offrit, par l'intermédiaire des consuls, une discussion publique, conduite avec calme et impartialité où ils prouveraient, s'ils le pouvaient, la bonté de leur cause et la vérité de leurs doctrines. Les moines répondirent qu'ils ne voulaient se commettre en aucune façon avec un homme comme Lasco ; qu'ils iraient trouver la princesse, et qu'ils lui présenteraient leur défense. Là-dessus, les consuls levèrent la séance. La comtesse, informée de ce qui s'était passé, fit savoir aux moines que Lasco, ayant été élu surintendant des églises avec la volonté du Sénat, c'était un acte de rébellion intolérable que de dénigrer son caractère et de mépriser son autorité. Ils n'ont qu'à se préparer pour la conférence contradictoire et publique en présence d'un jury, composé de deux citoyens et de trois arbitres. En attendant, il leur est enjoint de cesser leurs agissements, et de se borner à leurs exercices conventuels.

Nouveau refus et clameurs des moines qui se disent persécutés, et s'en vont par la ville excitant leurs rares partisans.

Cette audacieuse politique leur réussit d'abord. Dans le Conseil de la princesse, on évoqua les spectres du comte Jean et de Charles V qui transférerait à celui-ci le gouvernement et la tutelle. Ne valait-il pas mieux temporiser ; remettre à plus tard la réduction des moines rebelles, etc. ? Bref on réussit à effrayer dans la femme et la mère et la princesse, et il fut décidé qu'on suspendrait l'affaire. Les moines triomphaient : montrant du doigt Jean de Lasco, ils prédisaient son expulsion prochaine.

Il ne fallait pas s'attendre à ce que l'homme qui avait fait de si grands sacrifices à ses convictions, acceptât cette défaite des principes qui lui étaient plus chers que la vie. Emmius nous a conservé, quoique dans un style indirect, la lettre que reçut aussitôt la comtesse Anne. C'est un modèle de fidélité et de courage, de fermeté et de respect. La voix austère de la vérité et du devoir parlant à la conscience, et celle de la sympathie chrétienne pénétrant le cœur.

Il n'y avait plus qu'à choisir entre le devoir et l'intérêt, entre la vérité et la superstition, entre Lasco et les moines. La princesse répondit en donnant sans retard un commencement de satisfaction au Réformateur : « A notre excellent, bien aimé et fidèle, salut. Tu nous as rappelé, par une lettre courageuse et émue, ce qu'il convient que nous fassions pour l'honneur de Dieu et de notre gouvernement ; savoir que nous proscrivions de nos églises, à l'exemple de plusieurs rois chrétiens, les images idolâtriques, etc. ; Nous avons bien accueilli tes remontrances, et nous prions Dieu de nous donner le désir et le courage de faire tout ce qui lui est agréable. Pour ce qui est des

images, nous consentons à ce que vous les fassiez enlever de nuit, non toutes à la fois cependant. Vous informerez de notre volonté les bourguemestres et les prélats que la chose soit faite et exécutée sans bruit. Tel est notre bon plaisir! »

La victoire sur les moines fut plus lente à venir ; mais elle vint.

Malgré l'arrivée de son redouté beau-frère, la comtesse ne se laissa point intimider. Il demanda de nouveau, mais vainement, au nom de la reine régente des Pays-Bas, l'expulsion de Lasco. « Il a répété, écrit celui-ci, ce qu'il avait déjà dit contre moi, et sans oser affirmer que la lettre de mon roi, que j'avais produite pour ma défense fût fausse, il paraissait le soupçonner. Il est maintenant à parcourir le Comté ; mais dès qu'il sera de retour, je lui répondrai. Cependant ma princesse entend que je ne sois pas inquiété, et que je ne m'émeuve pas des calomnies et des efforts de mes adversaires, mais que je continue mon ministère comme je l'ai commencé ».

Les moines eurent beau faire, ils durent se résigner à renoncer aux fonctions pastorales et notariales qu'ils avaient usurpées. Il leur fallut se contenter de vivre et de prier à leur façon dans leur couvent, jusqu'à ce que la plupart étant morts, les autres acceptèrent une indemnité et se retirèrent individuellement où ils voulurent.

Le réformateur n'eut pas à solliciter l'expulsion des sectaires Anabaptistes, Davidistes ou Ménonites. La Cour de Bruxelles ou de Brabant s'en chargea ; elle fit plus que la solliciter, elle l'ordonna. Cependant Jean de Lasco essayait d'éclairer et de gagner les sectaires, en attendant le moment de les protéger contre la rigueur des édits.

Il eut d'abord affaire à David, un singulier personnage, mais dont on peut trouver encore aujourd'hui l'équivalent. Né à Delft, en 1501, du comédien ambulant Joris, il changea son prénom de Jean en celui de David, parce qu'il jouait habituellement avec succès ce personnage sur les planches du théâtre de son père. Dans l'intervalle des représentations, David apprit la peinture sur verre et y réussit fort bien. En 1525, il commença à se donner pour *le troisième David*, supérieur par sa révélation nouvelle à Jésus, le second David, et, comme lui, fils d'homme selon la chair, mais incarnation de l'esprit divin. Dieu l'avait envoyé pour recruter des citoyens pour le ciel à peu près vide. Grâce, liberté, tolérance : telle était sa devise. Avec cela une piété sincère, une éloquence douce et persuasive. Sa doctrine se résumait dans la foi en sa mission, sa morale dans l'amour de Dieu et des hommes, et dans la pratique du communisme, à la façon des premiers chrétiens. La cour de Bruxelles, en 1538, lança contre David un arrêt de mort atteignant aussi ceux qui le soustrairaient à la justice, lui et son collègue Meinard d'Emden. La mère de notre illuminé fut peu après martyre de sa foi en son fils. On la décapita dans le couvent où on l'avait enfermée, et le messager qui apportait des lettres de

1. Le médecin Frison Jean Acronius a raconté l'histoire de Joris dans une longue lettre latine qu'on trouve dans le recueil de Gabbema, page 140. M. Buisson, dans son bel ouvrage sur *Castellion*, a consacré un chapitre à Joris (T. II, C. XVIII). Nippold, dans son étude sur Joris a dit de lui : « Une piété profonde, une touchante tendresse, une humilité vraie, respirent dans ses lettres, et il est absolument impossible, après les avoir lues, de tenir Joris simplement pour un imposteur et un hypocrite ».

remontrances de David fut aussi exécuté. Ainsi procédaient les défenseurs de la foi et de la morale régnantes. Cependant David avait trouvé un asile à Emden, et dédié à la comtesse Anne, en 1540, son apologie contre ses sanglants persécuteurs.

Nous ne savons si ce fut un effet de la lecture de ce livre ; mais Lasco ne trouvait certainement pas que David Joris fût le fourbe et l'homme dépravé qu'ont prétendu ses ennemis par méchanceté, et des historiens par ignorance, puisque, l'ayant fréquenté et le connaissant bien, il lui écrivit deux lettres où il l'appelle « *mon frère, mon très cher frère* », et qu'il considéra comme un devoir de discuter avec lui. En tous cas, cela fait honneur à l'esprit de tolérance et de charité dont il était animé, contrairement aux hommes de son siècle, voire les plus grands. Et cependant l'illuminé, tout comme un pape soi disant infaillible, lui avait signifié qu'il n'avait qu'à croire en son inspiration : ce que Lasco trouve « tant soit peu arrogant. » Avec un infaillible, qu'il soit pape ou chef de secte, il n'y a qu'à hausser les épaules et à passer son chemin : on ne discute pas avec une borne. Lasco dut finir par le comprendre.

Mennon, fils de Simon, quoique admettant la permanence de l'inspiration et la descente de l'esprit sur les croyants, n'allait pas aussi loin que Joris. Né en Frise, en 1550, et sorti des rangs du clergé séculier, il entreprit, après être passé au protestantisme, de réorganiser et de réformer la secte des anabaptistes, que les terribles évènements de Munster avaient décimés et assagis. Dogmatiquement Mennon était *Anabaptiste*, comme on disait alors improprement pour Baptiste. Gnostique en Christologie, mais

non pas pur docète, il enseignait que le corps du Christ était d'une nature différente de celle des hommes, une chair spéciale venue du ciel. Particulariste en ecclésiologie, il n'admettait dans l'église que les vrais fidèles croyants et pratiquants. En morale, il prêchait les vertus pratiques et sociales de l'Évangile : interdisait le serment, le port des armes, les fonctions civiles et militaires, déclarant illégitimes la guerre et la peine de mort, du reste comme le faisait David Joris.

Ce ne fut pas, on le pense bien, sur ces points de morale, que Lasco discuta avec lui ; mais sur les questions dogmatiques particulières à la secte : l'humanité, la nature du Christ, le baptême et la vocation ecclésiastique : questions compliquées et difficiles qui, indépendamment de l'amour propre des adversaires, pouvaient faire prévoir un résultat négatif.

Il est vrai que notre réformateur n'avait guère en vue que les fidèles de Mennon, auprès desquels leur docteur se vantait de triompher, vu le silence qu'avait d'abord gardé Jean de Lasco. Ces fidèles formaient à Emden une congrégation assez nombreuse et respectée. Ce fut donc pour eux, comme aussi pour fortifier la foi des églises évangéliques, qu'il entreprit de traiter les trois points dans un grand ouvrage, où on ne trouve cependant que le premier : l'incarnation du verbe. C'est fâcheux, car les deux autres points ont encore le caractère d'actualité, tandis que le premier n'est plus un objet de controverse, mais seulement de spéculation pour quelques esprits. Aussi croyons-nous devoir nous dispenser d'analyser le livre de Lasco.

Bornons-nous à dire qu'il constitue une réfutation

péremptoire, si l'on s'en tient sur cette question à l'autorité du Nouveau-Testament. Les textes que Lasco cite très à propos et avec une intelligence parfaite du sens et de la portée, lui assuraient la victoire.

Il n'eût pas aussi facilement triomphé sur les deux autres points. Le baptisme peut, aussi bien que le pédobaptisme, s'autoriser de la Révélation, et les textes relatifs à l'inspiration, à l'action de l'Esprit sur les fidèles, ne sont pas assez explicites pour déterminer précisément la nature, l'étendue et les effets de cette inspiration.

Jean de Lasco, après avoir étudié soigneusement ces deux autres parties de son entreprise, en vit sans doute les difficultés, et comprit qu'il lui faudrait plus de temps que celui dont il pouvait disposer pour les traiter sérieusement. « Nous remettrons à plus tard, dit-il sagement dans son introduction, la question du baptême et de la vocation ecclésiastique »; plus tard, ce fut jamais.

Le titre de son livre fut en conséquence : *Defensio veræ semperque in ecclesia receptæ doctrinæ, de Christi Domini (incarnatione) adversus Mennonem Simonis, Anabaptistarum doctorem, per Joannes a Lasco, Poloniæ Baronem, Ministrum ecclesiarum Phrisiæ Orientalis.*

Epigraphe : « Et comme les enfants participent à la chair et au sang, lui aussi pareillement en a été fait participant afin que par la mort il détruisit celui qui avait le pouvoir de la mort. »

Cet ouvrage, dont plusieurs théologiens contemporains de l'auteur firent l'éloge, fut publié à Bonn chez Laurent Mylius en 1545 (1).

1. Pour tout ce qui est de la bibliographie nous renvoyons le lecteur à la

Quoique le désir de se débarrasser de ses adversaires ne soit que trop naturel à l'homme et qu'il ne manque pas de le réaliser, quand il en a le pouvoir, répétons à la louange de Jean de Lasco que, loin d'attirer sur les Anabaptistes, voire sur les Davidistes, les foudres de la Cour de Brabant, il s'efforça d'en atténuer les effets.

« Sur l'ordre de l'empereur, écrit-il, nos magistrats montrent une sévérité toute nouvelle envers les sectes. Des sectaires sans nombre et de presque tous les genres affluaient ici depuis qu'on s'est mis à les persécuter en Hollande. La Cour de Brabant, instruite de cela, en éprouva, non sans raison, un si vif ressentiment, que César en vint à vouloir interdire tout commerce avec nous, si on ne purgeait pas le pays de ces sectaires. Cette menace a paru à nos épicuriens (les courtisans et les magistrats), plus formidables que les menaces de Dieu contre l'indifférence. Ils font donc par crainte de César, ce qu'ils n'ont pas voulu faire par des moyens plus doux lorsqu'il ne s'agissait que de leur devoir de réformer l'église confiée à leurs soins. Donc ils proscrivent les sectes, non à cause de Dieu, mais à cause de César. Et ce qu'ils auraient pu faire auparavant par des voies plus douces, ils le poursuivent à présent avec une si grande sévérité, que sans discerner le coupable de l'innocent, ils sévissent contre tous les étrangers. J'en ai

préface que le Revd Dr Kuyper a mise en tête de son édition des œuvres du réformateur, nous bornant à signaler ce que, par extraordinaire, il aurait oublié de dire.

C'est dans son livre *Des fondements de la vraie foi chrétienne*, publié en 1579, que Mennon soutient que Marie, pas plus que Joseph, n'engendra Jésus.

fait des remontrances à la princesse et j'ai demandé qu'on distinguât entre les membres incorrigibles et ceux qui sont certainement inoffensifs, s'il était vraiment décidé qu'on expulserait les sectes. Et voilà comment il a été arrêté, que ceux à qui nous donnerions des certificats de foi auraient le droit de demeurer parmi nous. Aussi suis-je accablé par le nombre de ceux qui sollicitent une attestation pour éviter le bannissement. Or, la plupart nous étant inconnus, il faut pas mal de temps avant que nous puissions la leur délivrer ».

Ce rôle était aussi peu édifiant que peu digne et agréable. Il faut dire, à la décharge du réformateur, qu'il était dans les mœurs de son temps, et que d'ailleurs il ne l'avait entrepris que pour mitiger la sévérité des édits dont il n'était pas l'auteur, quoiqu'il les crût, non-seulement légaux, mais légitimes. Ajoutons qu'il savait reconnaître le bien chez les sectaires : témoin sa demande au secrétaire d'état Lenthuis en faveur du marin Jean Dierks qui sollicite un délai pour partir. « Quoique Anabaptiste, écrit Lasco, je le connais assez pour dire qu'il est homme de bien et de piété (1) ».

Ne manquons pas d'observer que Lasco se montra large dans la distribution de ces certificats. Un petit nombre de sectaires furent atteints par l'édit. Les chefs, naturellement, durent partir pour échapper aux rigueurs de l'odieux tyran Charles-Quint, à la figure blême, qui avait mis leur tête à prix. Mennon se réfugia d'abord à Wismar, puis dans le duché d'Holstein où un seigneur, indigné de cette odieuse

1. *Op.*, T. II, 597.

persécution s'honora en donnant l'hospitalité sur une de ses terres au pasteur errant et au petit troupeau qui le suivait. Ce fut là qu'il mourut en 1561.

Quant à David Joris il assuma, selon la coutume générale et légitime des savants, des écrivains et des persécutés, un faux nom, Jean de Bruges, sous lequel il se rendit à Strasbourg, puis à Bâle où il vécut en paix, au sein d'une colonie de ses fidèles, dans la propriété de Benningen qu'il avait achetée, recevant jusqu'à sa mort, tout comme un pape, son denier de saint Pierre sous forme d'offrandes envoyées par ses fidèles ; ce qui lui permettait de vivre, non dans l'opulence d'un pontife romain, mais d'un paysan à son aise et de faire de grandes charités sans distinction de personnes. Il publia, sous le voile de l'anonyme, un appel à la tolérance en faveur de Michel Servet. Cette lettre rachète bien des erreurs, et elle fait, à coup sûr, plus d'honneur à sa mémoire que n'en fit aux magistrats de Bâle son exhumation posthume, afin de brûler, avec ses livres, son squelette de trois ans sur la place publique! Toutes les intolérances sont bêtes et cruelles : Marie la sanguinaire en avait fait autant, trois ans auparavant, aux ossements du réformateur de l'Alsace et de Strasbourg, Martin Bucer.

Cette année-là, 1556, David et sa femme, déjà malades, étaient morts l'un et l'autre de douleur d'avoir été trahis, trahison renouvelée, environ trois ans plus tard, contre sa mémoire par un Judas, qui avait été à la fois son disciple, son ami, son gendre!

XIV

L'INTÉRIM D'AUGSBOURG.

Bien que surintendant des églises, conseiller de la princesse et propriétaire foncier dans le pays, Jean de Lasco ne se considéra jamais comme y étant définitivement établi. On peut dire que, pendant les dix ans et plus que sa famille y demeura, il ne cessa de s'attendre à en partir sous peu. Cette pensée, faite autant d'appréhension que d'espérance, de crainte que de désir, revient sans cesse dans ses lettres. Cela tenait à diverses causes : tout d'abord, le besoin de changement, le goût nomade qu'il avait en commun avec ses frères, et dont on lui faisait déjà un reproche, jusqu'à l'appeler *vagabond*. Car en ce temps-là que les voyages étaient longs, fatigants, coûteux et dangereux, celui-là paraissait dans l'ordre et vivre selon la sagesse qui ne perdait guère de vue le clocher de son village ou le beffroi de sa bonne ville.

Puis Lasco était étranger au pays par sa femme comme par lui-même, et il y était venu trop tard pour s'acclimater. Il paraît ne s'y être jamais bien porté. Ses indispositions, sinon ses maladies, étaient si fréquentes et sa santé si délicate, malgré son aspect robuste, qu'il se croyait près de mourir en 1546, et qu'en 1548 il cite comme un grand bienfait d'avoir pu, pendant l'hiver, faire deux fois à pied

le chemin de sa maison de campagne à la ville et *vice versa* (1).

En outre, la famille dont il sortait avait de trop grandes racines en Pologne, pour qu'il ne désirât pas y revenir tôt ou tard.

On peut aussi dire, qu'appelé de divers côtés, notamment en Prusse, il eut souvent à considérer le nouvel appel qui lui était adressé, et à se demander s'il resterait ou s'il partirait (2)?

Et ce qui donnait de la force à ces appels, c'était l'opposition qu'il rencontrait dans le pays, même de la part de citoyens et de pasteurs; opposition si obstinée et si décourageante, qu'il avait une fois donné sa démission, non de pasteur, mais de surintendant des églises, et qu'il ne la reprit que sur les instances de la princesse, et après l'engagement formel qu'on ferait désormais respecter la discipline (3).

Enfin Lasco se sentait sans cesse menacé par Charles Quint et la cour de Brabant qui ne cessaient de demander à la comtesse Anne l'expulsion du réformateur, qui avait été d'ailleurs un adversaire politique. Et quoique celui-ci ne fût pas troublé par cette épée de Damoclès, il s'attendait d'un jour à l'autre à la voir tomber.

Pour toutes ces bonnes raisons, il ne pouvait se renfermer dans la Frise et se lier irrévocablement à l'œuvre qu'il y poursuivait.

1. *Opera*, II, 609, 615.
2. *Ibid.* II, 575, 589, 592, 595.
3. II, 596-762.

Du reste, il aurait dit volontiers comme Wesley longtemps plus tard : « Ma paroisse c'est le monde. »

Il s'intéressait à tout ce qui s'y passait, surtout au point de vue religieux ; il y suivait avec sympathie le mouvement réformateur, et, autant que son œuvre immédiate le lui permettait, il y contribuait partout. Cette extension de son influence au-delà des étroites limites de la Frise Orientale irritait la Cour de Brabant et les théologiens de Louvain.

« Ils font tout ce qu'ils peuvent pour me faire bannir d'ici, écrit Lasco à Bullinger, le 25 août 1545. Ils craignent que la province de Groningue et la Frise Occidentale ne soient entraînées dans l'hérésie par ma présence. Car les meilleurs pasteurs de ces pays abandonnent leur idolâtrie, se réfugient auprès de moi, et, par mes soins, sont placés ici à la tête de nos églises, ce qui en attire d'autres. Puis dans leurs lettres fréquentes et assidues aux églises qu'ils ont quittées, ils dénoncent la grandeur et l'impiété de l'idolâtrie qu'ils ont eux-mêmes dû fuir. Je suis donc coupable de tout, et tout cessera si on me chasse d'ici. Mais notre princesse est fermement résolue et inébranlable sur ce point, quoiqu'elle soit femme.

Ce « quoiqu'elle soit femme » indique aussi que, même du côté de la princesse, Lasco ne se sentait pas assuré, quoiqu'il n'eût rien négligé pour l'affermir. C'est dans ce but, par exemple, qu'il avait réussi à placer auprès d'elle, en qualité de gouverneur de ses trois fils, le savant Gnapheus, aussi bon professeur que bon protestant (1).

1. Wilhem Gnapheus (Volder) notablement favorable à la réforme, alors qu'il était recteur de l'université de la Haye sa ville natale, avait dû

L'intervention de Jean de Lasco dans l'électorat de Cologne indisposa encore davantage contre lui l'empereur Charles-Quint, auprès de qui, comme auprès de Ferdinand, Stanislas Laski, après la mort de Jérôme, avait été et était encore ambassadeur du roi de Pologne.

L'archevêque de la ville impériale de Cologne était à la fois le plus puissant et le plus faible des prélats catholiques Allemands. Légat-né du siège papal, prince électeur de l'empire avec résidence à Bonn, ville forte de son électorat de 200 lieux le long du Rhin, il ne pouvait, sans l'autorisation du bourgmestre, séjourner plus de trois jours dans la ville de Cologne, quoiqu'elle lui rendit hommage, et il ne lui était possible de rien faire d'important sans l'adhésion de la majorité de son chapitre qui l'avait élu.

Or, l'archevêque était alors Hermann von Wieden qui s'était prononcé nettement pour la réforme de l'Église.

s'enfuir pour éviter une longue et dure détention. C'est qu'aussi un vendredi on avait trouvé dans sa marmite une saucisse !!! A défaut du mécréant, sa mère et sa sœur passèrent quelques mois en prison. Victime du fanatisme des Catholiques de la Haye, il le fut semblablement des ultra-luthériens de Konigsberg où il était recteur du collège : il ne s'agissait plus cette fois d'une saucisse mais d'une hostie, où il s'obstinait à ne voir que ce que ses yeux lui montraient.

Chassé de Kœnigsberg, il s'était recommandé à Jean de Lasco. D'après la seconde lettre qu'il lui adressa, il paraît que le réformateur de la Frise s'était plaint à lui du peu de succès de son œuvre en 1544 (*Gabbema*, Ep. XI). Comme, d'après une lettre de 1547, on voit que Lasco pressa Lenthius, et par celui-ci la princesse, de faire accepter Gnapheus (*Opera* II, 611). Plus tard l'ex-Gouverneur s'établit à Norden dont il fut le Bourgmestre et où il mourut en 1568. On lui attribue la traduction flamande du Nouveau Testament faite en collaboration avec Honius et Rhodi.

Il avait même, en 1536, convoqué dans ce but un concile à Cologne. Mais les résistances, de plus en plus décidées, avaient paralysé ses efforts. Cependant il espérait toujours. Sur sa demande, Bucer avait rédigé pour lui un projet de réforme approuvé par Mélanchthon.

C'était pour s'établir auprès de ce prélat qu'Hardenberg, avant d'aller à Brême, quitta Strasbourg. Hermann l'avait nommé prédicateur et professeur d'éloquence à son université. Quoique contribuant lui-même de tout son pouvoir au but désiré, le docteur Albert pensa que son noble ami Lasco aurait plus d'influence que lui sur l'archevêque. Il le pressa donc, sinon de se fixer à Bonn, comme lui et Bucer l'auraient voulu, du moins de faire une visite au prélat.

Lasco refusa d'aller s'établir à Bonn, où il ne pourrait enseigner, dit-il, faute de savoir assez l'allemand. Quelque temps plus tard, le réformateur, apprenant qu'Hardemberg et Bucer sont attendus auprès de l'archevêque, écrit au premier : « J'irais vous y trouver si j'en étais certain. Fais-moi donc savoir ce qui en est, et, même par un messager spécial, quand et où je pourrais vous rejoindre ? » (1) Hardenberg fit mieux : sur son conseil, Hermann invita Lasco à venir le voir. Cependant cette visite ne paraît pas avoir eu d'autre résultat que de mettre en rapport direct le prélat et le réformateur polonais. Celui-ci s'en revint chargé de lettres de son hôte et de son ami, et arriva jusqu'à Osnabruck sans y trouver les destinataires ni l'évêque de la ville, qu'il comptait voir. A ces contrariétés s'ajoutèrent des inconvénients de voyage ; on lui

1. *Opera*, T. II, p. 575.

avait donné un cheval si indocile qu'après un jour de voyage il dut s'en défaire : « Je le renvoie à son propriétaire, dit-il, je voudrais ne l'avoir jamais vu ! me voilà forcé de garder le mien »... Puis c'est la rupture des digues : « Je ne peux retourner chez moi par le chemin que j'ai suivi au départ. Je suis obligé de faire un circuit jusqu'à Oldenbourg d'où je gagnerai Aurich et enfin Emden » (1).

Cependant Lasco ne désespérait pas de pouvoir être utile à la Réformation par son influence sur l'archevêque. Il avait résolu pour cela de le rejoindre à la Diète de Worms, où l'on traiterait sans doute la question religieuse. « Dès que tu auras connaissance de l'intention du prince de se rendre à Worms et du moment de son départ, je te prie de m'en informer par un express, surtout s'il y a quelqu'espérance qu'on y traite la question religieuse, ou même sans cela, si simplement il est sûr que les princes évangéliques y assisteront. »

En effet, Lasco se rendit à Worms, d'où il écrivit, le 9 juin 1545, une lettre collective à Pellican, Bullinger et Camp (2) : « Comme au printemps dernier, je m'étais rendu auprès du prince de Cologne qui m'avait appelé, je suis maintenant venu ici avec le désir de pousser, si possible, jusque chez vous ; mais je ne peux même aller à Strasbourg voir Bucer, obligé que je suis de retourner de suite auprès des miens et de prendre dès demain congé du Prince de Cologne. La question religieuse se traite ici avec indifférence, et on la remettra de nouveau à la prochaine Diète. »

1. II, 590. — 2. II, 591.

Était-ce donc que la question religieuse et celle de la liberté n'excitaient plus l'intérêt ? Bien au contraire, mais on sentait que le temps des discours et des discussions était passé. Il s'agissait d'agir et de combattre. De la Diète, la question va passer sur le champ de bataille.

Les princes et les villes attachés à la réforme avaient formé, en 1530, la ligue de Smalkalde, pour mettre un frein à l'ambition et à l'intolérance de Charles-Quint. Ce prince ne s'en inquiéta pas d'abord autrement. Encouragé par les catholiques, il poursuivit la réalisation de ses desseins. De leur côté, les défenseurs des libertés allemandes se préparèrent à prendre les armes et se fortifièrent par des alliances. Lasco, très au courant de tout cela, avait tenu à entrer en relation avec les princes protestants réunis à Worms pour collaborer à la délivrance commune. Il n'y a pas à en douter quand on le voit, deux ans plus tard, engagé dans des négociations à cet effet. C'était d'ailleurs une autre manière de servir la cause de la Réforme.

Cependant la guerre est déclarée, et le succès paraît assuré aux ligueurs, quand, conformément à un traité secret conclu avec Charles-Quint, le prince protestant Maurice de Saxe envahit les états de son parent l'Électeur, chef de la ligue. Celui-ci est battu et fait prisonnier par le duc d'Albe à Mulhberg, en avril 1547 (1), et Maurice, pour prix de sa trahison, hérite du titre d'électeur et des états dont son parent a été dépouillé.

1. Ce fut d'ailleurs sa dernière victoire. Encore deux ans et la ligue de Smalkalde ressuscite. Maurice, cette fois, en est le chef, et force Charles Quint, par le traité de Passau, à sanctionner l'existence du protestantisme en Allemagne.

Charles-Quint triomphait ; mais s'il espérait ne pas rencontrer d'opposition à ses volontés dans la Diète qui se réunit, l'automne suivant, à Augsbourg, il se trompait grandement. Loin de pouvoir obtenir, comme il le demandait, que l'on se soumit par anticipation aux décrets du Concile de Trente alors réuni, il eut beaucoup de difficultés à faire voter l'*Intérim*, promulgué le 5 mai 1548.

Jean de Lasco fut affligé, mais non surpris de ce vote. Il s'y attendait, son frère l'ayant tenu au courant de la situation. Il était partisan de la résistance, et ne pouvait que blâmer les compromissions auxquelles s'étaient prêtés plusieurs protestants. « Je pense des Diètes, écrit-il à Hardenberg, ce que j'en ai toujours pensé quant aux affaires de la religion : Si nous cherchons à diriger et avancer la religion au moyen de la prudence humaine, elle commence à péricliter dès qu'il nous semble que les moyens humains la vont fortifier. J'ai récemment reçu une lettre de mon frère, ambassadeur de mon roi auprès de César. Il écrit que le Cardinal de Trente, envoyé au pape par l'empereur, n'en a rien obtenu que la certitude de son hostilité. Bien des gens en concluent que César marchera contre le pape ; quant à moi, je n'espère encore rien de bon ». Le temps était passé où Jean de Lasco se faisait illusion sur le compte du monarque espagnol qu'il croyait pencher vers la Réforme, comme si celle-ci, par son esprit et ses tendances, n'était pas destructive de toute tyrannie, et partant suspecte et odieuse aux despotes.

On sait que l'*Intérim* était un compromis dogmatique et disciplinaire, destiné, par des concessions mutuelles, à assurer la paix entre les catholiques et les protestants de

l'empire ; un *modus vivendi*, en attendant les décisions du Concile de Trente, concile intermittent et pseudo-œcuménique. Le formulaire de 36 articles, voté par une commission nommée par l'empereur, accordait, d'un côté, le mariage des ecclésiastiques et la communion sous les deux espèces, de l'autre, la primauté du pape, les sept sacrements, la transsubstantiation, etc.

Comme on devait s'y attendre, ni les catholiques ni les protestants n'en furent satisfaits. Nulle part l'*Intérim* ne rencontra une adhésion absolue. Plusieurs princes et villes évangéliques le rejetèrent ; d'autres se firent un formulaire particulier.

Tandis que Calvin prêchait la résistance, les théologiens de Wittemberg parlaient d'attermoiement. « Nous avons reçu leur *Avis* sur le formulaire de l'*Intérim*, avec le portrait de Mélanchthon en tête, écrit Lasco avec tristesse (1), le 28 juillet, à Hardenberg. Je ne veux prononcer aucun jugement ; mais si tout ce qui n'y est pas condamné est de nature à pouvoir être accepté de nouveau, quelle sera la position de ceux qui s'ingénient maintenant à ne pas condamner les mêmes choses qu'ils enseignèrent à combattre, même au prix de la vie, et qui furent la cause de l'immolation d'un grand nombre ? Que Dieu protège son église ! L'*Avis* ne mentionne pas la transsubstantiation, bien loin de

1. Le 18 juin 1548, Richard Hills écrit de Strasbourg à Bullinger : « Tu me demandes dans ta lettre des nouvelles du très érudit Jean de Lasco. Tout ce que j'en sais, je le tiens d'un citoyen d'ici, à qui Lasco a écrit l'automne dernier. Il était alors à Emden, en bonne santé, mais *très affligé et découragé* de l'état présent de l'Allemagne (*Original letters relative to the English Reformation*. Cambridge, 1847).

la combattre, quoique l'*Intérim* l'établisse et la défende. Je passe le reste sous silence.

« Cependant combien n'a-t-on pas crié jusqu'ici contre la transsubstantiation : Bien plus : que de sang a été répandu par haine de cette doctrine !... Viens Seigneur Jésus, etc. (1) ».

Nous savons que Jean de Lasco était de ceux qui se démettent, s'il le faut, de leurs fonctions, et qui même renoncent à tout, plutôt que de se soumettre à ce que désapprouve leur conscience. Il comprit cette fois que l'heure approchait qu'il allait être obligé de quitter Emden.

XV

PREMIER SÉJOUR A LONDRES.

A ce moment décisif où la question : Où irai-je ? s'imposait à sa pensée, il lui arriva d'Angleterre une pressante invitation de la part de l'archevêque primat Cranmer.

« Hier encore, écrit-il le 19 juillet 1548, j'ai reçu une lettre d'Angleterre... La dispute sacramentaire commence dans le pays. On a organisé une discussion publique à laquelle on me prie instamment d'aller prendre part. Bucer est attendu ; notre ami François Enzénas y est déjà, et on murmure le nom de Calvin, qu'on appellerait s'il n'était français (2).

1. *Opera*, T. II, 617 : *consilium Witembergensium theologum pro libello interim accepimus, etc.*

2. L'Angleterre était alors en guerre avec la France.

Lasco aurait pu ajouter que Pierre Martyr Vermigli occupait déjà une chaire à l'université d'Oxford, et que le célèbre Bernard Ochino aidait Cranmer de sa plume, tout en prêchant dans leur langue à ses compatriotes italiens réfugiés à Londres.

Emmius (1) nous apprend que ce furent Pierre Martyr et le médecin anglais Guillaume Turner qui parlèrent de Jean de Lasco à l'archevêque de Cantorbéry : Le premier l'avait connu à Strasbourg, le second, réfugié à Emden, l'avait vu à l'œuvre. Il dit aussi que le duc de Somerset, protecteur pendant la minorité d'Édouard VI, écrivit à la comtesse de Frise pour qu'elle laissât partir le réformateur (2), dont le nom ne devait pas être inconnu en Angleterre depuis l'ambassade de Jérôme. Du reste on limitait à quelques mois le concours demandé à Jean de Lasco.

Il accepta donc en principe, tout en priant le prélat anglais de lui faire savoir exactement pour quelle mission il l'appelait.

Cranmer répondit aussitôt, le 4 juillet 1548. : « Homme illustre et mon très cher ami..... Nous voulons donner à nos églises la vraie doctrine de Dieu sans pédantisme (3) ni ambiguité, et ayant mis de côté toute sagesse charnelle, transmettre à la postérité une formule de doctrine claire

1. U. Emmius, *Rerum Frisicarum LIX*, 935.

2. *Nec volumus cothurnos facere aut ambiguitatibus ludere.* Le Rev. R. Hastings (*Original letters*) a traduit à tort : *We have no wish to adopt it to all tastes.* Le Cothurne était la chaussure de la tragédie et l'expression « chausser le cothurne », synonyme de prendre un grand ton ou des manières solennelles.

3. Gabbema, *Epist.* LII (prima centuria).

et conforme aux Saintes Écritures..... Pour réaliser une aussi grande entreprise, nous avons pensé que la présence d'hommes érudits nous était nécessaire, afin qu'ayant comparé leur jugement au nôtre, ils puissent supprimer les controverses doctrinales et faire un corps complet de la vraie doctrine.

« En conséquence nous avons adressé un appel, à toi même et à quelques autres savants qui sont venus volontiers; nous ne désirons plus que toi et Mélanchthon. Nous te prions donc instamment de venir et, si cela se peut en quelque manière, d'amener Mélanchthon avec toi. Je lui écris en même temps et pour la troisième fois pour l'exhorter à venir, de sorte que si tu joins tes instances aux miennes, je ne désespère pas de pouvoir le déterminer à répondre à cet appel réitéré. » En *post-scriptum* : « Je suis extrêmement désireux de ta présence » (1).

Lasco n'y manqua pas et n'oublia rien de ce qui pouvait décider Mélanchthon. Il transcrivit même dans sa lettre (2) la plus grande partie de celle de l'archevêque, non toutefois sans quelques embellissements purement littéraires qui n'en changent pas le sens. Puis il termina par deux lignes relatives à la question d'argent, que l'archevêque lui avait laissé le soin de régler : « Nous parlerons des frais à

1. Le 28 juillet il écrivait aussi à Hardenberg pour qu'il décidât Mélanchthon. *Original letters*, p. 19.

2. *Original letters*, page 16.

De sorte que nous avons deux versions de Cranmer, trois même, car la traduction donnée par les *Original letters*, est aussi un peu différente des autres. Il y a notamment le P. S. qui ne se trouve dans aucun des deux textes latins ci-dessus.

Brême, à Hambourg, où tu voudras. Fais-moi seulement savoir la somme et où tu la veux toucher. »

Au placide Mélanchthon qui était au belliqueux Luther ce que le doux janséniste Nicole, au XVIIe siècle, était au batailleur Arnaud, à cet humaniste théologien qui n'avait jamais quitté l'Allemagne, bien que désiré un peu partout, le voyage d'Angleterre avec sa traversée devait paraître comme à nous, Européens, le voyage de la Nouvelle Zélande.

L'archevêque s'en doutait bien en écrivant à Lasco : « Il ne doit pas craindre, j'espère, les attaques des ennemis ou les *périls du voyage*, qui, s'il y en a, sont moindres que ceux où il est. » Mais son correspondant pouvait saisir cette allusion à l'état de l'Allemagne sous l'Intérim, et répondre que cet état même était la cause de son refus.

Quoiqu'il en soit, il n'accepta pas l'invitation.

Lasco partit donc seul, le troisième jour après l'arrivée à Emden du notaire impérial, chargé de remettre à la comtesse de Frise un exemplaire de l'*Intérim* et l'édit de César enjoignant de s'y conformer. Il traversa sous un costume d'emprunt et sous un faux nom, la Hollande, le Brabant, les Flandres, et s'embarqua à Calais que possédaient encore les Anglais.

Il arriva au château de Lambeth, près de Londres, dans les premiers jours de septembre.

Cette résidence des archevêques de Cantorbéry, aujourd'hui comprise dans l'immense métropole, est située sur la rive droite de la Tamise, entre le fleuve et des jardins. Elle avait alors, bien plus qu'à présent, un faux air de château fort et de prison. Il n'en reste plus guère de ce

temps que les murs de la chapelle et les tours dont les plus anciennes, bâties de pierre, baignaient, à marée haute, dans les eaux du fleuve. La poterne, ogive surbaissée, donnant accès sous le porche à nervures et dans la cour, ouvrait, comme à présent, dans un grand mur crénelé entre deux tours oblongues, hautes de cinq étages et également crénelées, le tout en briques rouges encadrées, aux angles et au faîte, de pierres de taille.

A droite, sous le porche, après avoir traversé la loge du concierge, servant alors de corps de garde, une porte basse donnait accès dans un cachot où l'on voit encore de gros anneaux de fer scellés dans les épaisses murailles. Mais la prison même se trouvait dans la vieille tour, appelée du nom des disciples de Wicklef qui y furent enfermés : *Tour des Lollards.*

A l'intérieur, le palais était très agréable avec ses jardins, son parc, sa belle promenade au bord du fleuve, ses nombreux appartements, ses vastes salles et sa bibliothèque.

Lasco, dans l'intervalle des visites qu'il fit à la cour et à la ville, ne dut pas languir dans cette belle résidence. Cranmer avait des mœurs hospitalières et une grande considération pour les savants et les théologiens étrangers. Le réformateur polonais dut en rencontrer quelques-uns, hôtes, comme lui, du prélat. Toutefois il n'en a rien dit.

Pierre Martyr et Enzinas étaient déjà partis de Lambeth. A défaut de la présence de ce dernier, Lasco reçut bientôt de lui une lettre, datée de Cambridge, à laquelle il répondit avec sa grâce et sa tendresse ordinaires, le 21

septembre 1548 (1): « Et moi aussi, mon François, frère bien-aimé, j'ai un vif désir de te revoir. Aussi dernièrement à Londres t'ai-je diligemment cherché. J'avais espéré te trouver sûrement ou bien auprès de notre évêque ou bien ici. Mais, puisque la chose tourne autrement, il nous faut supporter cette contrariété comme les autres, jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, nous soyons un jour et pour toujours réunis ensemble dans l'éternité. Où que nous soyons ici-bas, mon François, c'est l'exil; aussi ne devons-nous pas désirer un long séjour en un seul lieu.

« Je ne vois pas encore ce qu'on peut espérer ici quant au rétablissement des églises; mais c'est beaucoup en ce temps que d'avoir un refuge où nous puissions, nous, les nôtres et ceux qu'un même esprit réunit dans le Seigneur, vivre en professant notre foi.

« Nous attendons notre évêque dans sept ou huit jours ici, où il a voulu que je demeurasse jusqu'à son retour. Donc, si tu veux nous arriver, toi aussi, je ne doute pas que tu lui fasses plaisir. Certes, quelque moment que tu viennes, tu me causeras à moi la plus grande joie. Et puisque tu veux m'entretenir de tes affaires, je désire aussi les connaître, et j'ajouterai quelque chose des miennes. J'ai vu ta femme une fois, et je n'en suis pas fâché. Je te félicite à son sujet et je souhaite que Dieu, qui vous a unis, vous conserve de même. Salue-là de ma part avec empresse-

1. Enzinas était professeur de grec à l'université de Cambridge; mais il n'y resta guère qu'une année. *Opera*, II, 619, le lieu n'est pas indiqué, mais c'est le palais de Lambeth.

ment (1). A mon départ, la mienne m'a chargé de te saluer obligemment. Elle élève déjà quatre poussins ; le Seigneur a pris le cinquième. Adieu, tout à toi » (2).

Il est probable que les deux amis se revirent chez le prélat, et pour la dernière fois. Il eût été malheureux que Lasco fût parti de Lambeth avant l'arrivée de ceux dont parlent Bucer et Fagius dans leur lettre du 26 avril 1549, aux ministres de Strasbourg : « Nous avons trouvé chez le prélat, et nous en avons été charmés, notre très cher ami, le Dr Pierre Martyr avec sa femme et son serviteur Julius, maître Emmanuel (Tremelius) avec sa femme, et aussi Dryander et quelques autres français pieux que nous avions envoyés auparavant : tous hôtes de l'archevêque de Cantorbéry » (3).

Cependant tout ne fut pas plaisir et bonheur pour Jean de Lasco. Il écrit de Windsor à Calvin, le 14 décembre, après lui avoir recommandé un jeune seigneur polonais : « J'ai été ces jours derniers alité par une grave maladie et je n'ai pas encore recouvré mes forces (4). »

Il dut aussi être très occupé pendant les six mois de ce premier séjour en Angleterre. Il fit connaissance avec tous les chefs de la Réforme et tous les membres du gouvernement. Nous ignorons cependant quels services il rendit. Mais Cranmer avait trop à faire pour négliger une collaboration aussi précieuse. Ce fut vraisemblablement

1. Elle était de Bâle et s'appelait Margaret Elter.
2. *Opera*, II, 620.
3. *Original letters*, p. 535.
4. *Opera*, t. II, p. 620.

en retour de ses services dans quelques commissions, que Lasco reçut, le 23 février, du Conseil privé, un mandat de 50 livres sterling (1). A cette rémunération, il faut ajouter ce témoignage que le célèbre prédicateur Latimer lui rendit, le 22 mars, du haut de la chaire et en présence du jeune Édouard VI : « Joannes A Lasco grand savant et, dit-on, noble dans son pays, était ici, et il s'en est allé ! Si c'est par manque d'accueil, la chose n'en est que plus fâcheuse. Je voudrais des hommes d'un tel mérite dans le royaume : ce serait un moyen d'en assurer la prospérité (2) ».

« Si c'est faute d'accueil », dit le prédicateur : y a-t-il là un indice que Lasco n'était pas également accueilli par tout le monde ? Une personnalité comme la sienne devait rencontrer des ennemis en Angleterre comme ailleurs, en ces temps de luttes confessionnelles acharnées. Il était trop franchement protestant et trop sincère et libre dans ses paroles pour qu'il en fût autrement. Le post-scriptum suivant de sa seconde lettre au secrétaire d'état, Cécil, datée du 9 avril 1549, donne, par exemple, à entendre qu'il ne cacha pas au Protecteur sa façon de penser, au risque de le froisser : « J'aimerais savoir s'il est résulté quelque fruit de mon admonition à ton maître. Il ne l'avait pas encore reçue à mon départ, mais je ne doute pas que le sieur Florent ne te l'aie remise. Penses-tu qu'il me la pardonnera dans la suite (3) ? » Il va de soi que cette admonition écrite

1. *Acts of the privy Council.*, 1547-50, p. 244 : « *The Same thresaurer had warrant for L in reward to Johannes de Alasco* ».

2. *The works of Hugh Latimer*, Cambridge, 1844, t. I, p. 141.

3. *Opera*, II, 622 : *Et num putas illam mihi porro absolvendam esse ?*

avait été précédée d'entretiens. Il semble que Lasco — et on le verra davantage par la suite — s'était donné la mission de faire entendre la vérité aux princes et gouvernants. De vive voix et par écrit, il ne les ménagea pas. C'est même un des traits qui le différencient des autres réformateurs.

XVI

POUR LA LIBERTÉ ET LE PROTESTANTISME.

Jean de Lasco était parti une quinzaine de jours avant le sermon de Latimer. Il emportait, entr'autres, une lettre de Cranmer à Mélanchthon que le prélat ne désespérait pas encore de décider, et auquel il disait : « Nous pourrions te raconter bien des choses qui t'amèneraient à partager notre opinion ; mais la brièveté d'une lettre s'y oppose. Je préfère donc que tu les apprennes du porteur, le très excellent Jean de Lasco, car il a été mon hôte, et nous avons vécu ensemble, ces derniers mois, dans les meil-

1. Selon Merle d'Aubigné, « Lasco, homme modéré, croyait ne pas devoir précipiter la réforme... Il croyait — c'est un trait qui le distingue des réformateurs, — qu'un chrétien réussit aussi bien, même mieux, par la douceur que par la hardiesse ». Notre conclusion est tout l'opposé. Il eut toute la hardiesse de Luther, sans en avoir la violence : sa résolution et son intransigeance étaient telles que même ses amis, Mélanchthon, Hardenberg, Calvin, le regrettaient comme un excès d'austérité. Il ne fut modéré que dans les procédés et dans son langage, bien différent de la grossièreté de son temps.

leurs termes d'entente et d'amitié. Je te prie donc de croire tout ce qu'il te dira de ma part » (1).

Le réformateur polonais alla s'embarquer à Yarmouth, à 40 lieues Nord-Est de Londres, sur la mer du Nord. Voici pourquoi : un des principaux chefs protestants d'Allemagne, le comte de Mansfeld, qui, environ deux ans auparavant, avait battu Henry de Brunswick assiégeant Brême pour le compte de Charles-Quint, s'en revenait d'une mission ayant pour but de faire entrer l'Angleterre dans une ligue contre l'empereur, ligue dont il était question depuis l'origine de celle de Smalkalde. Les divers points relatifs à cette ligue avaient été traités par le comte, non pas directement avec le Protecteur mais avec l'archevêque Cranmer et Jean de Lasco (2), parlant au nom de son Altesse qui s'abstenait par prudence. Or, le 16 janvier 1549, l'am-

1. *Original letters.*

2. Lasco avait, sinon pris l'initiative, du moins négocié auprès des princes allemands pour la formation d'une nouvelle ligue. Un traité fut même rédigé à cet effet par lui et le prince de Prusse, et les termes en furent jugés si heureux que trois ans plus tard on les retint expressément pour un traité général que signeraient, outre les princes et les villes allemandes de la Réforme, l'Angleterre, la Suède, le Danemarck et la Pologne. Cela ressort de deux documents inédits qui sont au Record office, à Londres : l'un est une liste des adhérents à la ligue, l'autre de 4 pages in-4°, est ainsi résumé dans le *Calendar of state papers* (*Foreign*, Edouard VI, 1550, n° 253). « *Articles of credence from the Princes of Germany with reference to forming a league of defense of Protestantism ; Wherein is to be considered « the color and craft whereby the war shall be dissembled not to be made for religion », and in such respect the league to be regulated by the terms of a Treaty of the Duke of Prussia which mr Alasco had four years past.*

bassadeur des princes ayant écrit au Protecteur que, bien renseigné sur sa pensée, et par l'archevêque et par Lasco, il n'avait plus qu'à partir si son Altesse le permettait, reçut son congé et se mit en route avec Lasco. Le Protecteur avait mis à leur disposition un capitaine expérimenté et sans doute aussi un yacht rapide. Trois jours après le départ de Yarmouth, on entrait dans les eaux de l'Ems. Lasco et Mansfeld débarquèrent à Emden ; et celui-ci, après avoir passé un ou deux jours à Abbingweer, continua son chemin pour Brême : « J'ai eu une très heureuse traversée, écrivit Lasco à Cécil. En trois jours j'ai été d'Angleterre en Frise Orientale. Le Lord protecteur nous avait donné un capitaine de navire, homme excellent et très fidèle, qui a suivi le comte de Mansfield à Brême pour vous rapporter, je suppose, quelque chose de certain de sa part. Pour moi, j'ai écrit tout ce que je sais au Cantorburien afin qu'il l'expose au Protecteur, et je pense que tu en seras aussi informé. Je t'écrirais les mêmes choses, si je ne croyais que c'est peu nécessaire et même superflu... Quant à nous, nous nous attendons ici à une croix certaine... S'il nous arrive d'être chassé, tu sais quel est mon sentiment. En attendant, si tu as appris ou si tu apprends quelque chose touchant la vocation qui m'est adressée, je te prie, homme très intègre, comme je l'ai déjà écrit de Yarmouth, de m'en informer par mon ami et frère l'envoyé Robert, un de vos nationaux et notre concitoyen.

« Presque toute l'Allemagne, sauf les Saxes, les villes maritimes et quelques princes, « intérémise ». Mais on dit que les Suisses ont, sans même vouloir les entendre, signifié aux envoyés de César, qui étaient allés pour réclamer

le Duché de Savoie, qu'ils eussent à quitter leur territoire. »

Lasco avait aussi écrit à Lenthius, alors à Norden auprès de la princesse : « Me voici de retour, grâce à Dieu, mon seigneur Hermann, et j'ai un aussi grand désir de me rendre auprès de son Altesse qu'elle en a de me parler. Je serais déjà auprès d'elle, si la présence du comte de Mansfeld ne m'avait retardé. Je rends aussi grâce au Seigneur mon Dieu qui m'a reconduit dans un espace de temps au-delà de toute mon espérance. Notre traversée a été telle que nous avons eu sans doute non pas un homme mais Dieu lui-même pour patron du navire, car trois jours et demi après le départ d'Angleterre nous sommes entrés dans l'Ems » (1).

Lorsque Jean de Lasco eut revu la comtesse d'Oldenbourg, il partit pour un voyage, auquel le projet de ligue n'était assurément pas étranger. Outre l'adhésion de l'Angleterre, il fallait obtenir celle de la Prusse et de la Pologne. Lasco était en excellents termes et en correspondance avec le Duc Albert de Prusse, et le nouveau roi de Pologne, Sigismond II, était bien disposé en sa faveur.

Indépendamment des négociations politiques qu'il avait à remplir, et avant de se décider définitivement pour l'Angleterre, notre réformateur tenait à savoir ce que le Duc de Prusse, qui l'avait si souvent invité, pouvait lui offrir, et surtout si son roi était disposé à l'appeler à l'évangélisation de la Pologne : ce que Lasco n'avait cessé d'espérer et de souhaiter.

1. *Opera*, II, 621.

De là sa visite à Dantzig, en Pologne et à Kœnigsberg où résidait la cour de Prusse.

Il fut assez longtemps soit dans l'une soit dans l'autre de ces deux villes. Il y attendait la réponse de Sigismond. Quelques-uns de ses compatriotes le tenaient au courant de ce qui se passait dans son pays. Ce fut ainsi qu'il apprit alors que le prédicateur de la Cour, Laurent Prasnicus, voulait se démettre de ses fonctions. Il l'avait en grande estime, car il lui écrivit aussitôt :

« J'apprends que, dégoûté, je pense, de la Cour, tu médites de la quitter : Je t'en prie ne le fais pas, mon frère. Tu vois combien partout la moisson est grande et combien il y a peu, pour ne pas dire point de travailleurs. Tu as en horreur l'impiété de la Cour : ne la flatte pas, mais reprends-la de façon qu'on voye que tu hais les vices plutôt que les personnes. C'est ainsi que Dieu châtie nos propres vices. Il nous aime et nous considère comme ses fils pourvu que nous ne méprisions pas, le sachant et le voulant, le don qu'il nous a fait en Jésus-Christ. De même, mon frère, ne pense pas, par haine de la Cour, à la quitter, mais persévère dans ton ministère à reprendre les vices et à montrer le chemin de la repentance jusqu'à ce qu'on te chasse. Jamais les prophètes de l'ancienne église n'étaient de connivence dans les crimes, surtout publics, des rois et du peuple ; jamais cependant ils n'abandonnaient leur ministère, voire auprès des rois ouvertement impies. Bien plus : s'il leur arrivait de l'abandonner, il leur était ordonné d'y retourner. Persévère donc toi aussi, et ne perds pas courage, je t'en prie. Tous ne sont pas encore là-bas des chiens ou des pourceaux pour que tu leur

retires les choses saintes. Tu connais d'ailleurs la promesse sacrée de Dieu, qui nous donne confiance, savoir que sa parole, fidèlement prêchée, ne retournera jamais à lui sans effets. Le bras du Seigneur n'est pas raccourci, ne cessons donc pas d'être fidèle à notre poste.

« Pour moi, j'ai déjà écrit trois fois à notre roi, lui offrant mes services, s'il veut bien les employer dans le ministère ecclésiastique selon la doctrine de Christ, et j'attends ici, auprès du très illustre Albert duc de Prusse, la réponse de sa majesté. Le roi Edouard d'Angleterre a écrit à mon sujet à notre roi (1) ».

Le duc Albert de Prusse, vassal de Pologne, avait embrassé le protestantisme, et transformé les territoires de l'ordre des chevaliers Teutoniques, dont il avait été élu grand maître séculier et héréditaire ; changement opéré à la grande satisfaction du peuple et même des chevaliers, qui échangèrent volontiers leurs rentes viagères pour des fiefs héréditaires, et le célibat pour le mariage.

A en juger par les lettres de Lasco, le duc de Prusse prenait un intérêt particulier aux questions religieuses. Mais l'intolérance théologique des Luthériens de Kœnigsberg eut bien vite convaincu notre réformateur polonais qu'il lui serait impossible de travailler dans le pays, malgré la bienveillance du prince et sa sympathie secrète pour les idées de Lasco. Celui-ci n'en dut pas être surpris. On l'en avait averti depuis longtemps. Déjà, au mois

1. *Opera*, II, 624. Il rappellera plus tard ce fait au roi de Pologne dans l'apologie qu'il mettra en tête de son livre *Forma ac Ratio tota*, etc. (II, 31).

d'avril 1544, il écrivait à Hardenberg : « le duc de Prusse m'a répondu et son propre courrier m'a apporté sa lettre ; mais d'autres qui sont auprès de lui m'écrivent que le luthéro-papisme et l'intolérance y sont très grands, de sorte qu'il n'y a pas à désirer de s'y trouver » (1).

D'un autre côté, son roi Sigismond continuant à garder le silence, notre Réformateur revint à Emden, sachant très bien qu'il ne lui serait pas permis d'y rester longtemps.

« Treize jours après mon départ de Dantzig, je suis arrivé ici sain et sauf, grâce à Dieu, écrit-il le 19 septembre au duc de Prusse (2). J'y ai trouvé la forme de la religion entièrement changée ». Et il raconte tout au long comment cela s'est fait : l'ordre venu de la Cour de Brabant, la confection d'un formulaire par les conseillers de la comtesse, le refus des pasteurs d'Emden de s'y conformer, malgré l'argument mis en avant du repos et du salut de la patrie ; la modification du formulaire par ses auteurs ; l'envoi à la cour de César de « *ce nouvel embryon fabriqué par eux,* avec la promesse de l'imposer à tout prix, si l'empereur voulait bien l'approuver. Mais les pasteurs d'Emden ne veulent pas plus de ce nouveau formulaire que de l'autre. On essaye d'indisposer contre eux leurs concitoyens ; ceux-ci se prononcent en leur faveur. Enfin la princesse fait fermer les temples ; les ministres réunissent les fidèles dans les cimetières qui entourent ces édifices et dans les écoles. Là ils prêchent et ils baptisent devant des auditoires beaucoup plus nombreux et surtout mieux disposés que jamais. Les citoyens indignés veulent braver la

1. *Opera*, II, 621, 582. — 2. II, 628.

loi et enfoncer les portes des temples ; les ministres s'y opposent. Cependant la comtesse, en présence de cette attitude, permet de rouvrir les temples, mais pour les baptêmes et les mariages seulement. Les pasteurs en profitent pour prononcer des sermons et célébrer un culte complet.

Sur ces entrefaites Jean de Lasco revient de Dantzig. Il va trouver la comtesse et, avec la hardiesse qui le caractérise et une autorité de langage propre à l'impressionner, il lui montre sa culpabilité, la presse de se repentir et la menace du châtiment divin si elle n'obéit à sa conscience et à la loi de Dieu qui est au-dessus de la loi des hommes. La princesse troublée promet de réfléchir et de lui écrire sa décision.

Cependant l'ambassadeur Frison revient de Bruxelles apportant la réponse de l'empereur. Celui-ci se contentera du nouveau formulaire ; mais il exige que Lasco soit immédiatement expulsé.

Aux accusations déjà articulées contre le réformateur, on en ajoute une nouvelle très grave : il a conspiré avec le roi de Pologne contre l'empereur Charles-Quint. Ces accusations sont vaines, répond Lasco à la comtesse ; du reste il consent à partir si la princesse elle-même et l'église d'Emdem, qui l'ont appelé, déclarent ne plus vouloir le retenir ; sans cela il ne cédera qu'à la force.

Dans une seconde lettre au Duc de Prusse, datée de Brême le 21 octobre, le Réformateur fait connaître en ces termes l'épilogue de son ministère à Emden : « Après que j'eus expédié ma précédente lettre, je reçus la réponse de ma princesse. Elle ne disait rien de la religion ; elle se

bornait à répéter les menaces de César, si elle me souffrait plus longtemps dans ses états ; c'est pourquoi elle me priait de m'éloigner pour ne pas l'entraîner avec moi dans des périls dont elle ne pouvait me protéger. En un mot, je voyais bien qu'il n'y avait plus de place pour moi chez les Frisons, et que je devais penser à partir avant l'hiver avec toute ma famille. Cependant j'ai été renvoyé avec la plus grande bienveillance et par la princesse et par toute l'église, comme l'atteste le diplôme même de la princesse. L'église toute entière, pour me témoigner sa gratitude, nous a donné, à mes collègues et à moi, un banquet organisé par cent citoyens et autant de dames choisis par elle à cet effet. Toute l'église m'a aussi présenté un témoignage pécuniaire, mais je l'ai refusé. Après le banquet, la journée se passa en conversations amicales, en actions de grâce, en exhortations à la fidélité évangélique. Enfin, reconduit chez moi par tout le monde, on s'est donné le baiser de paix et d'adieu parmi les larmes qui s'échappaient de tous les yeux. J'ai tenu à rappeler cet exemple de la gratitude de toute mon église, afin qu'il excite les autres à la considération et à l'amour pour leurs ministres. J'oserais même dire que mon église eût jeté tous ses biens à nos pieds si je l'avais demandé.

« Je rends donc grâce à Dieu de n'avoir pas permis que mon ministère pour l'édification de son église ait été vain et sans fruit. A lui la louange et la gloire dans tous les siècles. Amen ! Moi donc, ainsi renvoyé par les miens, je me suis rendu ici afin de ne pas être loin d'eux et de pouvoir encourager la constance de leur foi.

« Cependant mes collègues, malgré la défense des magis-

trats, continuent leur ministère, et ils ne le cesseront, je l'espère, que si on les emprisonne ou si on les chasse par la force ».

L'historien Emmius confirme de tous points ce récit. Il ajoute que l'église refusa de donner sa démission à Jean de Lasco : Elle se borna à lui permettre de s'éloigner jusqu'à des temps meilleurs. Ainsi fit également la princesse dans le magnifique certificat qu'elle envoya le 2 octobre au Réformateur relativement aux sept années et plus de son ministère dans la Frise, avec une lettre amicale et pleine de regrets (1).

Enfin toute la ville se transporta au port le jour que Jean de Lasco s'embarqua. Le lecteur peut se représenter l'émouvant et mémorable spectable.

Notre Réformateur débarqua à Brême, où son ami Hardenberg était pasteur, et il y passa tout l'hiver.

Le printemps venu, il se rendit à Hambourg. Il nous est resté trois lettres qu'il écrivit de cette ville. La première, dont on n'a qu'un fragment, est un solennel et dernier avertissement, daté du 29 mars 1550 et adressé indirectement à la comtesse de Frise par l'intermédiaire de son secrétaire Lenthius, ami fidèle de Lasco.

La seconde, du 4 avril, est écrite aux pasteurs d'Emden. Le Réformateur les exhorte à persévérer dans leur ministère, malgré la destitution dont ils ont été frappés. Il condamne fortement l'impudence et l'impiété de Nicolas Buschodensis qui est tout disposé à accepter la surintendance dans les conditions nouvelles, et il termine en

1. *Emmius : Rerum Fr.*, p. 939 et seq.

recommandant aux pasteurs de continuer leurs services à sa femme et à ses enfants qu'il a laissés à Emden.

Enfin la dernière lettre est adressée, le 25 avril, au duc de Prusse. « Je serais parti d'ici depuis trois semaines, lui dit-il, si par trois fois la tempête ne m'eût repoussé et si la fièvre ne m'eût saisi. Mais je vois que Dieu a permis tout cela par bonté envers moi. Car avec mon retour ici a coïncidé l'arrivée de la lettre de ton Altesse et de celles que j'attendais d'Angleterre et du roi de Pologne ». Il lui fait part ensuite des nouvelles politiques qu'il a reçues, notamment de la dispersion d'une armada espagnole destinée à envahir le Danemark. « Le roi de Pologne, ajoute-t-il, m'a écrit, mais seulement pour attester que je n'ai jamais rien tenté auprès de lui contre les intérêts de César... Il veut que j'attende encore (son appel), ce qui fait que je ne désespère pas. Cependant, si le Seigneur le veut, je poursuivrai ma route, dès que j'aurai recouvré mes forces (1). »

Ce fut dans les premiers jours de mai que notre Réformateur put enfin s'embarquer avec sa famille pour l'Angleterre.

XVII

L'ÉGLISE DES ÉTRANGERS A LONDRES.

28 janvier 1547 : c'est l'avènement du jeune roi Édouard VI et l'aurore de la liberté religieuse en Angleterre.

1. *Opera*, II, 635, 638, 640.

Cependant le ciel y est encore bien nuageux, et les premiers rayons pénètrent lentement l'atmosphère politique et sociale. Il y aura même, sept ans plus tard, une éclipse douloureuse ; mais la liberté ne tardera pas à reparaître plus lumineuse, avec quelques taches sans doute, mais qui disparaîtront avec les siècles, tandis que le soleil lui-même garde les siennes.

Aussitôt qu'il fut connu en Europe que l'Angleterre avait rompu avec la Rome papale qui, par principe religieux et moral, par intérêt et par gloire, poursuivait l'extirpation de l'hérésie, on vit débarquer sur ses rivages hospitaliers des fugitifs pour cause de religion, échappés aux persécutions de France, des Pays-Bas, d'Italie et d'Allemagne.

Encore quelques années et la Hollande rivalisera avec l'Angleterre dans cette noble mission. Toutefois, c'est l'Angleterre qui devait accueillir le plus grand nombre de réfugiés et acquérir cette renommée de liberté et d'hospitalité, unique dans le monde et qui constitue la plus grande gloire, la vraie gloire à ambitionner.

Sa proximité de plusieurs autres états de l'Europe, la facilité de son accès de tous les ports, sa position quasi-inattaquable, son caractère de grande nation, les ressources qui résultaient de l'importance de son commerce et de la richesse de sa population, la désignaient de préférence aux réfugiés, pour le plus grand nombre desquels elle devint *la patrie,* car la patrie c'est, tout d'abord, le pays où on est libre.

Ce n'est pas que l'Angleterre fut déjà conquise au Protestantisme ; mais la victoire s'accentuait chaque jour. A la religion hybride dont Henri VIII s'était fait le souve-

rain pontife et qui ne lui avait pas survécu, succédait, avec le duc de Somerset, régent du royaume, la Réforme elle-même, soutenue de loin par Calvin, de près par le primat de l'Angleterre Cranmer, l'évêque de Rochester Ridley et le célèbre prédicateur Latimer, la plus sympathique et la plus héroïque personnalité de la Réforme Anglicane (1).

A défaut d'une influence personnelle que sa jeunesse ne pouvait fournir, on se servait du nom d'Édouard VI pour sanctionner les réformes religieuses. D'ailleurs le jeune prince semblait devoir tenir toutes les promesses et réaliser toutes les espérances que son éducation protestante avait fait naître. Les images furent ôtées des églises ; la coupe, rendue au peuple ; le célibat obligatoire, aboli ; une nouvelle liturgie, introduite dans le culte, et la Bible, donnée et expliquée au peuple.

Tout cela ne se faisait pas sans de vives résistances, et les passions politiques se mêlant à la religion, et s'en faisant un masque, le pays était dans un état de trouble profond et de lutte acharnée. L'avenir était incertain. Le vainqueur d'aujourd'hui pouvait être le vaincu de demain. Le régent, Cranmer, Latimer, Ridley, Hooper et bien d'autres encore devaient en être de tragiques exemples.

Ce n'est donc pas le repos, mais le combat qui attendait les réformateurs réfugiés en Angleterre. Ils ne l'ignoraient pas; mais il n'y avait combat si périlleux qui pût les ef-

1. C'est lui qui, sur le bûcher qu'on allait allumer, disait à son compagnon de martyre : « ayez bon courage, maître Ridley, montrez-vous homme. Nous allumerons aujourd'hui une lumière, qui, par la grâce de Dieu, ne s'éteindra jamais en Angleterre. »

frayer, pourvu qu'ils eussent la liberté de se servir de leurs armes : le savoir, la raison et surtout la Parole de Dieu. Grâce à l'usage du latin, cette belle langue universelle des savants, ils pouvaient trouver une chaire dans toutes les universités et des lecteurs dans tous les pays. Bucer, Fagius Enzinas enseignèrent à Cambridge, Ochino et Pierre Martyr à Oxford, où celui-ci était littéralement sur la brèche.

La tâche de Lasco fut plus complexe ; son influence plus entendue, plus réelle et féconde. « Par son enseignement, ses exhortations, ses conseils et ses écrits, écrivait Micronius à Bullinger, Jean de Lasco est de la plus grande utilité aussi bien aux églises anglaises qu'à celles des étrangers. » Mais n'anticipons pas.

Au mois de mai 1550 Lasco ne faisait que d'arriver. Ce même Micronius mandait à son correspondant de Zurich : « Jean de Lasco est arrivé en Angleterre le 13 mai, à la grande satisfaction de tous les gens pieux. Il a décidé de demeurer à Londres et de fonder une église allemande dont il a été nommé surintendant. Et vraiment il est d'une souveraine importance que la parole de Dieu soit ici prêchée en allemand pour préserver des hérésies qui ont été introduites par nos compatriotes. Il y a des Ariens, des Marcionites, des Libertins, des Danistes et autres monstruosités semblables en grand nombre » (1).

Le 1er juin 1550, Pierre Martyr écrit à son tour au même Bullinger : « Maître de Lasco est de retour depuis que sa Frise a adhéré à l'Intérim impérial. Je pense qu'il sera placé à la tête de l'église des Allemands à Londres, ce qui

1. *Original letters* : 560.

me fait bien plaisir. Il loge actuellement chez le primat ».

Il était donc redevenu l'hôte de Cranmer, preuve que celui-ci n'avait pas exagéré l'excellence de leurs rapports. D'ailleurs, dans la suite il passa ses étés à Lambeth, avec toute sa famille :

Quoique descendant de l'un de ces hardis aventuriers qui suivirent Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre, Thomas Cranmer avait un caractère paisible et prudent jusqu'à la timidité. Seules, les circonstances firent de lui un réformateur. Si Henri VIII ne l'eût par hasard rencontré, il eût continué à se livrer paisiblement à ses études et à son enseignement théologique à tendances évangéliques. Mais le roi en fit un instrument de guerre contre la suprématie papale, un serviteur par trop docile à toutes ses volontés (1). Il l'envoya en ambassade d'abord à Rome, puis en Allemagne, et, malgré lui, le fit archevêque et primat du royaume, quoique marié et avec la sanction du pape.

Au sein de la tourmente de son temps, Cranmer tenait d'une main peu ferme le gouvernail des affaires ecclésiastiques. Sa prudence le disposait aux compromissions ; c'est lui-même qui a dit : le rôle des individus n'est pas de réformer les choses, mais de souffrir avec calme ce qu'ils ne peuvent amender. L'arrivée des réformateurs auprès d'un tel homme fut un grand bien pour le succès de la Réformation. Nul doute que Lasco, doux de caractère, mais d'autant plus profondément résolu que cette réso-

1. On sait combien piteux et lâche fut son rôle dans la destinée des six femmes du roi.

lution avait été tardive et graduelle, n'encouragea, ne pressa pour sa part l'archevêque à poursuivre sans retard sans tergiverser l'œuvre d'affranchissement, et c'est précisément à cette époque que celui-ci fit quelque chose de décisif (1).

Mais quel fut le rôle public de Lasco ? Ici son histoire se confond avec celle de l'*Église des Étrangers* qui fut son œuvre (2).

Ce fut, paraît-il, à Londres, à Canterbury, puis à Glastonbury, que se formèrent les premières communautés religieuses du Refuge. Celle de Londres datait tout au moins de 1548 ou 1549. Elle était dès lors dûment autorisée et régulièrement constituée sous le ministère d'un pasteur français. Valerand Poullain dit, en effet, dans la préface de sa liturgie de 1552 : « En premier lieu, le roi et les gouvernants ont permis, passé trois ans à Londres, une église de ceux qui parlaient français sous la conduite de M. Richard Vauville, homme vraiment entier et parfait en la piété chrétienne » (3).

1. Un suisse, Jean d'Ulm, gradué d'Oxford, capable de juger, et bien renseigné par ses hautes relations, écrivait, le 27 novembre 1548, à Bullinger : « Les évêques ont sur la cène une opinion excellente et juste. L'abominable erreur et l'opinion ridicule d'une manducation charnelle a été depuis longtemps abandonnée. Thomas (Cranmer) lui-même, au sujet duquel je t'écrivis quand j'étais à Londres, est en grande mesure revenu de sa dangereuse léthargie, grâce à la bonté de Dieu et par le moyen de cet homme judicieux et si droit : maître Jean de Lasco » (*Original letters*, p. 383).

2. Consulter sur ce sujet l'ouvrage de M. de Schickler : *les Eglises du Refuge en Angleterre*, 3 volumes in-8°, Paris, 1892, notamment le chapitre II du tome I : *L'Eglise d'A Lasco*.

3. *Ordre des prières et ministère ecclésiastique... en l'église de Glaston-*

Le volumineux et consciencieux historien Strype écrit à son tour dans ses *Ecclesiastical Memorials*, à l'année 1547 : « C'est, je pense, à cette date qu'il faut placer les commencements de l'Église des étrangers, fondée à Canterbury avec l'appui de l'archevêque Cranmer. Il y avait alors dans cette ville des savants étrangers que protégeait l'archevêque : Jean Utenhovius, homme de mérite, d'un rang honorable, et qui fut plus tard l'aide de Jean de Lasco et l'un des anciens de son église de Londres. Valérandus Pollanus, Franciscus et, l'année suivante, Bucer ».

Jean de Lasco, pendant son premier séjour en Angleterre, était entré en rapport avec ces églises du Refuge. Il y en avait trois à Londres : une franco-belge, une italienne et une flamande, mais plus ou moins faibles, et qui, probablement, avaient été dispersées sous le règne de Henri VIII. De là cette phrase de Lasco à Dryander, lors de son premier séjour à Lambeth, relative à ce qu'il appelle la *restitutio ecclesiarum*. C'est encore et sûrement de cette réorganisation qu'il est question, peu de temps après son retour en Angleterre, en juin 1550, dans une lettre à Jean Utenhove (1). On a vu que, selon Micronius, qui devint le pasteur de l'église allemande, ce fut Lasco qui la fonda,

bury en Somerset. Londres, 1552. Poullain, de Lille, bachelier de Louvain, ex-prêtre ; pasteur à Strasbourg de l'église française dont il traduisit en latin et dédia à Édouard VI la liturgie ; pasteur de la colonie des réfugiés belges et français, établie sur les terres de l'ancienne abbaye de Glastonbury par le duc de Somerset. Il composa pour elle sa liturgie où il introduisit le formulaire de la pénitence et de l'absolution tiré de la liturgie de Jean de Lasco. Nous le retrouverons pasteur de l'église française de Francfort.

1. *Opera*, II, p. 641.

tandis que Martyr semble donner à entendre qu'elle préexistait à l'arrivée du Réformateur polonais.

On peut concilier ces deux renseignements. Lasco aurait commencé à réunir les allemands et, bientôt après, il aurait été question de lui donner la surintendance d'une création nouvelle, comprenant, outre son église des allemands, les autres troupeaux étrangers qui avaient déjà leurs pasteurs, de manière à former une espèce de confédération, qui reçut le nom d'*Église des étrangers*. Dans la pensée des fondateurs, elle devait comprendre un jour toutes les communautés protestantes étrangères, établies ou pouvant se former dans le royaume. Ces églises unies auraient en commun, de temps à autre, des assemblées représentatives : cœtus, colloques, synodes. L'union fait la force ; le nombre impose ; la collectivité est un frein à l'individualisme. On combattrait plus facilement les hérésies du jour qui devaient sous peu et à Londres même fournir, hélas ! deux martys étrangers de plus. Enfin par l'établissement de la surintendance on se rapprochait de la forme épiscopale qui était celle de l'église d'Angleterre. Tel fut le plan de Lasco, dont le génie était essentiellement organisateur.

« L'été de l'année 1550, dit G. Burnet (1), Jean de Lasco, avec une congrégation d'Allemands (2) qui avaient fui de

1. *The History of the reformation of the church of England*, Book I, part. II, p. 154.

2. Cette erreur de nationalité est relevée dans une note de la dernière édition de l'ouvrage de Burnet. D'ailleurs, la dénomination d'allemand servait à désigner en Angleterre tous les étrangers autres que les Français, les Italiens et les Espagnols.

leur pays à cause de la persécution survenue à la suite de l'*Interim*, obtint la permission de tenir des assemblées dans Saint-Austins, à Londres. La congrégation fut érigée en corporation. Jean de Lasco en devait être le surintendant et quatre autres ministres lui furent adjoints. Pour la curiosité de la chose je donne la patente dans la *collection*. 380 membres de la congrégation furent aussi naturalisés Anglais, comme il appert dans la patente. »

C'est le 24 juillet de la dite année, qu'Édouard VI signa la lettre patente, qui est un monument de libéralité et de largeur bien extraordinaire pour le temps.

Après des considérations générales sur le devoir des princes chrétiens d'aider la cause de l'Évangile dans la personne de ses disciples persécutés et réfugiés, « considérant, dit le roi, que beaucoup d'hommes de la nation Allemande et d'autres étrangers, qui sont accourus et accourent chaque jour dans notre royaume d'Angleterre, soit de l'Allemagne, soit d'autres pays plus éloignés où domine la papauté ; qu'ils n'ont pas de lieu certain et définitif où ils puissent s'assembler avec ceux de leur nation et de leur langue et vaquer intelligiblement aux devoirs et aux soins de leur église, selon le rite et la coutume de leur patrie : A cause de cela, de notre grâce spéciale et de notre science certaine et de notre propre mouvement, comme aussi sur l'avis de notre Conseil, nous voulons accorder et ordonnons qu'un édifice sacré, dans notre cité de Londres, leur soit concédé, lequel sera appelé le *Temple du Seigneur Jésus* et où l'assemblée des Allemands et autres étrangers se réuniront et célébreront leur culte. Nous voulons en outre que Jean de Lasco, homme très célèbre par l'intégrité de sa

vie, la pureté de ses mœurs et son érudition singulière, soit le premier et moderne surintendant de la dite église, et que Delœnus Martinus, Flandrus, François Rivière et Richard François en soient les quatre premiers ministres. »

Ainsi fut fait. Lasco écrivant à Bullinger, lui annonce ces nominations : « les ministres des Allemands lui dit-il, sont Gualterus Delœnus qui fut bibliothécaire du roi défunt (Henri VIII) et Martinus Flandrus (1) qui, si je ne me trompe, demeura quelque temps auprès de vous avec Hooper ; nomination qui nous réjouit à cause de la candeur, de la simplicité, de la piété et de l'érudition de cet homme. Les français ont Franciscus Riverius (2) et Richardus (3), l'un et l'autre instruits et éloquents... Les Italiens auront aussi leur église et pour pasteur, déjà désigné, un homme docte, pieux, doué d'un rare talent de parole et qui a beaucoup souffert pour la gloire de Christ » (4).

L'édifice affecté à la nouvelle église des étrangers était une chapelle de moines augustins, dépossédés par Henri VIII. Nous savons, par une lettre d'Utenhove à Calvin, qu'elle fut réparée aux frais de la cassette du jeune roi,

1. *Alias* Micronius. Il mourut pasteur en Frise.

2. Perucel dit la Rivière, ex-cordelier, bachelier en théologie, expulsé par la Sorbonne. Il avait fondé avec Utenhove l'église française de Cantorbéry.

3. Richard Vauville, ex-moine Augustin. Il avait embrassé le protestantisme à Zurich. Il épousa la demoiselle de compagnie de Mrs Hooper, et mourut pasteur de l'église française de Francfort.

4. Michael Angelo Florio de Florence. Il fut, quelque temps après sa nomination, suspendu pendant plusieurs mois, sa conduite ayant donné lieu à un bien gros scandale. Il ne reprit ses fonctions qu'après s'être publiquement humilié.

réparations que le lord trésorier fit intentionnellement traîner en longueur. Quoique la patente royale l'eût baptisée *le temple de Jésus*, le peuple continua à la désigner par l'abréviation de son ancien vocable : Saint Austins : En revanche, son nouveau nom devint bientôt, par une espèce de métonymie, celui de l'Angleterre elle-même pour les protestants du continent qui s'intéressaient au Refuge. Ils appelaient volontiers ce pays hospitalier et évangélique le *Sanctuaire du Christ* où l'*Asile pour le Christ*.

Aussi bien ce premier édifice ne tarda pas à être insuffisant pour les congrégations différentes qui s'y réunissaient, et dont le chiffre s'élevait, paraît-il, à 15,000. Jean de Lasco et les représentants des communautés Germano-Flamande et Franco-Wallonnes prirent à bail du chapitre de Windsor l'Église de l'hôpital Saint-Antoine, située dans *Threadneedle Street*. Il fut convenu qu'elle appartiendrait exclusivement au culte Français, et que la moitié du loyer serait à la charge de la congrégation Germano-Flamande qui continuerait à s'assembler dans le Temple de Jésus, les Français y prèchant une fois l'an pour affirmer leur part de droit sur cet édifice. Ce fut principalement pour la défense de ces églises qui se voyaient calomniées, et dont le culte constituait une nouveauté en Angleterre, que Lasco fit imprimer, en 1551, par Myerdman, réfugié Allemand ou Hollandais, deux opuscules dont le premier en Latin seulement, le second en Latin et en langue flamande. En voici les titres (1) :

1. *Compendium doctrinæ de vera unicaque Dei et Christi Ecclesia, ejusque fide et confessione pura : in qua Peregrinorum Ecclesia Londini instituta est, etc.*

1° *Abrégé de la doctrine de la vraie et unique église de Dieu et de Christ, de sa foi et de sa confession fidèle dans laquelle l'Eglise des étrangers de Londres a été fondée.*

2° *Catéchisme de l'Eglise des étrangers de Londres.* — La traduction flamande du catéchisme était pour l'église dite des Allemands, mais qui se composait surtout des réfugiés des Pays-Bas parlant le flamand. Elle est précédée, en forme de préface, d'une lettre de Lasco aux membres de l'église.

On ne fit pas de version pour la communauté Franco-Wallonne, sans doute parce qu'elle avait déjà le *catéchisme* de Calvin.

La liturgie en latin, qu'on trouve à la fin de *l'abrégé de la doctrine*, sous le titre de (1) *Forme des prières publiques dont on se sert au service de prédication dans les églises des étrangers*, était probablement commune aux diverses congrégations de l'église. Pourtant il n'y a pas de preuves qu'elle fut imprimée dans leurs langues, sauf peut-être les emprunts que lui fit Valerand Poullain pour sa propre liturgie.

Jean de Lasco se proposait de fondre ces deux opuscules en un seul ouvrage. On voit, par une de ses lettres, qu'il se mit même à l'œuvre dès l'année suivante. Son collaborateur modeste et dévoué Utenhove et le pasteur flamand Micronius, l'aidaient dans ce nouveau travail, qui ne s'acheva et ne se publia qu'en 1555 à Francfort sur le Mein, sous le titre de *Forma ac ratio tota ecclesiæ ministerii, potissimum vero Germanorum ecclesiæ, etc.*.

1. *Forma precum publicarum quæ pro concionibus in Ecclesiæ Peregrinorum habentur.*

La traduction française de ce livre parut l'année suivante à Emden, où Lasco avait fondé une église française de réfugiés. On la doit sans doute à Utenhove, Lasco ne sachant pas assez le français pour l'écrire, non plus que pour le parler en public. Elle diffère un peu de l'original. En voici le titre, dont on a fait disparaître ce qui était dans le latin et que nous rétablissons entre parenthèse : *Toute la forme et manière du ministère ecclésiastique en l'Eglise des étrangers (mais surtout des Allemands) dressée à Londres, en Angleterre, par le prince très fidèle du dit pays, le roi Edouard VI de ce nom : L'an après l'incarnation du Christ* 1550, *avec le Privilège de sa Majesté à la fin du volume, par M. Jean à Lasco, baron de Pologne, traduit du latin en françois et imprime par Jules Ctematius*, 1556.

XVIII

LASCO ET LA RÉFORME ANGLAISE.

Sa surintendance laissait à Jean de Lasco assez de loisirs pour qu'il pût collaborer à la Réformation en Angleterre. On peut dire d'ailleurs qu'il avait en vue ce pays autant que les étrangers quand il organisa leur église, publia sa profession de foi et se mit à composer sa liturgie. Lui-même nous apprend que, dans sa pensée et dans celle de ceux qu'il avait gagné à ses idées, tels que le roi et l'archevêque de Cantorbéry, le culte et l'organisation du ministère dans l'Eglise des étrangers, calqués autant que possible sur ceux de l'église primitive, étaient comme

un modèle proposé à l'imitation des églises anglaises et qu'on voulait réaliser peu à peu dans leur sein (1).

Il avait aussi en vue l'Angleterre quand il écrivit son traité sur le devoir de rompre avec le papisme ; traité composé à la demande d'Utenhove, qui le traduisit du latin en Français pour le mettre avec d'autres, à la suite de l'édition de 1550 du *Temporiseur* (*Procœrus*) de Wolfgang Musculus (2).

Malgré sa préférence bien connue pour les solutions radicales, Jean de Lasco jouissait d'une grande influence à la cour et auprès de quelques évêques. On l'a même rendu responsable de l'attitude de Hooper dans la question rituelle.

John Hooper, que sa foi avait forcé de s'exiler sous Henri VIII, était rentré dans son pays dès l'avènement d'Edouard VI, rapportant de Zurich et de Genève de fortes convictions, affranchies de tout levain papiste, et un zèle ardent pour les propager. Il s'adonna dès son retour à la prédication et à l'explication suivies des Saintes Ecritures. Il fut bientôt si populaire que les églises étaient trop étroites pour contenir les foules avides de l'entendre. Sa réputation vint à la cour. D'ailleurs il était déjà chapelain du Protecteur. Le roi voulut le voir. Il résulta de

1. *Opera*, T. II, 10.

2. *Advis de Jehan a Lasko, Baron de Poloigne, superintendant des Eglises Estrangères qui sont à Londres, s'il est licite à l'homme chrestien aucunement assister aux services Papisticques et principalement aux Messes, après avoir cogneu par la parolle de Dieu l'impiéte du Papisme* Musculus *alias* Myonius était pasteur à Berne, et l'un des correspondants de Lasco (V. Gabbema).

cette entrevue une impression réciproque des plus favorables. Le jeune prince se plut à conférer avec Hooper, et suivit souvent ses conseils ; de son côté, le prédicateur avait pour Edouard VI la plus sincère admiration : « Crois-moi, ami très cher, écrivit-il à Bullinger, on n'a jamais vu dans le monde depuis des milliers d'années, tant d'érudition unie à la piété et à la douceur. S'il vit et grandit avec ces sentiments, il sera la terreur de tous les souverains de la terre (1). » En 1550 il prêcha le Carême devant le roi. Bientôt son influence dans le Conseil contrebalança heureusement celle de Ridley qui était plus conservateur. Cranmer finit par la subir. Celui-ci, par exemple, qui d'abord, par antipathie pour les sacramentaires, n'avait pas daigné lire la lettre que Bullinger lui fit remettre par Hooper, ni le remercier de ses livres (2), finit par lui écrire affectueusement et par estimer ses ouvrages. Comme Calvin par ses lettres, Hooper et Lasco par leurs paroles et leurs écrits contrebalançaient l'influence de Bucer et de Martyr, donnant ainsi à la réforme anglaise un caractère plus protestant que n'avait la réforme luthérienne.

Le 3 juillet 1550, le roi nomma Hooper évêque de Gloucester ; mais celui-ci refusa, à moins qu'on ne modifiât la formule du serment, et Edouard VI raya de sa propre main « les saints et les anges ». Hooper obtint aussi du roi qu'on le dispensât des vêtements sacerdotaux, mais Cran-

1. *Original letters* : p. 77.

2. Hooper écrit, le 5 fév. 1550, à Bullinger : « A dire le vrai, l'archevêque n'a pas fait la moindre attention à ta lettre et à ton présent érudit ». *Orig. lett.* 77.

mer, conseillé par Ridley, évêque de Londres, refusa de ratifier cette dispense, et proposa une discussion sur ce sujet entre Hooper et Ridley. Elle eut lieu, en même temps que celle entre Bucer et Lasco (1); mais aussi vaine que violente. Et comme Hooper, malgré les ordres du Conseil, avait saisi le public de ces débats, on finit par l'emprisonner.

Comment et pourquoi changea-t-il aussitôt d'avis? Il est probable que Bucer et Martyr, qu'il consulta, lui firent comprendre que, pour une chose aussi futile qu'un costume, il était ridicule de jouer le martyre; qu'il valait mieux accepter l'épiscopat avec l'habit obligatoire que de renoncer aux moyens considérables que cette charge lui donnerait pour avancer la réforme. Donc de la prison de *Fleet Street*, où il était pour n'avoir pas acquitté les amendes que sa révolte lui avait values, il passa dans le palais épiscopal de Gloucester et plus tard dans celui de Worcester, quand Gloucester ne fut plus qu'un archidiaconat. Il déploya dans son diocèse un zèle et une charité admirables. Par sa vie, ses œuvres et son martyre, il est une des plus nobles figures de la réforme anglaise.

Jean de Lasco exerça une grande influence sur Hooper. Il l'approuva hautement; il l'encouragea ouvertement dans sa résistance. Il fit campagne avec lui dans la question sacramentaire et rituelle. Hooper écrivait à Bullinger qu'il n'avait pour allié parmi les réfugiés que son ami Jean de Lasco. S'il n'a pas ajouté le pasteur flamand

1. Strype, *Ecclesiastical Memorials*, Oxford, 1822, T. II, part. 2, p. 350. Lasco, cette même année, écrivit une longue lettre à Cranmer sur la question sacramentaire et rituelle (*Opera*, II, 655).

Martin Micronius, c'est que le concours de celui-ci n'eut pas le retentissement de l'autre.

Jean de Lasco faisait, en effet, en latin et en public un cours complet sur le sujet de la Cène et tout ce qui s'y rattache. De là sans doute la désignation de *professeur de théologie sacrée* que lui donne une charte royale. Nous avons même vu, dans une lettre de cette année-là, son nom suivi des majuscules D.D., docteur en théologie, soit qu'on lui eût conféré effectivement ce titre universitaire, soit qu'on le lui donnât par courtoisie.

« Je traite en ce moment, dans des conférences publiques, écrivait-il à Hardenberg, la question des sacrements, sans un grand appareil des citations des pères, mais en exposant le sujet simplement et selon les Écritures. Peut-être un jour en verras-tu quelque chose. »

De son côté, Micronius disait à Bullinger, le 7 novembre 1550 : « Je voudrais que les savants qui dédient quelque ouvrage au roi ou à son Conseil fissent une mention spéciale de Jean de Lasco, afin que son influence, déjà grande dans ce pays, s'accrut encore pour le bien des églises de ce royaume. Il publiera bientôt un livre, selon moi très érudit, sur la controverse sacramentaire, dont il m'a communiqué quelque chose. »

En effet, l'année suivante, 1552, son *Traité bref et clair sur les Sacrements de l'Église de Christ* (1), sortit des presses

1. *Brevis et delucida* (pour lucida) *de sacramentis Ecclesiæ Christi Tractatio in qua et fons ipse et ratio totius sacramentariæ*, etc.

Le British Museum possède un exemplaire intéressant de cet ouvrage La reliure est du temps, en veau, ornementée et à tranches dorées Au bas

de Myerdman à Londres. L'auteur avait mis, en tête du volume, une épitre dédicatoire au roi Édouard VI et, à la fin, il avait reproduit l'accord sur la question sacramentaire survenue entre les églises de Zurich et de Genève (1)

La lettre dédicatoire est animée d'un grand souffle antipapiste. Quelle haine vigoureuse et saine pour l'imposture et la tyrannie pontificale ! Quelle répulsion raisonnée pour la doctrine de la transubstantiation dont il énumère les déplorables conséquences. « Mais grâce à Dieu et malgré tout, voici qu'il s'écroule enfin le monstre à six pieds de la transsubstantiation ; il s'écroule avec son oblation propitiatoire, avec toute son hypocrisie, avec tout son appareil et sa pompe, avec toute sa tyrannie et sa férocité. Et sa chute est d'autant plus profonde qu'il s'était lui-même placé dans les hauteurs sublimes. » Lasco rend

du titre, selon sa coutume, l'auteur a mis de son écriture régulière cet hommage:

Clarissimo Viro Dn'o Chro'phoro ab. Tar. Dn'o et fr'i observant'mo.

Joannes a Lasco.

Dono misit.

Lord Thomas Grenville, de la bibliothèque duquel provient ce volume, y a mis, comme sur d'autres, une notice de sa main, où nous relevons deux erreurs : « Lasco, dit-il, envoie ce volume à son frère ». On sait que Lasco n'avait pas de frère s'appelant Christophore ; frère a ici un sens religieux. Du reste un frère ne traiterait pas son frère de « Seigneur », comme l'auteur le fait ici à deux reprises. On lit aussi dans la dite notice : « *In* 1555 *Lasco published in latin Forma ecclesiæ Anglicanæ*, etc. » *and it was published in french in* 1556. C'est un lapsus de mémoire ; Grenville a voulu dire *Forma ac ratio tota Ecclesiastici ministerii*, etc.

1. *Consensio mutua in re sacramentaria Ministrorum Tigurinæ Ecclesiæ et D. John Calvini ministri Genevensis ecclesiæ.*

ensuite hommage à Luther, auteur principal de cette délivrance. Il en vient, un peu plus loin, à la diversité des opinions sur la question des sacrements. « Par cette controverse, dit-il, Satan s'efforce de semer la division entre les églises évangéliques ; mais nous ne doutons pas du triomphe de la vérité. C'est pour ce triomphe qu'a travaillé cet homme digne d'admiration et de sainte mémoire, Martin Bucer. D'autres hommes doctes et pieux ont aussi contribué à ce résultat, et le Seigneur a fait intervenir sa grâce pour que l'accord se fit entre les principales églises suisses auparavant divisées. Cet accord s'est étendu plus loin, bien qu'il ne s'exprimât pas dans les mêmes termes, et de proche en proche il a gagné jusqu'à la Frise et jusqu'à ce royaume si florissant d'Angleterre. »

Strype, et Burnet après lui, ont blâmé Lasco de son intervention dans le débat sacramentaire. A les entendre, il a manqué de délicatesse sinon de gratitude envers le pays qui lui donnait l'hospitalité. — On croit rêver. Quoi ! appelé par Cranmer pour travailler au progrès de la réformation et notamment pour prendre part à la discussion sacramentaire, Lasco aurait dû s'abstenir de le faire !... Un réformateur n'aurait pas le devoir strict de parler, d'écrire et d'agir en réformateur ? En vérité, c'était bien mal connaître, et estimer peu Jean de Lasco, que de s'imaginer qu'il aurait pu vendre sa liberté de parole pour une hospitalité quelconque, surtout qu'il était absolument convaincu, comme nous le sommes nous-même, qu'il rendait en cette circonstance un service au pays qui l'avait accueilli, et où rien, en somme, que le désir d'être utile, ne l'avait obligé de venir. Un penseur, un philosophe, à plus

forte raison un réformateur ou un apôtre, s'en va avec un droit imprescriptible qu'il exercera à ses risques et périls quelquefois; mais qu'il devrait pouvoir exercer partout sans risques et sans péril, et qu'on s'étonne de lui voir contester par des gens intelligents et honnêtes : celui de dire, comme il l'entend, sa pensée sur ce qui intéresse l'homme et l'humanité.

On oublie d'ailleurs que Jean de Lasco, par ses fonctions même, avait le devoir de traiter ces questions. Il était conseiller officieux, dirai-je, de l'Etat, étant l'un des commissaires ecclésiastiques pour la revision des lois ecclésiastiques du royaume (1).

Au surplus notre Réformateur avait tous les droits et tous les privilèges des Anglais de naissance par le fait de sa naturalisation, que Strype, Burnet et les historiens de Lasco eux-mêmes semblent ne pas avoir connue. La charte *De indigenatione* le concernant, ayant dû passer, pour la plupart, inaperçue dans la grande collection de Rymer (2), nous en traduisons ici les parties principales :

« Le roi à tous ceux, etc... Nous accordons et nous

1. Pierre Martyr écrit à Bullinger : « le roi a nommé 32 personnes pour rédiger des lois ecclésiastiques pour ce pays, savoir 8 évêques, 8 théologiens, 8 civils et 8 jurisconsultes. Hooper, Lasco et moi sommes du nombre. Dieu veuille que nous fassions des lois telles que leur piété et leur justice éloignent des églises d'Angleterre les canons de Trente (*Original letters*, p. 503).

On trouve les noms des commissaires dans les *Acts of the Privy Counci.* (1850-1852), p. 382.

2. *Fœdera, conventiones, literæ*, etc. *Londini*, 1713, in fol. T. XV, p. 238.

à la maison duquel l'avenir réservait de si grandes destinées, n'était pas le seul à avoir une si haute opinion de la loyauté, de la capacité et des vertus de Jean de Lasco. Les autres princes allemands protestants et leurs ambassadeurs recouraient à lui en toute confiance, le sachant dévoué à la cause du protestantisme et de la liberté. On en trouve un curieux exemple dans une lettre inédite du baron Joachim Maltzan au roi Edouard VI. Ce personnage avait été envoyé en Angleterre comme Ambassadeur par le duc de Mecklembourg (*Tout petit prince a ses Ambassadeurs*). Mais, dit-il lui-même à sa Majesté, quand

illustra'tem v. et amor et benevolentia tum propensissimi Illustris. V. in nos studiiaffectus, quem non levibus testimoniis nobis de illust. V. pollicemur quod occasione sic oblata quœdam per reverendum et generosum Joannem a Lasco, sincere nobis dilectum, ad illustratem vestram nostro nomine referenda esse duxerimus, cujus fidem quippe viri non tam sinceri et candidi quam egregiis virtutibus clari, etsi illust. V. satis probatam habere non dubitamus, tandem vitandœ omnis suspitionis causa, has literas Reve. ejus D° dandas censuimus. Itaque Illustratem V. amice rogatam facimus, ut dicto D° Joanni de Lassco plenam habere fidem dignetur, non secus ac si nos presentes verba faceremus, negociaque nostra sua authoritate juvanda suscipiat, sibique commendata esse velit quod collati in nos beneficii studium ut gratissimum nobis erit, ita mutua amicitie benevolentia demereri vicissim studebinus. Jamque Illust. V. fœlicissime valere optamus. Date Regiomonte III Junii. Anno a nato Christo servatore M° D° L°.

Albertus senior, Dei gratia Marchio Brandenburgen. ; in Prussia, Stetiniœ, Pomeraniœ, Castribarium ac Sclaviorum Dux, Burgravius Nurembergens. ; Princeps.

Manup pria.

(Signature abrégée et illisible).

(Record Office : *Foreign papers, Edouard VI*, juin 1550, n. 216).

il fut à 20 milles en mer, il s'éleva une violente tempête qui le ramena vers les côtes. S'il ne perdit pas la vie, il perdit du moins l'envie de traverser. Comme il craint de s'exposer de nouveau surtout à cette époque de l'année (décembre) à de pareils dangers, il a passé ses lettres de créance au seigneur Jean Alasco, bien capable de le suppléer (1).

En considération de ses services Lasco devait recevoir d'autres récompenses que celles qui nous ont été signalées. Il ne faudrait pas croire cependant qu'il s'enrichit en Angleterre ; bien loin de là. Mais, selon sa coutume, il dépensait et donnait beaucoup. Dans ce pays comme dans la Frise, son œuvre fut essentiellement désintéressée.

Le travail cependant ne lui manquait pas. Sans doute il n'était pas chargé du service de la prédication, attendu que s'il comprenait le flamand, l'allemand, le français, il ne les possédait pas assez pour s'en servir en public. Mais outre le travail considérable du cabinet, Lasco présidait régulièrement le *cœtus* des pasteurs des quatre congrégations, et il faisait, la semaine, une conférence en latin sur les saintes écritures.

Il entretenait une correspondance considérable, et dont nous n'avons évidemment qu'une faible partie, et souvent telles de ses lettres exigeaient préalablement l'étude et la méditation. Il connaissait à peu près tous les réformateurs et la plupart des savants d'Allemagne. Pour ce qui intéressait la Réformation en général on le consultait, comme il consultait les autres. Tel, par exemple, ce document sur

1. *Foreign papers, Edouard VI*, 1551, n. 517.

lequel Bullinger, qui l'avait demandé, écrivit : « le baron polonais Jean de Lasco a écrit, ceci étant en Angleterre, de sa propre main, 1550 » (1). C'est une consultation sur les 24 points, base de l'accord si heureux et si important qui se fit entre Calvin, Bullinger et leurs collègues.

C'est aussi une consultation que Lasco remit à Cranmer, sur sa demande, relativement aux formes évangéliques qu'il convient d'adopter pour le culte public (2).

De divers côtés, on s'adressait à lui pour des services à rendre. Il était la providence des étrangers, et il se multipliait pour leur être utile. Heureusement il trouvait toujours en son ami William Cécil un auxilliaire dévoué. Cet éminent homme d'État, sincère et très honnête protestant, que l'oncle du jeune roi, Édouard Seymour, duc de Somerset et protecteur du royaume, avait nommé secrétaire en 1548, se faisait toujours un plaisir d'obliger Jean de Lasco, qu'il avait en très haute estime. On voit, par exemple, le Réformateur avoir recours à lui pour tirer d'embarras un serviteur de l'envoyé des confédérés allemands, qui, à la suite d'exigences d'un batelier de la Tamise, s'est pris de querelle avec des marins anglais, a blessé et a été blessé, et qu'on a finalement emprisonné.

Une autre fois, il s'agit de l'obtention d'un brevet pour « un homme pieux, au zèle duquel toute notre église française rend un bon témoignage, et qui désire fonder une imprimerie française à l'usage des îles soumises à la couronne d'Angleterre, pour lesquelles il publierait la traduc-

1. *Corpus Ref. Op. Calvini* XIII, 578.
2. *Opera*, II, 655 à 662.

tion en français d'ouvrages concernant la religion. » Le brevet fut octroyé par le Conseil royal (1), et l'on voit que ce français était du Val, sans doute le poète normand, réfugié à Londres, et devenu membre de l'église qu'il célébra dans ses vers.

Il s'agit enfin pour Lasco de la défense de ses chères églises. Martin Micronius écrit, le 13 octobre 1550, à Bullinger : « A force d'intrigues et de persuasions, les évêques ont obtenu du Conseil royal que nous soyons forcés de nous conformer aux cérémonies anglicanes concernant les sacrements; ce qui est intolérable aux gens pieux. Notre surintendant en est profondément désolé. M. Hooper, revenant de la Cour, vient de passer chez nous; il m'a dit que l'évêque de Londres avait été dans le conseil d'une extrême violence contre lui et l'avait couvert des plus grossières insultes » (1). Telle était cependant l'influence de Jean de Lasco qu'il réussit à détourner ce coup ; mais il était sans cesse sur la brèche. Au mois de novembre 1552, il écrit à Cécil qu'on inquiète de nouveau les membres de l'église dans les quartiers de Southwark et de Sainte-Catherine. On les menace de la prison s'ils ne suivent les églises de leur paroisse. Ce ne sont pas cependant les pas-

1. C'est peut-être de là qu'un historien un peu fantaisiste, comme il y en a tant (*S. Smile, The Huguenots, their settlements, Charches, etc.*) a pris occasion d'écrire : « Jean de Lasco (que par parenthèse il fait mourir en Suisse) établit la première imprimerie française à Londres pour la publication de livres religieux dont il composa un bon nombre. Il en publia aussi d'autres écrits en français par Édouard VI lui-même. » On aimerait savoir où l'auteur a trouvé tout cela ?

2. *Original letters*, 513.

teurs, mais les édiles qu'on appelle préfets des églises (Churchwardens) qui intentent ces poursuites. Il a vu hier à ce sujet le chancelier, qui lui a conseillé d'en entretenir Cecil. L'état de sa santé ne lui permettant pas de se rendre auprès de celui-ci, il lui envoie Utenhove, qu'il le prie d'écouter avec bienveillance (1). Le résultat de cette nouvelle intervention, ce fut un ordre du Conseil enjoignant à l'évêque de Londres de s'entendre avec Lasco (2).

Cependant Lasco avait sa large part d'épreuves particulières. La santé, qu'on a si bien nommé « le sel de la vie », lui faisait de plus en plus défaut.

Un grand malheur le frappa au mois d'août 1552. Il perdit sa femme. Elle avait eu deux attaques de suette, dont la seconde, un an auparavant, pendant un séjour à Lambeth, lui avait laissé une fièvre intermittente. Lasco fut si ébranlé par ce coup qu'il dut interrompre ses conférences latines (3). Cependant cinq mois plus tard, le 29 janvier 1553, et à l'âge de 54 ans, il se remaria avec une jeune demoiselle anglaise dont nous ne savons que le nom de Catherine, et dont il eut, comme de sa première femme, cinq enfants. « Pour ce qui est de mes épreuves, écrit-il le 7 juin 1553 à Bullinger, tu sais que le Seigneur m'a enlevé, l'an dernier, la première compagne de ma vie, ma femme, dis-je, dont la mémoire ne cessera de vivre en moi, tant à cause de sa piété et de sa loyauté que des enfants que j'ai eus d'elle et qui sont sans cesse sous mes yeux. Tu peux

1. *Opera*, II, 679.
2. *Acts of the Privy Council*. 1552.
3. *Original letters*, 578.

facilement concevoir combien ce coup a été et est encore terrible à mon cœur, sans parler des ennuis du ménage, qu'elle avait toujours eus entièrement, et qui me tombaient dessus après sa mort. Je ne dis rien de ma santé, qui est encore si ébranlée que je souffre même quand je parais me bien porter... Voyant donc que je ne pouvais m'occuper des soins domestiques de mon intérieur, j'ai pensé à me remarier. Et maintenant, Dieu qui a voulu m'éprouver par la mort de ma femme, a voulu aussi adoucir la douleur de mon âme en me donnant une autre compagne pieuse, fidèle et dont le dévouement ne laisse rien à désirer, de sorte que je puis déjà me livrer plus entièrement à mon ministère, quand ma santé ne s'y oppose pas ».

Cependant Jean de Lasco n'eut pas même la satisfaction de voir subsister cette fondation des églises des étrangers qui lui tenait le plus au cœur. Hélas! tout cela reposait sur la fragilité du jeune prince. Édouard VI mourut le 6 juillet 1553, et, le même mois, sa demi-sœur aînée, la fille de Catherine d'Aragon, Marie Tudor, fut proclamée reine. On sait qu'elle ne tarda pas à justifier toutes les craintes et surtout les efforts, malheureusement inutiles, qui avaient été faits par quelques-uns pour lui barrer l'accès du trône. On se la représente entre deux figures sinistres : le pape et Philippe II qui lui valurent, en la poussant à persécuter, le surnom de *sanguinaire*. Rome fit frapper une médaille pour commémorer cette restauration de son autorité en Angleterre. C'est qu'en effet on y sentit partout sa sanglante et lourde main de fer.

L'Eglise des étrangers cessa d'exister: on lui reprit son

temple, on déchira sa charte, on exila ses ministres. Lasco, comme tous les autres théologiens étrangers, reçut l'ordre de partir immédiatement.

Ce fut lui probablement qui émit l'idée d'aller chercher un refuge auprès du roi de Danemark et qui nolisa deux navires pour ceux qui voudraient s'y rendre avec lui. Ce que le gendre de Mélanchthon, le poète latin Sabinius, avait écrit de Stanislas Laski, devait convenir à Jean : il allait, lui aussi, justifier et mériter ses armoiries de famille, le vaisseau de Jason, quoiqu'hélas ! sans rencontrer, au terme de son expédition la toison d'or de la liberté.

Le réfugié gantois Jean Utenhove, qui avait été le secrétaire de Hooper, remplissait maintenant, et depuis environ trois ans, les mêmes fonctions auprès de Lasco. Il composa cinq ans plus tard, non sans la collaboration inavouée du réformateur, le récit de leur odyssée que nous allons résumer (1).

1. *Simplex et fidelis narratio de instituta ac demum dissipata Belgarum aliorumque peregrinorum in Anglia Ecclesia et potissimum de susceptis postea illius nomine itineribus, quæque eis in illis evenerunt ; in qua multa de cœnæ dominicæ negotio aliis que rebus lectu dignissimis tractantur, per Joannem Utenhovium Gandavum.*

A la fin du volume : *Basileæ, ex officina Joannis Oporini, anno salutis hominis* 1560 *Mense Martio.*

Cet ouvrage parut à Bâle et après la mort de Lasco ; mais Utenhove et lui avaient d'abord pensé à le faire imprimer à Genève par Crespin, à qui e manuscrit fut même envoyé dès 1558. Pourquoi ne l'imprima-t-il pas ? Peut-être Calvin, lassé de sa longue et infructueuse controverse avec Westphal, auquel il avait fini par laisser le dernier mot, pria-t-il qu'on l'imprimât ailleurs, afin qu'on ne pût supposer qu'il y fût pour quelque chose, quoique, quatre ans auparavant, lisant le récit que lui avait fait Lasco, il

XIX

A LA RECHERCHE D'UN NOUVEL ASILE.

Situé à 20 milles de Londres, sur la rive droite de la Tamise, à l'endroit où le fleuve commence à s'élargir en estuaire, Gravesend n'était qu'un village au temps de Lasco, mais déjà, ce qu'il devait être jusqu'à l'invention des bateaux à vapeur : le port où les voyageurs de Londres venaient le plus souvent s'embarquer ou débarquer. La rive montante n'était pas, comme à présent, couverte de maisons, d'hôtels de second ordre et de *Wharves* qui cachent entièrement la vue du fleuve et de l'estuaire. Ici, elle s'élevait en pente rapide; là, elle se dressait en colline.

eut, de lui-même, émis, dans sa réponse à celui-ci, l'idée qu'il serait probablement utile de le publier. Toujours est-il que Lasco lui avait demandé d'écrire pour le volume une lettre préface, comme il l'avait fait lui-même, et que Calvin n'en fit rien.

Le livre parut donc à Bâle chez Oporin qui le publia à ses frais. Du reste voici un passage de la lettre qu'il envoyait à Lasco en 1559 : « Quant à ce que tu m'écris de votre histoire danoise, je n'en ai encore reçu que la préface. Pierre Antoine (le famulus de Lasco) qui me l'a remise m'a dit que le manuscrit attendait à Genève chez Crespin. Si on l'envoie, soit à moi, soit à notre concitoyen maître Amerbach le jurisconsulte, assez tôt pour qu'on puisse finir de l'imprimer l'automne prochain, il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez satisfaits. Volontiers aussi, tout en vous envoyant quelques exemplaires, je vous donnerai un témoignage de ma considération et de mon obligeance » (Gabbema, p. 140).

Or, du haut de cette colline, le 15 septembre 1553, les nombreux amis de Jean de Lasco et de ses compagnons d'exil, qui les avaient accompagnés jusqu'à Gravesend, purent suivre des yeux les deux navires danois qui les emportaient.

Le moment était solennel pour tous; les adieux furent prolongés et touchants. Ceux qui partaient allaient braver les colères de l'élément le plus perfide et le plus cruel; ceux qui restaient, avec les pasteurs Poullain et Delœne, celles de la réaction papiste triomphante avec Marie, qui avait aussitôt appelé auprès d'elle l'ancien ami de Lasco, le cardinal Pôle. Les premiers au nombre de 175, y compris Lasco, Vauville, Micronius et Uthenove, se partagèrent inégalement entre les deux navires, dont l'un était plus grand que l'autre.

On navigua d'abord de conserve; mais, le troisième jour, la tempête éloigna les deux navires l'un de l'autre, et ils ne tardèrent pas à se perdre de vue sous un ciel sombre et au milieu d'une mer démontée. Cette tempête dura 15 jours. Ceux-là seuls qui ont été torturés et angoissés par les fureurs de la mer peuvent se représenter les souffrances physiques et morales qu'éprouvèrent les pauvres fugitifs: hommes, femmes et enfants. Mais ceux-là aussi savent quelle somme d'énergie développent chez d'aucuns ce corps à corps avec la mort, à laquelle cependant on ne peut opposer que la résignation, l'espoir de l'intervention divine.

Le plus petit de nos deux navires fut le moins malheureux : après avoir été balloté près d'un mois sur la mer du Nord, il entra, le 17 octobre, dans le port d'Elsi-

nore, sur le *Sound*, dans l'île de Seeland, à 25 milles de Copenhague. Cependant, à bord du grand navire où se trouvaient Lasco, Utenhove et Micronius, après les dangers de la mer, on eut à souffrir du froid et de la faim. Le petit port désert de Malstram, où on se réfugia, le 8 octobre, après une navigation dangereuse parmi les fiords et les écueils de la Norwège, parut tout d'abord un Eden à nos voyageurs épuisés. Dans ses pauvres maisonnettes de bois ils purent acheter du poisson, de la viande, de la farine. Ils passèrent là six jours à se refaire un peu et à attendre la fin de la tempête.

Au moment du départ cinq d'entre eux préférèrent se rendre à pied jusqu'au port le plus rapproché du Danemark, plutôt que de s'exposer de nouveau aux tempêtes et à la faim. Bientôt même il fut décidé que, si le vent ne changeait pas, plusieurs autres prendraient également la voie de terre, car si la traversée devait se prolonger on manquerait sûrement de vivres. Cependant le voyage à pied dans ce pays à peine peuplé, sans routes, à travers des rochers et d'horribles anfractuosités, présentait des dangers et de réelles fatigues. Et, comme exemple, l'auteur cite le cas d'un des voyageurs qui n'atteignit que six mois plus tard Copenhague, émacié et plus mort que vif.

Cependant le grand navire a repris la mer. Il est même parvenu dans les détroits entre la Norwège et le Jutland, quand le vent, devenu contraire, l'oblige à relâcher dans le port le plus rapproché.

Après dix jours d'attente sans que le vent parût devoir changer, Jean de Lasco, Micronius et Utenhove, montèrent dans une chaloupe et, longeant la côte, parvinrent,

trois jours plus tard, à Elsinore, où le navire entra à son tour le 29 octobre.

Le roi de Danemark était à 23 milles de là, à Kolding dans le Jutland, Jean de Lasco et ses deux compagnons y arrivèrent le 9 novembre. De l'hôtellerie où ils étaient descendus, ils prièrent le chapelain du prince de venir les trouver. Il y a des noms malheureux ou ridicules, ou désirables. Celui de ce théologien eût fait la joie d'un astrologue : Paul Noviomagus (de Nimègue). Il accourt. On lui raconte l'histoire de ces étrangers qui, en somme, sont des confesseurs de la foi évangélique, pour laquelle ils ont quitté leurs biens, leur patrie et l'asile trouvé en Angleterre ; on lui dit la ruine de leurs églises naguère si florissantes, les périls et les souffrances d'une longue et dangereuse traversée, l'espoir qu'ils ont fondé sur la générosité et surtout sur la piété évangélique du roi de Danemarck, qui ne sera certainement pas inférieur à Edouard VI et qui s'honorera, comme lui, en accueillant les proscrits de l'Évangile.

Sans être aussi touché que Didon au récit des malheurs des Troyens, Noviomagus manifeste sa sympathie. Il va les recommander au prince et leur faire avoir une prompte audience. Il s'éloigne chargé de leurs bénédictions et leur laissant l'espérance.

Cependant le temps se passe, et l'appel du roi ne leur arrive pas. Ils s'adressent au chancelier allemand et font aussi demander à Noviomagus lui-même la cause de ce délai et de ce silence inattendus. Le théologien leur répond que le roi est trop occupé. Nos étrangers commencent à se douter de quelque chose, et ils ne se trompent pas. Enfin, par

un secrétaire royal, ils sont mandés devant le prince ; entrevue solennelle, à laquelle la reine elle-même est présente. Noviomagus, qui s'est apitoyé sur leur sort, qui leur a promis son appui et leur a fait espérer, qu'avec l'aide de Dieu, on leur trouverait un endroit pour s'établir, Noviomagus, leur espoir suprême et leur ami assuré, prend la parole pour prononcer un discours qu'il a mis tout ce temps à préparer. Il parle, et par l'effet du ressentiment théologique, leur défenseur se transforme en un accusateur violent et haineux. Il a lu les livres que Lasco a dû lui donner : Horreur ! Ces gens sont simplement des disciples de Christ, au lieu d'être des disciples de Luther !... Ils ont le Christ dans leur cœur et dans leur vie où sa présence est manifeste, mais ils ne croient pas à la présence réelle et matérielle imaginée par des théologiens !!... et ils osent, ces pestiférés, aborder dans ce royaume !... Et Noviomagus, oublieux des droits de l'humanité, des devoirs de l'hospitalité, de la nécessité absolue de la charité qui seule nous sauve, oublieux de la vérité et de l'exemple du souverain maître, redouble de fureur, et des atttaques passe aux anathèmes. « C'est le devoir de tous les gens pieux, s'écrie-t-il, d'éviter de telles personnes et de les montrer au doigt, quels que soient d'ailleurs leur piété et leur savoir (1) ! » Tout ce qui dans les Écritures a rapport aux faux prophètes, l'impudent le jette à la face de Lasco et de ses collègues.

Ceux-ci durent ressentir ces procédés d'autant plus vivement qu'il ne leur était pas permis de répondre. Cependant

1. *Quibus piis omnibus cavendum esse.*

telle était la modération de Lasco pour les personnes, qu'il se contente de désigner ces ultra-luthérieurs du XVIe siècle, qui nous paraissent si vieillis, « les rigides contrôleurs de la foi luthérienne. »

Après l'invective de Noviomagus, Lasco présenta au roi une pétition signée de lui et de ses collègues (1) et se retira avec eux, le roi ayant promis de leur faire parvenir sa réponse. Ils la reçurent, en effet, le 15 novembre : « Le prince sympathise avec eux et les félicite de n'être pas retournés au papisme pour éviter la persécution. Cependant il ne peut permettre l'exercice de leur culte dans ses états. Son royaume jouit de la paix, grâce à l'ùnité de foi ; ce serait l'agiter que d'en permettre une autre. S'ils veulent se conformer, à la bonne heure. S'ils préfèrent partir, ils s'en iront avec les meilleurs vœux du roi. »

Lasco et ses amis demandent un peu de temps pour délibérer, et dès le lendemain ils envoient leur réponse. Sur la question s'ils veulent se conformer : — très volontiers, répondent-ils, mais seulement après qu'il aura été prouvé que les doctrines qu'on nous proposera sont tirées de la parole de Dieu et se justifient par elle. Ils sont prêts pour cela à prendre part à des colloques fraternels.

Le réformateur polonais et ses collègues firent aussi remettre au roi, par l'intermédiaire du chancelier, leur appréciation du discours que Noviomagus avait prononcé contre eux. Leurs notes forment 21 pages de texte et sont divisées en deux parties : *Quæ nobis placuerunt* et *in quibus nobis non satisfecit* : « Les choses qui nous ont plu, et

1. *Opera*, T. II, p. 680.

celles où il ne nous a pas satisfaits. » Le même jour, Noviomagus, accompagné de son collègue Henri Buscoducensus, le frère de Nicolas, vient les trouver pour s'expliquer au sujet de ce document qu'ils ont envoyé au roi. Il s'ensuit une longue discussion théologique, fort chaude, sur la confession d'Augsbourg, sur les paroles sacramentelles, sur les arguments papistes touchant la présence réelle, sur le rite de la Cène, sur les abus dans l'Église Danoise et sur les moines qu'on y tolère, malgré la prétention à l'unité, tandis qu'on chasse des chrétiens évangéliques « *Esse ibi, adhuc monachos, juratos vere Religionis hostes eosque non feri tantum, sed honorari etiam ; cum certum sit illos non aliter quam lupos, aut luporum catulos, veluti in sinu ali, in permiciem patriæ et religionis.* » Noviomagus se lève. Il répète qu'il ne les condamme pas, à moins qu'ils ne veuillent persister dans leur doctrine. Ils ont la débonnaireté de répondre à cet énergumène : qu'il n'a pas de raison pour les condamner, car ils croient à la confession de foi des apôtres, qui est la base de l'Église. On se sépare enfin, et Noviogamus promet de revenir le lendemain. Mais peu après, c'est Henri Buscoducensus qui reparaît seul avec un écrit : la fâcheuse lettre de Luther à Probst, pasteur de Brême, où entre autres choses se trouvent ces mots:

« Heureux l'homme qui n'a point de part au conseil des sacramentaires, et qui ne marche pas dans la voie des Zwingliens, et qui ne s'assied pas dans la chaire de Zurich. » Lasco et ses amis répliquent par cette parole de l'apôtre : « Que personne ne se glorifie dans les hommes », et ils ajoutent que ce travestissement d'un verse de Psaume

est puéril, ridicule, sans portée et indigne d'un homme sérieux (1).

Henri garda le silence; et Noviomagus ne revint pas le lendemain.

Le 17 novembre, le roi leur envoie trois individus pour leur faire savoir qu'il ne permettra point de colloque religieux. Il leur enjoint aussi de quitter le royaume, à moins qu'ils n'acceptent de se conformer à la doctrine et aux rites de l'église établie. Ils refusent de se conformer. Aussitôt le roi leur fait renouveler l'ordre de partir (2). Cependant il leur envoie 100 thalers.

Ils acceptent ce don, modeste en comparaison de ce que leur a coûté l'idée de se réfugier en Danemark. En envoyant leurs remerciements, ils demandent la permission que leurs frères, qui sont à Copenhague, et à qui ils ont envoyé une partie du don royal, puissent y passer l'hiver. Refus catégorique.

Le soir Buscoducensus, qui paraît avoir eu quelque vague honte de tout cela, vint les voir et leur exprima vivement sa sympathie. Ils le prient de demander au roi la permission d'hiverner où ils se trouvent, ou tout au moins de permettre aux vieillards, aux femmes prêtes d'accoucher et aux deux fils de Lasco d'attendre le retour du printemps. Le roi n'y veut pas consentir. Seuls, les enfants de Lasco et leur précepteur pourront rester. Il ne veut pas

1. *Porro Psalmi illius citationem diximus esse pe versam, tortam, puerilem plane que riticulosam et nullius omnino ponderis ac vero gravi prorsus indignum et alia quædam in eam sententiam, ut Henricus obmutesceret.*

2. *Protinus nos Rex e suo regno discedere jubet.*

non plus qu'ils retournent à Copenhague. Ils doivent gagner l'Allemagne par le Holstein.

Ils écrivent donc aux frères qui se trouvent à Copenhague que Lasco et Utenhove se rendent à Embden, et que Martin Micronius les attend à Lubeck ou aux environs de cette ville.

Le 19 novembre, ils quittent Kolding en route par l'Allemagne.

Micronius gagna Hambourg, Lubeck et enfin Rostock.

Le 4 décembre, Jean de Lasco et Utenhove débarquèrent à Emden, où ils trouvèrent plusieurs autres fidèles venus d'Angleterre. Ils furent reçus avec admiration et avec joie. « La ville toute entière, pour ne rien dire de toute la noblesse de la province, se montra si heureuse de notre arrivée, qu'il n'y a pas de parole pour exprimer sa joie ».

Utenhove écrivit aux fidèles, restés en Angleterre, un bref récit du voyage, et Jean de Lasco envoya une remontrance respectueuse mais ferme au roi de Danemark :

« Nous sommes venus à toi, dispersés, fugitifs, et en suppliant au nom du Christ. Avant de vouloir nous entendre, et dans une assemblée publique où l'on nous avait conduits par ton ordre, notre doctrine et même nos caractères ont été déchirés et condamnés, sinon entièrement par ta volonté, du moins avec ta connivence, si réelle que cette condamnation tu l'as ensuite approuvée de la façon la plus claire en nous chassant, sans jamais nous permettre de nous disculper en aucune façon. Tu te souviens, je pense, que tout cela s'est passé comme je le dis. Or, soit que tu nous considères ou non comme des membres de l'Eglise de Christ, soit que tu reconnaisses ou non nos

églises pour des églises du Christ, quelque opinion que tu choisisses, tu ne pourras jamais te disculper, devant le tribunal de Christ, d'avoir profané en nous et en nos églises, le corps et le sang de Christ, à moins que tu ne confesses ton péché et que tu le déplores au pied du trône de la grâce de Dieu. » Lasco lui montre ensuite la vérité de cette proposition, et après l'avoir pressé de rentrer en lui-même et d'examiner sa conduite, non à la lumière des opinions de ses conseillers, mais sous le regard de Dieu et à la clarté de sa propre conscience, il termine en ces termes : « Si tu daignes me répondre quelque chose, tu pourras le faire par l'intermédiaire de ton prédicateur, Martin Henri (Buscoducensus), auquel j'ai aussi écrit. Je ne doute pas qu'il ne soit tel qu'on puisse se fier à lui. Emden, 11 décembre 1553. Le très dévoué de ta royale et sacrée Majesté,

J. de L. De ma main ».

XX

LUTHÉRIENS ET RÉFORMÉS.

La Frise Orientale était la seconde patrie de Jean de Lasco. Il y possédait son petit « royaume de d'Abbingwer ». Il y avait même passé les meilleures années de sa vie, entouré d'estime et d'affection. L'accueil qu'on avait fait à ses étrangers et à lui était tel qu'il leur semblait à tous arriver dans une commune patrie. Dans ce noble petit pays tous ses enfants étaient nés, et ce fut encore là

que sa femme lui donna un fils qu'il appela Samuel. Depuis son retour d'Angleterre, il y passa plus d'une année tranquille et heureux. « En un mot, écrit-il je rends grâce au Seigneur mon Dieu de nous avoir reconduits ici. »

Il avait cependant, dès son retour, fait une assez pénible découverte, qu'il raconta plus tard à Bullinger et à Bibliander (1). D'aucuns, pendant son séjour en Angleterre, avaient répandu le bruit qu'il avait modifié sa doctrine. On espérait par là disposer les esprits à une modification de la foi des églises de la Frise dans le sens luthérien. Le frère de la comtesse, Christophore, quelques courtisans et Medman l'un des consuls, avaient voulu travailler ainsi au *consensus omnium*, et surtout s'attirer la faveur des princes luthériens. Un des pasteurs d'Emden, Gellius Faber, était à cet effet entré en correspondance avec Mélanchthon par l'intermédiaire d'Hardenberg. Plus encore : il avait rédigé un catéchisme à tendance luthérienne, et il venait de le livrer au compositeur quand arriva Jean de Lasco.

Mis au courant de ce qui se passait, le Réformateur agit, selon sa coutume, avec vigueur et franchise. Il attaqua de front ses adversaires dans le « *cœtus* » des pasteurs ; il les réfuta; il les confondit ; en même temps qu'il publiait un opuscule dédié aux ministres de la Frise Orientale, contenant sa profession de foi touchant l'eucharistie, à seule fin de montrer qu'il n'en avait pas changé, comme on l'avait prétendu. Il écrivait aussi à Hardenberg pour qu'il arrêtât l'impression du catéchisme de Gellius (2). Il proposait

1. *Opera*, II, 710.
2. *Ib.* II, 6↓5.

enfin au *cœtus* l'adoption d'un petit catéchisme tiré de son grand catéchisme, qui n'avait jamais été publié, mais dont il existait des exemplaires manuscrits dans toutes les églises de la Frise. Finalement il fut décidé que ce petit catéchisme et la traduction du grand, faite en flamand par Utenhove, seraient imprimés pour l'usage des églises ; et que celui de Gellius Faber, rectifié selon les indications de Jean de Lasco, pourrait aussi être imprimé. Toutefois, seul, le petit catéchisme parut au mois d'octobre 1554, devint d'un usage général et tint lieu de confession de foi (1). Quant à la proposition d'inviter Mélanchthon à venir en Frise en vue de rédiger une confession de foi conciliatrice, elle échoua misérablement dans l'assemblée des nobles du pays. Jean de Lasco, qui l'avait combattue énergiquement, ne manqua pas de s'expliquer avec Mélanchthon et avec Hardenberg, sans leur cacher son vif et légitime mécontentement. Mais aussi avec quel empressement sa bonté et sa générosité natives reprirent le dessus ! Aux lettres d'excuses de son ami, il répondit : « Peu importe que tu aies agi seul ou avec d'autres, il suffit que tu l'aies fait, non sans quelque tort à mon ministère et en scandalisant beaucoup des fidèles de nos églises... Quant à ton souhait, que tout soit oublié, il est déjà réalisé, mon Albert... Il n'y a donc pas de raison pour que tu doutes de mes sentiments envers toi ; bien plus, je suis si loin de vouloir qu'il reste entre nous quelque impression fâcheuse, que je désire que tu me pardonnes ce qui a pu t'offenser de ma part (2).

1. Ubbo Emmius, p. 948.
2. *Opera*, II, 709.

Nous venons de toucher au seul différend qui s'élevât jamais entre les deux amis. Depuis le jour où le moine avait rendu à l'ex-évêque de Vesprim le service spécial (*pecularia quadam in me officia*). que nous croyons être la bénédiction de son mariage à Louvain, il ne s'était pas élevé un seul nuage entre eux.

Hardenberg, comblé de bienfaits par son éminent ami, dont il sentait la supériorité, avait été avec lui en communion de foi et de pensées comme un disciple avec son maître. Il avait eu d'abord à souffrir à Brême de l'intolérance des ultra-luthériens, ainsi que le lui avait prédit Lasco. Il avait lutté, discuté, et finalement, homme de paix avant tout, il avait fini par se taire et par fraterniser avec les Melanchthoniens abandonnant la revendication catégorique de sa foi sur ce point de dogme et de morale (1).

Lasco au contraire était demeuré intransigeant. Tout en admettant un certain mystère dans la communion, il ne voulait entendre parler en aucune façon de présence réelle, repoussant également la crudité de l'affirmation papale et les subtilités des déclarations Mélanchthoniennes.

Cette fâcheuse affaire rapprocha Hardenberg de Mélanchthon (1), mais l'éloigna de son vieil ami. La lettre

1. *Melanchthonis opera*, *Halis saxonum* 1841, vol. III, 315-317. Le théologien de Wittemberg écrivait à Camerarius : « *Albertus desiderat etiam in vetere amico sarmatico moderationem*, vol. VIII, 315. Il n'en fut pas moins destitué en 1561 comme Calviniste. Il se retira alors auprès du Comte d'Oldenbourg, et il fut plus tard pasteur dans son pays, d'abord à Stengwarden, puis, en 1567, à Emdem où il mourut en 1574.

dont nous venons de citer quelques lignes paraît avoir été la dernière de leur correspondance (mai 1555). Lasco et Mélanchthon prononcèrent l'un sur l'autre quelques paroles amères. « Philippe est bien toujours le même, écrit le Polonais à Hardenberg : J'admire son érudition, je rends justice à sa piété, je loue sa modestie, mais je ne puis approuver l'étroitesse de son esprit. » Il aurait pu ajouter : la faiblesse de son caractère.

De son côté, Melanchthon, le temporisateur, le conciliateur de la Réforme, ne comprenait pas le caractère de Lasco tout d'une pièce, et ne se rendait pas assez compte que sa foi, un peu raide, chèrement acquise et vaillamment servie, était le résultat d'une conquête essentiellement personnelle : une colonne de cristal dont il avait, pendant des années d'études et de méditations solitaires, extrait laborieusement les matériaux de la roche de la parole de Dieu, fouillée en tous sens ; car Lasco connaissait la Bible autant que n'importe quel réformateur et beaucoup mieux que plusieurs d'entre eux.

Calvin lui-même regrettait la trop grande austérité de Lasco (1). « Si après la guerre de Livonie, écrivait-il en 1557, à Utenhove, la réformation de l'église se fait régulièrement, Lasco obtiendra auprès du roi l'influence qui est due à sa piété, à son savoir, à son expérience et à sa capacité. » Mais il confesse qu'il avait dit à Vergerius que Lasco pouvait échouer en quelque manière à cause de sa grande austérité. Expliquons-nous : rigide à l'égard des princes, il l'était : témoin ses lettres à la comtesse de sa Frise, au duc de Prusse, à qui il écrit au moment où il est question d'aller auprès de lui : « Je ne suis et ne serai le

serviteur d'aucun homme en fait de religion » ; ses lettres au roi de Danemarck et ses remontrances au roi de Pologne. Calvin, dur pour les pauvres théologiens, n'était pas aussi tranchant ni aussi sévère avec les têtes couronnées, non pas même envers François I[er] couvert du sang et des cendres des martyrs.

Lasco au contraire se montra débonnaire et sans velléité de persécution envers David Joris et Mennon Simon.

Et à ce propos, on regrette de ne pas savoir s'il intervint en faveur des membres de ses églises et de la colonie des étrangers : Jeanne Bocher et Georges de Parris, dont l'un niait la divinité, l'autre l'humanité du Christ et qui furent brûlés à Smithfield (1).

Quand Lasco pénétrait dans le palais de Lambeth et passait sous le porche devant la prison ou au pied de la tour où étaient ces infortunés, leur donnait-il une pensée?

Quand Cranmer, qui présidait la commission qui les jugeait, parlait d'eux à Jean de Lasco, car il ne se peut pas qu'ils n'en aient parlé (2), que disait celui-ci ?

Quelle belle occasion, en tous cas, a donc manquée le Réformateur polonais de se placer ouvertement, par une manifestation publique, au tout petit nombre des âmes d'élite qui, devançant leur dure époque, firent entendre, après 15 siècles de silence, la voix irritée du Christ à ses disciples indignes : « Vous ne savez dequel esprit vous êtes

1. G. Bonet-Maury : *Des origines du christianisme unitaire chez les Anglais. Paris*, 1881. Chap. VI : l'*Eglise des étrangers à Londres.*

2. Lasco ni aucun des théologiens réfugiés en Angleterre ne faisaient partie de cette commission, composée de 27 membres dont les noms se trouvent dans le recueil *Rymers Fœdera*, année 1551.

animés : Le fils de l'homme est venu non pour faire périr, mais pour sauver ! »

Quant à Cranmer et à Ridley, le mot du Christ se réalisa pour eux dans ce monde : « Celui qui frappe de l'épée périra par l'épée ». Celui qui brûle sera brûlé. Le prédicant Baptiste Humphrey Middleton les en avait d'ailleurs avertis. Étant sur le point d'être condamné par l'archevêque et ses collègues de la commission : « Bien, dit-il, révérend Monsieur, prononcez contre nous la sentence que vous croyez convenable ; mais afin que vous ne puissiez dire que vous n'avez pas été averti, j'atteste que votre tour viendra ensuite. »

Jean de Lasco apprit à Emden le sort de Cranmer : « Notre archevêque de Canterbury a été condamné à la décolation, écrit-il. Pendant qu'on le promenait à travers la ville de Londres pour l'exposer au peuple, il s'est montré plein de constance, exhortant les autres à la fidélité chrétienne, de sorte que le peuple éclatait en sanglots. Il suppliait sans cesse qu'on ne fît pas de tumulte, disant que le devoir des chrétiens est de vaincre par la patience ».

Cranmer, Ridley, Latimer, Hooper et d'autres martyrs avaient été arrêtés trois jours avant le bannissement de Lasco et des autres théologiens étrangers.

Notre Réformateur était allé probablement leur faire ses adieux dans leur prison. C'est du moins ce qui semble ressortir d'une phrase de la lettre que l'évêque de Glocester et de Worcester, son ami Jean Hooper, lui écrivit de sa prison.

« Tu sauras (par le porteur qu'il lui recommande) tout ce qui nous concerne, et l'état où est tombée l'église, état

calamiteux et misérable! Que le Seigneur tourne vers nous sa face débonnaire, et brise la force de nos adversaires. De jour en jour ils redoublent de rage et d'insultes. Mais il se lèvera enfin celui qui paraît maintenant sommeiller, et il renversera ses ennemis. S'il nous fait cette grâce pendant notre vie, son nom en sera béni ; sinon, que sa volonté soit faite. Il ordonne lui-même que nous mourrions pour sa gloire ; et qu'il ordonne des choses plus cruelles encore s'il le veut ! Mais ces choses et les plus dures qui peuvent survenir, nous sommes prêts, avec l'aide de Dieu, à les souffrir. A la hâte et en cachette de la prison devenue plus étroite et plus dure qu'elle n'était quand tu nous as quittés. Salue maître Martin, pieux et vieil ami, le noble Utenhove et tous les autres frères. Je prie que vous nous recommandiez, mes compagnons de captivité en Jésus-Christ et moi-même, au père céleste, afin que par notre mort sa gloire brille de plus en plus dans ce monde si ténébreux. »

Cette lettre avait été adressée par le prisonnier à Jean de Lasco en Danemark, car il n'avait pas douté un instant que Christian III n'accueillît les fugitifs, représentant cinq ou six nationalités et ce qu'il y avait de meilleur chez elles.

N'oublions pas, à ce propos, de noter qu'à l'encontre du roi de Danemark, un autre prince luthérien, le célèbre Gustave Wasa de Suède, s'empressa d'écrire à Jean de Lasco pour lui exprimer sa sympathie et le regret que lui

1. Gabbema, *Expistola LV : Pietate, eruditione et stemmate viro nobili D Joanni a Lasco apud regem Daniæ.*

et ses étrangers ne fussent pas débarqués dans son royaume, où il aurait été et où il serait encore heureux de les accueillir et de les protéger.

Cette lettre fut une consolation pour notre Réformateur. Elle arrivait bien à propos. Comme une poule courant après ses poussins dispersés, il cherchait alors à les rassembler auprès de lui dans la Frise, où ils se fondraient naturellement dans les églises du pays. Il ne les considérerait que comme en station à Wismar, à Lubeck, à Brême, à Hambourg, où il les avait pourtant recommandés aussi bien qu'il avait pu. Il avait même envoyé Micronius au devant d'eux. Mais dans ces diverses villes nos pauvres étrangers étaient mal vus.

Il se rencontra même à Hambourg un énergumène de la même espèce que Noviomagus. Il ne décolérait pas depuis l'arrivée de ces abominables sacramentaires, qu'il avait l'impudence d'appeler *des Martyrs de Satan*, et il se livrait à une prodigieuse débauche d'encre, de salive et de bile. « Un certain pasteur de Hambourg, Joachim Westphal, dit Jean de Lasco, a écrit contre nous tous en général un libèle rempli de mensonges et de calomnies. On n'y trouve cependant rien qui n'ait été dit et mieux dit par les autres que par lui. Je vous l'envoie dans le cas où l'un de vous voudrait lui répondre, car pour moi je n'en ai pas le loisir. Je voudrais pourtant qu'on lui répondit, non pour lui, mais pour ceux qui le suivent. Il a aussi publié un recueil d'interprétations des paroles de la Cène, tirées des écrits de Carlostad, Zwingle, Œcolampade, Pierre Martyr, Bucer, de votre confession contre Luther, de Bullinger, Calvin, et enfin de mon propre livre; mais sur ce point

je lui répondrai, si Dieu le permet. Tant c'est une gigantesque entreprise que de vouloir maintenir debout cette prodigieuse rêverie, parente de l'idolâtrie papale, savoir la présence corporelle du Christ dans la cérémonie et dans les éléments de la Cène! Cependant j'espère qu'elle disparaîtra bientôt de la pensée de toutes les âmes pieuses ».

Et le Réformateur polonais termine cette lettre en affirmant encore l'identité de sa conception avec celle des églises de Zurich, quoique d'aucuns, à propos du mot *signe* employé par Lasco et de celui de *symbole* dont se sert Zurich, voudraient les mettre en opposition. C'est absurde; « mais ils aiment à chasser et à semer la discorde où il n'y en a pas. »

De l'abomination des sacramentaires à leur suppression violente il n'y a qu'un pas, conséquence logique de l'intolérance et desiderata de la conscience pervertie par elle. « Westphal ayant enfin rejeté l'autorité de la parole de Dieu, en appelle contre moi à l'autorité du magistrat. Nul doute que la discussion lui soit plus facile sur ce terrain, et elle lui sera encore plus facile, si à l'instar du pape, il demande qu'on procède par le fer et le feu. Et tu penses, mon pauvre Albert, qu'on peut adoucir ces gens-là! Quant à moi, en les voyant procéder, non dans l'intérêt de la gloire de Dieu, mais pour eux-mêmes, par des mensonges et des calomnies, je me sens pressé de les apaiser, mais à la façon du Seigneur Christ lui-même envers les pharisiens et les principaux sacrificateurs (3). » Et de fait, il

1. *Opera*, II, 698.
2. II, 700.
3. II, 610.

prit le fouet comme Jésus, et sans user de toutes les épithètes qu'on trouve dans les apostrophes du divin Maître, il ne ménagea pas les vérités.

En attendant qu'il répondit à Wetsphal, il écrivit au roi Christian la remontrance que nous avons déjà signalée (1). Elle était sévère, avons-nous dit, cependant personne ne la trouva exagérée. Calvin qui, deux mois auparavant, avait dédié au roi Christian son *Commentaire sur les Actes*, était rempli d'indignation : « Grand Dieu, s'écrie-t-il, quelle barbarie chez un peuple chrétien ! Elle surpasse même la fureur des vagues. Je vois qu'une rage diabolique s'est emparée de toute cette région maritime. La Saxe aussi est enragée contre nous sans honte ni mesure. Agréable et joyeux spectacle pour les papistes (2) ! »

Mais Lasco infligea aux fanatiques du Danemarck un châtiment plus sévère que la remontrance au prince. Il fit un exposé fidèle de ce qui s'était passé. Ce récit, envoyé par lui à Calvin, à Bullinger et aux théologiens de Zurich, semble perdu ; mais il doit avoir été fondu, sinon reproduit, dans le livre qui porte le nom de Jean Utenhove.

1. II, 687-693.

2. Calvini, *Opera vol. XIV*, p. 142, dans le *Corpus Reformatorum*. Il écrivait aussi à Farel le 25 mars : *Quam inhumaniter se gerunt phrenetici qui hodie sub Lutheri nomen nos oppugnant ex literis D. a Lasco intelliges quas ad te mitto.*

XXI

RETOUR EN POLOGNE.

Cependant sa seconde patrie ne faisait pas oublier la première à Jean de Lasco. Comme la voyageuse hirondelle aime à revenir, par-delà les mers et les terres, retrouver le vieux nid et les paysages qu'elle effleurait de ses premiers vols, notre Polonais rêvait de rentrer au pays, de se retrouver au vieux château de Kalish où il avait fermé les yeux à son vieil oncle, à celui de Lask où il était né, à Cracovie où il avait fait si grande figure à la cour, et où plus tard il avait été l'âme des conciliabules évangéliques. Il y jouirait désormais de la liberté de conscience. Il y consacrerait ses dernières années au progrès et, qui sait ? au triomphe de l'Évangile!

Cependant il ne voulait pas devancer l'appel qu'il espérait recevoir du roi de Pologne, qu'on disait être disposé à embrasser la foi protestante.

C'est qu'en effet il était survenu de grands changements en Pologne pendant les quinze années que Jean de Lasco en avait été absent (1). La réforme n'avait cessé d'y faire des progrès. Les palatinats du Nord et de l'Ouest, et ceux de la Lithuanie, étaient maintenant à moitié gagnés, tandis que des villes importantes, comme Dantzick,

1. Voir Lubiensky, *Historia Reformationis Poloniæ Freistadii*, 1685, et Krazinsky. *Historical sketch of the Reformation in Poland*, London, 1838.

Elbingen, Marienbourg, Thorn, etc., avaient rompu avec le catholicisme. Le protestantisme comptait parmi ses adhérents secrets, les prédicateurs du roi Cosmin et Prasnicky, le confesseur de la reine-mère, le moine Lismanin, Direwiski chanoine de Cracovie, les évêques de Kulm, de Warna, de Cujavie, de Kaminiecz, de Kiovia. De nombreux prêtres s'étaient mis à prêcher l'Évangile, à donner la communion sous les deux espèces ; plusieurs même s'étaient mariés.

La noblesse était, comme en France, à la tête du mouvement réformateur. Le conflit entre elle et l'épiscopat, dont la lettre de Jérôme et la réponse de Cricius nous ont fourni un indice, était passé des escarmouches à une véritable guerre. On dénonçait hautement la corruption, la mondanité, la tyrannie des évêques, leurs empiètements sur les pouvoirs civils et leurs privilèges énormes. Ne joignaient-ils pas au pouvoir religieux absolu le pouvoir législatif, comme membre du Sénat, et le pouvoir judiciaire, la basse et la haute justice, comme seigneurs de l'État et princes de l'Église? Et ce dernier pouvoir, combien odieux entre leurs mains! Ils étaient juges et parties dans les procès qu'il leur plaisait d'intenter à tort ou à raison sous prétexte d'hérésie.

Il ne se tenait plus de convention ou diète générale qu'on n'y entendit des protestations énergiques contre le clergé, et sans qu'on n'y formulât la demande d'une réforme de l'église.

A la diète de Pétrikow en 1555, le parti de la Réforme demanda la réunion d'un synode national, composé des représentants de tous les partis, et auquel on inviterait les

réformateurs comme Calvin, Bèze, Mélanchthon et surtout Jean de Lasco. A cette convention, le palatin de Rava, Raphaël Lesczinski, qui avait sacrifié sa dignité de sénateur et ses privilèges pour se déclarer protestant, refusa de se découvrir pendant la messe d'ouverture, et attaqua les évêques avec une violence extrême. Tarnowsky, castellan de Cracovie, tout catholique qu'il était, ne fut pas moins violent. Et quoique le clergé réussit à faire écarter les propositions de synode et de réforme, il fut évident qu'il avait considérablement perdu de son influence et que le moment approchait où il devrait rendre compte de ses scandaleux abus.

Enfin le puissant palatin de Vilna, cousin germain de la reine, homme instruit et le meilleur général du royaume, le prince Nicolas Radzivill se déclara le patron de la religion protestante. Lui et toute sa famille l'embrassèrent et la pratiquèrent ouvertement. Il avait deux chapelains protestants, et il faisait célébrer le culte évangélique sur toutes ses terres, élevant, selon l'expression du nonce papal, autel contre autel. Il montrait le plus beau zèle et faisait de grands sacrifices pour la propagation de la foi. Il aidait les traducteurs de la Bible en langue polonaise, et pour éditer leur œuvre, il établit à ses frais une imprimerie à Brzesczin en Lithuanie.

L'un des premiers, il eut l'idée d'adresser une vocation formelle à son illustre compatriote le réformateur Jean de Lasco. Le 12 octobre 1552, Jean Utenhove écrivait de Londres à Bullinger : « Le seigneur Lasco a reçu des lettres de quelques nobles de Pologne et de Lithuanie, et du roi lui-même une lettre pleine de bonté. Toutes ont pour

objet de l'inviter à se rendre en Pologne à l'assemblée générale du royaume que le roi a convoquée pour la réformation de la religion. Mais afin de ne pas éveiller les soupçons des ennemis de la foi, ils demandent particulièrement qu'il soit délégué par le roi d'Angleterre comme ambassadeur où sous un prétexte quelconque. L'archevêque de Canterbury en a fait aujourd'hui pour la première fois la proposition au Duc de Northumberland. Dieu veuille que cela tourne à la gloire de son nom (1) ».

La maladie du jeune roi d'Angleterre, les grandes préoccupations dont elle était la source, et bientôt après, sa mort prématurée, ne permirent sans doute pas de donner suite à cette idée. Nous saurions à quoi nous en tenir sur ce point si la réponse que Jean de Lasco adressa au prince Nicolas Radzivill n'était allée s'enfouir on ne sait dans quelle collection, après avoir été mise en vente à Paris. Le savant éditeur de Lasco, Kuyper, n'a pu que relever cette phrase, citée dans le catalogue de la vente : « Personne n'ignore que j'ai et n'ai jamais cessé d'avoir un grand désir de servir mon pays. J'ai tenu à le dire à ton Altesse, car j'apprends qu'on répand le bruit que je refuserai d'accepter toute vocation que daignerait m'adresser sa majesté royale (2) ».

On peut conclure de cette réponse que si les nobles passés au protestantisme pressaient Lasco de rentrer dans son pays, le roi Sigismond-Auguste, quoique assez favorable à la réforme, se bornait à lui exprimer son estime,

1. Pijper *Jan Utenhove, Appendix*.

2. *Opera*, II, 674.

son amitié et le plaisir qu'il aurait à le revoir, s'il revenait en Pologne.

Or, ce n'est pas ce qu'attendait Jean de Lasco. Il désirait que le prince le rappelât formellement.

Il ne paraît pas cependant qu'il y comptât beaucoup, puisque, aussi tard que le mois d'avril 1555, ayant fait son testament, il choisit à Emden des tuteurs pour sa femme et ses enfants, et des exécuteurs testamentaires. Ses trois collègues d'Emden furent ses témoins. Il débutait par sa profession de foi et finissait cette partie de son testament par des vœux ardents, pour la conservation de la vraie religion et le salut des églises. « Il voulait, dit Emmius, que ce document restât comme le témoignage perpétuel de la piété de son âme (1). »

Cependant, au mois de mai suivant, il quittait Emden pour toujours, « comblé, dit Emmius, de témoignages, d'estime et d'amour, et ne laissant que de vifs regrets... Mais Lasco parti, sa très chère mémoire et le fruit précieux de ses travaux, n'ont cessé de demeurer jusqu'à ce jour dans l'église d'Emden, et ils y demeureront tant que dureront la discipline et l'assemblée ecclésiastique qu'on appelle le *cœtus* ».

Rien, dans ce récit d'Emmius, ne donne à entendre que l'opposition de la cour mondaine et du parti luthérien, que Jean de Lasco avait dû combattre dès son retour d'Angleterre, ait contribué à son départ. Il ne mentionne que l'appel venu de Pologne. Mais le Réformateur indique bien deux motifs. On lit d'abord dans sa lettre, à Bullinger et à

1. Ubbo Emmius, p. 952.

Bibliander, dont nous avons déjà cité un fragment : « Quand les courtisans virent qu'il leur serait impossible, tant que je serais ici, de rien changer à la doctrine des églises sans provoquer une émotion générale dans le pays, ils pensèrent au moyen de m'en chasser : « J'étais, disaient-ils, si odieux à la Cour de Bourgogne, qu'on ne pouvait permettre plus longtemps ma présence ici, sans péril pour le pays. J'ai donc cédé à leur fureur, d'après le conseil de toute l'église, qui cependant n'a jamais cessé de me reconnaître unanimement pour son pasteur... Je n'ajouterai que ceci : j'ai laissé les ministres de presque toutes les églises et les principaux du pays, si unanimes et si confirmés dans notre doctrine, que jamais auparavant on n'avait vu ici une telle union des âmes. A Notre Seigneur Dieu, soit la gloire. Mais la magistrature de cour est bien impie, et la princesse-veuve, bien refroidie pour les intérêts de la religion. »

Ce changement de la comtesse fut bien sensible à Jean de Lasco. Celle-ci cependant paraît n'avoir jamais cessé de vénérer le Réformateur, non sans regretter son inflexibilité qui se refusait à tout compromis politique. Quand il partit, elle lui fit remettre, par un des consuls d'Emden, Medmann, et comme venant *d'un frère*, une somme d'argent ; mais Lasco refusa d'accepter ce présent, tant qu'il ne connaîtrait pas ce *frère*. Même après son départ, il écrivit de Francfort : « Je ne dissimule pas que je suis aidé par des frères pieux, et je n'ai point honte de l'avouer ; mais je ne désire pas être aidé par qui que ce soit. Bien plus, je ne veux être aidé par personne dont je ne connaisse la foi et la piété. Donc que celui, quel qu'il soit, qui veut

m'aider par ton intermédiaire, ou dise son nom ou qu'on lui rende son argent. J'ajoute que j'ai su par quelqu'un, qu'on soupçonne la princesse d'avoir donné cet argent. Si cela est, bien que tu me l'aies plusieurs fois nié, je ne veux certainement pas le recevoir. Je ne fournirai pas, par l'acceptation de ce service, un voile à son hypocrisie. Je l'accuse devant le tribunal de Christ. Que son argent demeure avec elle pour la condamnation de son hypocrisie, si elle ne veut se repentir. Pour moi, tant que ses agissements seront les mêmes, je ne veux rien avoir affaire avec elle. Quand nous serons devant le tribunal de Christ, nous verrons quels prétextes elle alléguera. Et ce moment arrivera bientôt pour elle et pour moi. Excuse-moi de te parler ainsi, mais je ne puis autrement. Adieu ».

Quant à l'appel qui lui fut envoyé de Pologne, voici ce qu'il en dit lui-même : d'abord dans sa lettre à Hardenberg : « Je te rends grâce à toi et à tous ceux qui sont mentionnés dans ta lettre, mon Albert, de me féliciter de l'aurore de la lumière évangélique dans mon pays et de la vocation qu'on m'y adresse » (1).

Il écrivait cela de Cologne, au mois de mai 1555. Il venait de quitter Emden, et il était en route pour Francfort, où il allait passer toute une année (2). C'est de là qu'il pria son église d'Emden de lui accorder sa démission

1. *Opera*, II, 713.

2. La grossesse de sa femme qui dut accoucher à Francfort avait été un des motifs de son installation dans cette ville. Il y était, comme partout où il se trouva, sur un pied qui lui permettait de recevoir des hôtes. Il eut ainsi le fils de Bullinger et le poète Sabinus, gendre de Mélanchthon (Ubbo Emmius, p. 952. *Opera*, II, 714.

définitive, afin qu'il pût rentrer dans sa patrie. De nouveaux appels, plus formels et plus nombreux, lui arrivaient de Pologne, et ses amis Calvin, Bullinger, Martyr et Vergerio le pressaient de s'y rendre (1).

Deux choses retardaient sa décision : sa santé, si mauvaise qu'il écrivait à Calvin : « Je me vois près du port après lequel nous soupirons tous. Veuille le Seigneur nous permettre d'y arriver, quand il lui plaira, l'âme forte et sereine » ; ensuite l'impression de son livre *Forma ac Ratio*, qu'il voulait présenter au roi avec la lettre préface, sorte de manifeste précurseur de sa rentrée.

Quand le messager particulier qu'il avait envoyé en Pologne fut enfin de retour, et qu'il sut quelle était la volonté du roi, il s'y conforma et quitta Francfort.

Un an plus tard, il arrivait enfin en Pologne, et il s'empressait d'écrire à Sigismond-Auguste une espèce de compte-rendu de l'emploi de l'année écoulée :

« Je pense que tu te souviens probablement, illustre roi, qu'ayant envoyé, au printemps dernier, mon messager auprès de toi, il s'informa en même temps, par l'intermédiaire du prince palatin de Vilna, si tu souffrirais mon retour, dans le cas où on m'adresserait une vocation chrétienne, conforme à la parole de Dieu, et que cette réponse me fut transmise de ta part : tu ne m'ordonnais pas de rentrer dans ma patrie, afin qu'on ne pût dire que tu étais l'auteur de mon retour ; mais tu ne t'y opposais pas non plus, comme si tu ne pouvais souffrir ma présence ; toutefois, par un effet de ta bienveillance pour moi, tu me con-

1. *Corpus Ref., Calvini Opera : Lascus calvino*, t. XV, 772.

seillais, si je songeais à revenir, de ne pas le faire avant la fête de Barthélémy, car on espérait réunir à cette date la Diète qui devait décider quelque chose de certain touchant la religion. Tu me conseillais aussi de donner, en attendant, tous mes soins à éloigner de moi, par quelque témoignage public, tout soupçon de dissentiment avec la confession d'Augsbourg, surtout touchant la Cène du Seigneur. Avec cette réponse, mon messager m'apporta des lettres de plusieurs nobles, et non des moindres du royaume, les uns me demandant de revenir, les autres m'y exhortant. Plusieurs de mes parents par le sang ou les alliances faisaient comme eux (1). Enfin et surtout, plusieurs chevaliers, qui s'intéressent à la doctrine évangélique, et la plupart des ministres des églises réunis en synode, m'envoyèrent par mon messager un appel unanime et fortement motivé. Je résolus donc de rentrer dans mon pays pour obéir à cette vocation, mais pas avant l'automne, selon la volonté de ta majesté, quelque ardent désir que j'eusse de revoir ma patrie dans ces conditions (2). En attendant, je n'ai rien

1. *Opera*, II, 738: *hocque ipsum faciebant preterea, ex meis necessariis plurimi qui mihi sunt partim cognationis, partim vero etiam affinitatis vinculo conjuncti.* Voir aussi *Calvini opera*, t. XVI, 161 : *Pollanus Calvino.*

2. L'ex-confesseur de la reine-mère Lismanin avait, d'après Lubienski, provoqué la plupart des démarches faites en vue du retour de Jean de Lasco. Il pensait avec raison que le nom, l'érudition, le caractère, le prestige du réformateur seraient très utiles à la réforme polonaise. Cependant Lismanin était alors lui-même en exil. Le roi, qu'il avait à peu près gagné à la réforme, l'ayant chargé en secret de faire une enquête en Europe sur l'état de la religion évangélique, il avait, en passant à Genève, cédé aux impatiences d'un

négligé, autant qu'il a dépendu de moi, de ce qui me paraissait devoir en quelque manière assoupir la controverse de la Cène du Seigneur ».

Il est entré, dit-il, en relation avec des princes; il a cherché à provoquer, par leur intermédiaire, la réunion d'un colloque des représentants les plus autorisés des églises de la Réforme, et comme on lui objectait l'inopportunité du moment, et que la chose tirait en longueur, il a publié une confession apologétique de sa doctrine, et établi qu'elle se concilie avec celle d'Augsbourg. Calvin d'abord, qui se trouvait alors à Francfort, puis les églises des étrangers de cette ville, ensuite la plupart des principaux ministres des églises de la Hesse et enfin Philippe Mélanchthon l'ont lue et également approuvée. Cette confession est sous presse, mais il en envoie dès à présent un exemplaire manuscrit à sa majesté (1).

amour et, suivant le conseil maladroit de Calvin, il s'était marié, au lieu de revenir rendre compte de sa mission. Le roi, justement offensé, lui avait interdit l'entrée de son royaume. Mais l'influence de Lismanin était si grande alors, qu'il put, quoique en exil, contribuer au retour de Lasco. A son tour, celui-ci s'entremit avec d'autres seigneurs et réussit à obtenir que Lismanin put rentrer en Pologne.

Que n'auraient pas fait pour le succès de la réforme ces deux hommes, l'un avec son prestige, l'autre avec son éloquence, si le premier ne fut mort quatre ans après, et si l'autre ne se fut fourvoyé dans les questions christologiques!

1. *Purgatio Ministrorum in Ecclesiis Peregrinorum. Francofurti. Basileæ, per J. Oporinum*, 1556.

Avant cette publication, Lasco en réponse à la dénonciation des ministres Luthériens de Francfort, avait écrit au Sénat de cette ville : « Les articles X et XIII de la Confession d'Augsbourg sont les suivants : Nous croyons et

Jean de Lasco ne nommait pas les princes auxquels il vait écrit afin de les décider à prendre l'initiative d'un olloque général; ce sont le duc de Prusse, l'électeur Palain, le duc de Wurtemberg, le landgrave de Hesse et l'électeur de Saxe.

Il ne dit rien non plus de son travail à Francfort, où, sauf durant une nouvelle attaque de sa maladie, il ne cessa d'écrire et de parler toute une année, soit pour défendre les églises des étrangers, soit pour y rétablir la paix, troublée par l'antagonisme de Valerand Poullain et d'un ancien. Avec le concours de Micronius, venu pour cela de Norden,

nous professons, qu'avec le pain et le vin, le corps et le sang de Christ se manifestent vraiment (*exhibeantur*) dans la Cène du Seigneur à ceux qui s'en nourrissent, c'est-à-dire qui reçoivent par la foi le Saint-Esprit et la grâce promise que les sacrements représentent »... Cette doctrine nous y adhérons, et conformément aux Écritures et au consensus de l'église universelle, nous l'exposons comme suit : Nous croyons et nous professons ouvertement que le seigneur Christ, d'ailleurs véritablement Dieu et véritablement homme, vraiment et essentiellement présent avec son Père et le Saint-Esprit dans sa Cène, se montre à nous lui-même, tellement que son corps, livré à la mort pour nous et son sang répandu pour nous, sont vraiment et efficacement un aliment de vie éternelle pour notre salut, avec le pain et la coupe de la Cène, c'est-à-dire, pendant que nous participons au pain et à la coupe de la Cène, non toutefois dans le pain, ni sous le pain, ni par le moyen du pain que touchent les mains du ministre, mais par la foi seule, par laquelle transportés, par l'action de l'esprit saint jusque dans le ciel, où Christ est présent, nous sommes restaurés en vie éternelle par son corps et son sang.

Voilà ce que nous croyons et enseignons touchant la présence du seigneur Christ dans la Cène et la manifestation de son corps et de son sang. S'il paraît à quelqu'un que nous nous sommes éloigné en quelque manière de la vérité, nous demandons, qu'en toute charité et modestie chrétienne, il nous montre notre erreur d'après la parole de Dieu (*Opera*, II, 720).

où il devait d'ailleurs bientôt retourner, il avait organisé ces églises, et obtenu pour elles la protection du Sénat de la ville. Toutefois, après son départ, les ministres luthériens décidèrent ce même Sénat à restreindre les libertés de ces églises, au point que les étrangers se virent forcés de quitter la ville.

Ce fut aussi pendant son séjour à Francfort, nous l'avons déjà dit, que le réformateur polonais fit paraître son principal ouvrage, sa liturgie, remarquable à bien des égards, et dont il n'avait publié qu'une ébauche à Londres en 1551. De tous ses écrits c'est celui qu'il semble avoir le plus estimé. Il est certain que ce modèle d'organisation, de liturgie, de discipline, avait, à ce moment où se constituaient les églises de la Réforme, une opportunité et une importance réelles. L'auteur le fit traduire en français, probablement par Utenhove, et en flamand par Micronius. Nous en connaissons deux exemplaires avec hommages autographes de l'auteur. Nous avons déjà signalé celui de la Bibliothèque du *British Museum* de Londres, l'autre est à Paris, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (1).

Jean de Lasco avait quitté Francfort vers le milieu de mai 1556. Sa femme et ses enfants devaient le rejoindre en Pologne, par un chemin plus direct que celui qu'il avait pris lui-même, et mis six mois à parcourir. C'est qu'il avait voulu poursuivre, au moyen de visites à des princes et à des théologiens d'Allemagne, l'œuvre de conciliation commencée par ses lettres. Mais, hélas ! à ses insuccès de

1. Ce dernier porte : *Dno Gerardo Campio f'ri char'mo Joannes a Lasco S. D.* (salutem dat), Gerard Campi était secrétaire impérial.

Hambourg et de Francfort, il put bientôt ajouter celui de Stuttgard. Partout l'évènement justifiait la prédiction pessimiste de Bullinger (1). Le prévot de Stuttgard, Jean Brentz ou Brentius, était un pasteur influent et justement estimé. Malgré ses opinions sur l'ubiquité du corps de Christ après l'ascension, il était bon protestant. Il l'avait prouvé lors de l'*Interim*, qu'il appelait *Interitus* (destruction ou mort). Réfugié à Bâle, puis forcé de s'enfuir de Halle où il était revenu, et d'errer avec sa femme malade et ses six enfants, il avait enfin vécu en paix, sous le faux nom de Angster, dans le Wurtenberg, où la protection du duc avait assuré sa sécurité et son avenir. Contre ce Brentius, qui valait mieux que Westphal, Jean de Lasco soutint une controverse théologique dont les antagonistes, également satisfaits, quoique impuissants à se convaincre, écrivirent chacun de son côté un résumé, qui n'offre pas assez d'intérêt pour qu'on s'y arrête (2). D'ailleurs on croit sans peine Jean de Lasco, quand il dit que son adversaire ne soutint que par des sophismes et des paradoxes sa thèse de *l'ubiquité* du *corps* de Christ.

1. Il écrivait à Calvin : « Le très illustre seigneur J. de Lasco m'a aussi fait part de ses espérances au sujet d'un colloque... Comme toi je n'attends pas grand chose de ce moyen. Je crains même que d'un petit incendie il n'en naisse un très grand... Je conseille donc à maître Lasco la prudence et de ne rien tenter, dont il se repentirait toute sa vie ». Il écrivait à Lasco lui-même : « Etant donnée l'interprétation qu'on fait de la Confession d'Augsbourg, laissons-leur cette confession et suivons la vérité (*Corpus Ref. Calvini opera*, XVI, 121 et 687).

2. *Opera*, II, 724. Celui de Brentius est dans le *Corpus reformatorum*, *Calvini opera*.

De Stuttgard, Jean de Lasco s'était rendu et avait séjourné successivement à Cassel, à la fin d'octobre, où le Landgrave de Hesse, Philippe, lui fit le plus charmant accueil, le retenant plusieurs fois à dîner. (C'est à son fils que Lasco fit présent d'un portrait authentique d'Edouard VI, que le prince devait faire prendre à Francfort chez Lasco où était encore sa femme) à Erfurt, d'où, le 2 novembre, il écrivit au Landgrave pour le prier d'intervenir auprès du Sénat de Francfort en faveur des églises des étrangers dans cette ville; à Wittemberg, pour y voir Mélanchthon, à qui le prince de Hesse avait chaudement recommandé l'entreprise conciliatrice de Lasco, ainsi qu'il l'avait fait à l'électeur de Saxe; à Breslau, d'où il envoya, le 28 novembre, à Bullinger, un récit de sa visite à Wittemberg; enfin à Baliez, en Pologne, d'où il écrivit, le 28 décembre, au roi Sigismond-Auguste, la lettre où nous l'avons vu résumer les résultats de ce voyage.

Mais il ne dit rien dans cette lettre de la réception chaleureuse, inattendue de lui et pourtant bien méritée, qu'on lui fit à Wittemberg. C'est à Bullinger, avons-nous dit, qu'il la raconte, et sa lettre est très intéressante. Ces démonstrations d'une amitié et d'une estime réciproques et sincères entre théologiens Réformés et Luthériens sont un spectacle qui repose et réconforte, après les âpres disputes et les déplorables procédés que l'on sait.

« Dès notre arrivée à Wittemberg, j'envoyai mon très fidèle Achate, Jean Utenhove, en informer Philippe et lui dire que je ne voulais pas qu'on le sût généralement, et qu'étant venu surtout pour lui, je le priais de me dire où et quand nous pourrions causer en particulier. Mais la

joie de notre Philippe fut si grande que toute sa maison fut aussitôt informée de la nouvelle, et que lui-même accourut et insista pour que moi et les miens nous allassions demeurer chez lui, attendu que, loin de faire un secret de ma présence, il fallait la faire connaître à tout le monde. « Tous ceux qui sont ici sont des nôtres, dit-il, et pensent comme nous ». Cependant je lui répondis que, tant à cause des chevaux que de mes compagnons de voyage, je devais rester à l'hôtellerie ; mais que j'irais le voir chez lui pour faire la connaissance de sa famille, après nous être entretenus ensemble des choses nécessaires. Je lui remis alors la lettre du prince de Hesse. Dès qu'il l'eut parcourue : « Tu n'avais pas, me dit-il, besoin de cette sorte de lettre. Si je pensais que l'autorité du prince de Saxe put nous aider, je t'accompagnerais spontanément chez lui ; mais, si tu me crois, ne me demande pas de t'accompagner et n'y va pas non plus toi-même. Le prince n'est pas aussi mal disposé envers nous que beaucoup le prétendent, il t'accordera avec affabilité un entretien, mais il ne te donnera pas de réponse avant d'avoir consulté son gynécée (*Gynæceo suo*) (1). Là tout nous est contraire, et on y ferait, sans nul doute, échouer tous nos efforts. » Melanchthon était d'avis de ne pas recourir aux princes, mais de réunir quelques hommes savants, pieux, influents et désireux de rétablir la concorde, qui signeraient en commun un formulaire doctrinal ; alors seulement on en appellerait aux princes. Cette réunion pourrait avoir lieu à Francfort, à l'époque de la foire, disait-il.

1. Sa emme était la fille du roi Christian de Danemark.

Quant à lui, il s'y rendrait et y amènerait plusieurs savants.

« Après que nous eûmes ainsi parlé, continue Lasco, Philippe voulut qu'Utenhove et moi nous fussions ses convives le lendemain. Donc ce jour-là, de bonne heure, nous nous rendimes d'abord au collège pour y entendre Philippe professer. Il nous introduisit dans l'auditoire, qui contient au moins quinze cents étudiants, et il nous présenta en termes très honorables. Il écourta sa conférence pour que nous eussions ensuite plus de temps à nous entretenir, et nous le suivîmes chez lui... Au repas, il y avait, parmi les convives, les savants professeurs de l'Académie qui nous témoignèrent beaucoup d'amitié, et que j'eus ensuite à dîner à mon hôtellerie, comme un témoignage public de la réciprocité de nos sentiments.

« Ils venaient d'arriver, quand se présentèrent tous mes compatriotes, plus de trente jeunes gens, étudiants bien doués, qui me félicitèrent de ma visite à Wittemberg et surtout de mon retour en Pologne.

« L'appariteur de l'Académie vint aussi m'offrir, suivant l'usage, au nom du recteur et de toute l'Académie, le vin d'honneur, avec une attestation publique d'amitié et d'association, et il me pria, que, si nous restions un jour de plus, j'assistasse à l'ordination publique de ministres de l'Église, et enfin à un banquet académique; et Philippe ajoutait qu'il avait mandat de toute l'Académie de me faire la même demande. Je m'excusai auprès de tous de ne pouvoir rester plus longtemps : il fallait accélérer mon voyage, afin d'arriver dans mon pays pour la Diète qui avait été remise au 1er décembre, et je craignais d'être

ressaisi en voyage par ma maladie. Philippe accepta ces excuses et se chargea de les présenter au recteur de l'Académie. Le repas fut agrémenté de charmants discours que Philippe assaisonnait toujours de ses facéties. Il fit aussi mention de Westphal, sur lequel ainsi que sur un certain autre, il mit toute la responsabilité des troubles produits dans l'église par cette querelle (1).

« Le lendemain donc nous partîmes. Mais j'avais obtenu de Philippe qu'il écrivit quelque chose à mon roi afin d'attester notre entente. Il le fit avec affection, et il n'écrivit pas seulement au roi, mais aussi au parent du prince, le grand chancelier de Lithuanie. Celui-ci est chez nous le premier après le roi. Il nous aime déjà et pense comme nous... Melanchthon nous apporta ses lettres au moment du départ, il nous les lut et les signa. On ne pouvait rien désirer de mieux. Il ne nous laissa qu'après nous avoir vu monter dans notre voiture et partir. »

XXII

LA FIN D'UNE NOBLE VIE.

Le haut clergé polonais ne redoutait rien tant que le retour de Lasco, qu'il avait jusqu'alors réussi à empêcher. Il ne perdait pas de vue le Réformateur, renseigné qu'il

1. *In cœna habiti sunt sermones lepidissimi quos semper condiebat Philippus suis facetiis. Fiebat et Westphali mentio et omnis culpa excitatæ denuo turbæ in ecclesia in ipsum et alium quemdam* (Calvin ?) *rejiciebatur.*

était sur ses mouvements. Benedict, prévost de Warmie, écrit à Hosius : « En Angleterre, Marie, montée sur le trône, gouverne énergiquement pour ramener à l'église tout le pays, où le cardinal Pole ira prochainement comme légat, au grand détriment de Jean de Lasko ». — Martin Cromer annonce l'arrivée de Lasco sur le continent, et Hosius de lui répondre : « Nous ne sommes pas sans crainte au sujet de ce que tu écris de Jean de Lasco ; mais pour le moment il se rend, dit-on, auprès du comte, à Emden où il se tenait caché (*latitabat*) auparavant. » Et plus tard : « Il a été chez le duc de Prusse qui ne paraît pas vouloir l'établir évêque ». — Cromer à Hosius : « On le dit à Francfort sur l'Oder, et on pense qu'il viendra en Pologne. » — Le Chapitre de Cracovie à Zébridovius : « Tous les novateurs et les hérétiques affluent maintenant ici de côté et d'autres ayant avec eux certains Vergerius, Jean de Laski et d'autres de la même farine ; ils tiennent leur conciliabule dans la maison du Seigneur de Biecz. » — Hosius à Lippomani : « Il vient d'arriver à Cracovie un manipule d'hérétiques, les deux frères Vergerio, Jean de Lasco et Utenhove. On dit que Lasco se rend à Vilna. » — Le prédicateur de la reine à Hosius : « Il nous est arrivé ce sacramentaire que les siens attendaient avec tant d'impatience, qu'ils ont reçu avec les plus grands honneurs, et qu'ils entretiennent à grands frais pour la ruine de l'église. Il a exhibé sa présence (*exhibuit presentiam*) au roi et à la reine. Devant le roi, il s'est efforcé d'exalter son irréligion pour laquelle, avec sa bêtise ordinaire, il a travaillé d'une façon peu ordinaire (1). Il

1. *Pro qua non vulgariter vulgari suo idiomate laboravit.* On ne pouvait faire un plus bel éloge de Lasco. « Sa bêtise ordinaire » c'était son

s'est appliqué à s'insinuer dans les bonnes grâces de la reine, et pour cela il a dissimulé auprès d'elle toute intention d'impiété. Mais comme il s'est montré modeste dans cette présentation, et qu'il s'est attiré par là de la part de beaucoup une grande louange, je crains qu'il n'ait caché son venin pour l'inoculer plus facilement dans la suite ceux que, scorpion, il cherche déjà à piquer de sa queue. Que Dieu tout-puissant daigne s'opposer par l'antidote de la vraie piété à l'inoculation de cette peste d'impiété!... Pour moi je ne cesse est ne cesserai d'agir auprès de la reine ». — Le chanoine de Vilna, Pikarski, à Hosius, le 9 avril: « A ses premières erreurs, Jean de Lasco en ajoute ici de plus grandes. Il prêche en latin et en langue vulgaire dans la maison du Palatin de Vilna qui l'a accueilli et qui le traite magnifiquement, et dont il excite la haine contre l'église, prétendant qu'elle est dans l'erreur et qu'elle n'enseigne au peuple que de purs mensonges ». Enfin le 14 juin suivant: « Jean de Lasco est parti, mais il laisse ici des gens qui élèvent impunément autel contre autel et chaire contre chaire, prêchant et célébrant leurs rites dans la maison du Palatin et même chez d'autres citoyens... de sorte qu'il n'assiste aux sermons que nous faisons dans l'église aucun des seigneurs et peu de gens du commun » (1).

Le témoignage des amis de Jean de Lasco concorde avec celui de ses ennemis. Le 20 février 1557, dans une lettre de Cracovie, dont le français lui fait grand honneur, Jean

désintéressement : sacrifier les biens et les honneurs de ce monde ; renoncer à l'archi-épiscopat et à la pourpre romaine pour travailler sans relâche à la propagation de la vérité!... Quelle bêtise!

1. Pour toutes ces citations voir *S. Hosii epistulæ*.

Utenhove raconte à l'église française, que Lasco avait établie à Emden et dont Pierre du Val était le pasteur, l'arrivée du Réformatenr en Pologne, sa visite au roi et son séjour chez le Palatin de Vilna :

« Dès que la nouvelle se fut répandue, les évêques, que les comices du royaume avaient amenés à Cracovie, se réunirent chez l'archevêque de Gnesen avec le légat du pape, à l'exclusion de tout laïque. Longue et secrète fut leur délibération. Le lendemain, ils se rendirent auprès du roi, et le supplièrent non-seulement de ne pas donner audience à Jean de Lasco, mais de le bannir du royaume comme un grand hérétique qu'il était depuis longtemps.

« A quoy respondit le roy (qui est moult pusillanime et n'ose encore aventurer ce qu'il voudroit bien), il est bien vray, dit-il, qu'il a été prononcé tel par vous en voz assemblées, mais non pas par le décret du Sénat. Même que Jehan à Lasco et les siens se disent vrays catholiques, estant prêts de se prouver tels. Puis doncq qu'il est incertain s'il est hérétique, je ne voy pas de raison pour mettre en effect votre demande ; doncq déportez-vous de ceste demande. »

Les évêques alléguèrent le salut de l'Etat que Lasco allait bouleverser, et comme ils continuaient à insister, le roi finit par les prier de ne pas l'importuner davantage, « et que dorénavant ils ne luy sonnassent mot de ceste affaire ». Les évêques, par la suite, recoururent à toute espèce de calomnies contre Lasco : « Il chevauchait journellement, disaient-ils, parmy l'évesché de Cracovie avecq cent ou deux cents chevaux, démolissant et réformant toute chose selon son plaisir, et choses semblables. Or le roi

estant esmeu de ces nouvelles, d'autant qu'ils l'affirmaient si fort, fust offensé contre le dit Seigneur à Lasco jusque à ce qu'il s'en plaindit à quelques ungs de ses alliés. Lesquels luy dirent que ce n'estaient que bourdes et calomnies très impudentes ».

Ils se portèrent même garant en faveur de Lasco. Le roi satisfait leur dit : « Vous sçavez, Messieurs, que les grands troubles et séditions ont été plusieurs foys occasion de la ruyne de plusieurs grands royaumes. Parquoy dites à Jéhan à Lasco qu'il se tienne coy entre vous aultres, qui êtes ses amis et alliés et qu'il avance l'affaire de la religion paisiblement. Il verra aussi de brief que j'auray plus d'esgard à Dieu qu'aux hommes. Desquelles nouvelles avons été moult esjouys et espérons, par la grâce de Dieu, que le succès sera bon par deçà, si n'est que nostre ingratitude cause le contraire ».

Au bas de cette lettre, Lasco écrivit trois lignes en latin pour confirmer cette bonne nouvelle et saluer les frères d'Emden (1).

La pusillanimité de Sigismond-Auguste que déplore Utenhove n'était que trop réelle. Il redoutait la puissance des évêques, et il n'osa jamais se prononcer selon ses préférences, c'est-à-dire pour la Réforme, voyant que la majorité du pays demeurait catholique et subissait le joug de l'épiscopat.

On va le voir manquer de décision à propos de la visite

1. *Opera*, II, 746. Jean de Lasco envoya aussi un récit à peu près semblable au landgrave de Hesse. Il ne dit rien de l'entretien du roi avec ses parents et amis. En revanche, il parle d'un échange de lettres sur ce sujet entre le monarque et lui. Il est probable que les deux choses eurent lieu.

que lui fit Jean de Lasco et que, dans une longue lettre en latin, Utenhove a racontée à Bullinger et à Pierre Martyr :

« Le 23 février dernier, nous partîmes de Cracovie pour Vilna, métropole de la grande Lithuanie, afin de nous rendre auprès du roi. Nous y arrivâmes le 17 mars, et deux jours après, nous nous présentâmes chez le prince. A la surprise de bien des gens présents, il reçut le noble Jean de Lasco avec la plus grande bienveillance. Il nous donna la main droite à l'un et à l'autre, et tandis que Jean de Lasco lui souhaitait prospérité pour lui et son royaume, le félicitait de ce que la lumière de l'Évangile brillait sous son règne dans tout le pays, et disait ouvertement le but de son retour dans sa patrie et l'objet qu'il avait en vue, e roi l'écoutait avec attention et bonté. »

Sa Majesté déclara qu'elle éprouvait un grand plaisir du retour de Lasco.

Mais dans une seconde audience, le 22 suivant, « le vice-chancelier, un ecclésiastique comblé de bénéfices, coadjuteur de l'archevêque de Gnesen et qui aspire au premier évêché vacant, afin de remplir son devoir envers le pape, répliqua au nom du roi et en sa présence : « Sa Majesté, ne reconnaît d'autre lumière de l'Évangile que celle qu'avaient reconnue ses ancêtres et la Pologne depuis 600 ans. Voilà la vraie doctrine, et sa Majesté, à l'exemple de ses pères, désire y persévérer. Il ajouta que c'était la prérogative du roi seul de charger quelqu'un de réformer les églises, et que par conséquent Jean de Lasco ne pouvait être convié à cette œuvre par les nobles de Pologne. Le roi, avant cette audience, avait fait savoir à Jean de Lasco,

par le palatin de Vilna, que le vice chancelier prenait l'affaire très à cœur et répondrait à l'adresse remise par le réformateur au roi.

Il lui fit savoir le sens de cette réponse, et le pria de repliquer aussi brièvement que possible de peur de provoquer une riposte, car de toutes ces disputes, il ne pouvait résulter aucun bien pour la religion. Le roi ajouta que si Lasco désirait quelque chose pour lui-même il devrait lui en faire part en particulier, sans témoins; pour cela il lui donnerait une audience privée où il pourrait l'entretenir librement sur le sujet qu'il faudrait. En conséquence Lasco répliqua brièvement au vice-chancelier. Il avait, dit-il, de bonnes raisons pour féliciter le roi et le royaume sur la lumière de la doctrine évangélique. D'ailleurs que le roi voie par lui-même si lui et sa foi sont approuvés de Dieu et du Christ, devant le tribunal duquel il doit un jour comparaître et rendre compte de son administration royale. Pour lui, il ne cesserait d'espérer qu'un jour viendrait où sa Majesté embrasserait ouvertement la profession publique de la vraie religion, et c'était l'objet constant de ses prières. Quant à la prérogative royale, il l'avait toujours reconnue, ce qui n'empêchait pas que ses parents, ses amis et d'autres nobles du pays, de par leurs privilèges légaux, pouvaient inviter, soit lui, soit tout autre dans leurs domaines particuliers pour y contribuer au progrès de la religion. C'était le seul objet de ceux qui l'avaient appelé et le seul aussi qu'il eut lui-même en répondant à leur appel, quoiqu'en disent ses ennemis et ses calomniateurs.

Deux jours après, le roi, selon sa promesse, reçut Jean de Lasco en audience privée. Il y avait bien des gens dans

la salle, mais non pas à portée d'entendre. Lasco reprocha au roi diverses offenses, notamment d'avoir renié le seigneur Jésus-Christ, deux jours auparavant, par la bouche du vice-chancelier. Il plaça dans sa main un traité, écrit peu de jour avant, à Vilna, sur le devoir du roi de détruire l'idolâtrie et de répandre la vraie religion. Il y réfutait aussi les subtilités des évêques papistes, et montrait le danger qu'ils feraient courir au roi et à son royaume s'il ne prenait des mesures de précaution et ne se préparait en vue de la prochaine Diète. Le roi reçut assez bien les reproches; il répondit, qu'assailli comme il l'était alors par ses adversaires, il ne pouvait agir autrement. Qu'après la guerre de Livonie il se mettrait sérieusement à la réforme de l'Église, selon la promesse qu'il en avait faite à la dernière Diète. D'ailleurs il reconnaissait Jean de Lasco, non-seulement comme son sujet, mais aussi comme étant à son service en qualité de secrétaire et dans l'office qu'il avait jadis sous son père, Sigismond d'heureuse mémoire. Il lui promit de le protéger contre ses calomniateurs, et lui donna la permission de tenir chez lui des assemblés de nobles et de ministres, et même de se réunir les uns chez les autres à condition qu'on ne s'occupât que de religion, et non de provoquer des tumultes... Enfin Sa Majesté nous tendit la main à chacun et nous partîmes.

« Le palatin de Vilna, prince très affable et bien doué, et qui a publié l'an dernier une confession de sa foi, nous donna la plus large hospitalité pendant tout un mois. Il assigna au Seigneur de Lasco une pension honorable, offrit de placer chez lui ses filles qu'il ne connaît pas, de leur donner mille florins de dot et de les marier dans sa famille.

Il fit aussi de grands présents à Jean de Lasco et quelques-uns à moi-même.

« Puis donc que ce prince est si bien disposé et nous est si attaché, vous feriez bien de lui dédier quelque ouvrage afin de l'intéresser à la cause de la religion (1), car vous savez que les gens élevés, surtout de ce genre, liés par tant d'attaches, ont besoin de l'éperon pour courir avec plus de rapidité dans la carrière. Ce prince sait le latin, et son autorité en Lithuanie est telle qu'on dit qu'il n'y a personne ici au-dessus de lui et que, quand on l'a vu, on a tout vu en Lithuanie.

« Personne enfin n'a plus d'influence que lui sur le roi. Il serait donc de grande importance de le confirmer toujours plus au service de l'église. Maître Lasco a prêché quelquefois à Vilna en présence de beaucoup de seigneurs de la Cour et à leur grande édification, le roi le sachant et le permettant. En nous en revenant, et chaque fois que l'occasion s'offrait, le seigneur de Lasco prêchait pour confirmer les frères dans la foi.

« Pendant que nous étions à Vilna, il y arriva de Moscou sept moines de l'église grecque, de l'ordre de saint Basile, qui s'étaient enfuis pour la vraie religion. Au moyen d'un interprète, maître Lasco s'entretint avec celui d'entre eux qui était à la fois le plus âgé, le plus versé dans les écritures et le plus autorisé. Il répondit si bien sur tous les points, y compris l'Eucharistie, que nous les reconnûmes pour frères ».

1. Calvin lui dédia, au mois d'août 1560, la nouvelle édition de son *Commentaire sur les actes des Apôtres*.

De son côté, Lismanin avait, paraît-il, raconté le retour et les premiers travaux de Lasco comme un triomphe. Zanchius, professeur à Strasbourg, écrivait, en effet, à notre Réformateur : « J'ai vu avec une vive satisfaction et une grande joie, par la lettre de notre ami Lismanin, que depuis ton retour dans ta patrie l'Évangile s'y répand beaucoup, et que tu es si sympathique au roi et aux principaux du royaume qu'ils t'aiment tous, non-seulement comme leur concitoyen, mais aussi comme un serviteur de Christ, admirent ton ardeur à faire progresser la piété, et écoutent ta prédication avec intérêt et bienveillance. »

Mais c'est l'historien latin de l'église romaine, le continuateur autorisé des *Annales ecclésiastiques* du cardinal Baronius, et après lui, c'est le pontife lui-même qui vont nous édifier sur l'œuvre de Lasco en Pologne. « Effrayé de ces édits (de Charles-Quint), écrit Raynaldus (1) Jean de Lasco, sacramentaire vagabond et fugitif, se retira d'Emden à Francfort, où on lui permit de constituer une *Église des étrangers*, ainsi qu'il appela sa synagogue. Mais combien plus sage, s'il se fût joint à l'église de Christ dans laquelle il eût été un citoyen des saints et un domestique de Dieu ! Toutefois, ayant eu connaissance, peu de temps après, de la douceur déplacée du roi Sigismond, il retourna en Pologne, d'où il avait été chassé auparavant par Sigismond le père, et, ayant inoculé son venin à une foule de gens, il ruina en beaucoup d'endroits du royaume la piété catholique... La peste de l'hérésie se propageant de plus en plus en Pologne, et la maison royale elle-même en étant

1. *Annales ecclesiastici*, T. XIV, 599, 601.

contaminée, Paul dans une lettre des plus sévères exhorta le roi Sigismond à chasser de son royaume l'hérésiarque Jean de Lasco et Pierre Vergerio (2), propagateur de l'hérésie ».

Elle est sévère, en effet, et très menaçante la très longue épitre de Paul IV ; mais aussi très habile et même éloquente, du reste sans autre argument que des appels

2. Surnommé *le jeune* pour le distinguer de son parent qui avait été le plus grand littérateur du XIV[e] siècle. En 1526, il était professeur et avocat très célèbre à Venise et à Padoue, où Jean de Lasco fit sa connaissance. Entré dans les ordres après la mort de sa femme, il s'éleva très rapidement aux premières dignités. Le pape, qui avait en très grande estime son talent et ses qualités, le fit évêque et l'envoya comme Nonce, d'abord en Autriche, puis à deux reprises en Allemagne, enfin à Naples près de Charles-Quint. En 1540 Vergerio suivit en France le Cardinal d'Este et fut député par François I à la diète de Worms. Revenu dans son diocèse ; il attaqua dans ses discours et dans de nombreux écrits, les erreurs du papisme et convertit son frère, qui était évêque comme lui, à la foi évangélique. Dénoncé, poursuivi, cité devant un inquisiteur, il se réfugia en Suisse où il devint pasteur protestant. Un peu plus tard il fut appelé par le duc de Wurtenberg à exercer son ministère à Tubingue, où il revint pour y mourir en 1565, après avoir passé plusieurs années en Prusse, en Pologne et en Hongrie. Il fut en Pologne le collaborateur très estimé de Jean Lasco, qui avait renouvelé connaissance avec lui en 1555 en passant à Stuttgard. Malheureusement ils se brouillèrent, car lui aussi, il se fourvoya dans les questions christologiques, dans un moment où il n'eut fallu que penser à s'unir pour arracher la Pologne au Papisme. Cependant, à propos de la question sacramentaire, il avait, en 1555, écrit à Lasco : « Sois persuadé, Lasco, que je désire comme toi voir la concorde régner entre nous tous qui combattons la tyrannie de l'antichrist. Tu dis vrai : il est honteux que nous soyons divisés quand cela fait si bien les affaires de nos adversaires » (*Gabbema*, Ep. LVIII).

aux mobiles les plus inférieurs : l'intérêt et la crainte. « La joie qu'éprouvait le pontife en pensant à la Pologne et à son roi s'est changée, dit-il, en tristesse, car il a reçu de fâcheuses nouvelles. En bon père et en bon apôtre, il doit faire ce que les ministres du roi n'osent : l'avertir et le réprimander. Qu'il veuille prendre en bonne part ce qu'il va lui dire.

« Les choses qu'on nous a rapportées de toi et qui montrent clairement que tu favorises les hérétiques au grand scandale de tous les catholiques sont celles-ci : Tandis que l'apôtre Jean enseigne de ne pas saluer les hérétiques, et qu'il ne voulut pas lui-même fréquenter les bains dont s'était servi l'hérétique Cerinthe, toi, dans des entretiens, à des sermons, à table et dans les festins, tu entres en conversation avec eux ; tu leur écris et tu reçois des lettres d'eux ; tu permets qu'on te dédie des livres pestiférés, qu'on les lise et qu'on les vende ; tu laisses répandre dans toutes les parties de la Pologne tous les écrits des hérétiques combattant la foi catholique ; tu les laisses, au mépris des lois, exposer et vendre devant les portes de ton palais, et quoique tu le saches, tu n'ordonnes pas qu'on châtie aucun des vendeurs de cette sorte de livres ; tu n'interdis, pas les assemblées occultes des hérétiques et leurs conventicules dans les maisons privées, et tu n'infliges aucun châtiment à ceux qui dans des discours publics, attaquent la foi catholique. En apprenant ces choses sur ton compte, très cher fils, penses de quelle douleur nos entrailles ont été émues... Le roi excellent, le fils de l'église, le défenseur de la foi catholique, celui qui se montrerait, espérions-nous, l'ennemi le plus acharné de l'hérésie,

nous le voyons en être ouvertement le fauteur ». Il oublie son père, ses ancêtres, sa gloire, ses devoirs, son salut, etc. Et sous une autre forme, le pape refait l'énumération de tout ce que souffre ou autorise le roi de la part des hérétiques. Enfin il passe à la dénonciation des personnes : « L'évêque de Chelm, esclave de la plus grande infamie hérétique, tu l'as promu au siège épiscopal de Wladislas, sans l'autorisation du siège apostolique ! Qu'est-ce donc, si ce n'est, comme on dit, confier les brebis au loup ? Le palatin de Wilna, non-seulement hérétique mais défenseur des hérétiques, tu l'as fait, lui, chancelier de Lithuanie, lui, en public et en particulier, ton intime ami, de sorte qu'on le considère presque comme le régent du royaume et un second roi de Pologne ».

Le pape dénonce ensuite le décret de la diète autorisant les seigneurs à faire célébrer sur leur terre le culte qu'il leur plaira. « Oh que tu aies souffert qu'on fit un décret si criminel ! Qui pourrait assez déplorer, à cause de l'indignité de la chose, un crime aussi abominable ? Qui peut après cela s'étonner que l'hérasiarque Jean de Lasco soit rentré en Pologne avec ta permission, et que d'autres hérétiques, qui du vivant de ton père, de pieuse mémoire, ennemi des hérétiques, avaient fui, fassent et trament impunément tout ce qui leur plaît ? »

Le pontife fait ensuite par trois fois entendre le grondement de sa foudre, qu'il est, dit-il, prêt à lancer, si le roi ne change de conduite envers les hérétiques.

Mais ce procédé était déjà bien vieilli, bien usé : l'excommunication n'effrayait guère plus que ne fait le tonnerre des théâtres. Le pape se vit bientôt dans la nécessité

d'écrire une nouvelle lettre, dans laquelle, après avoir montré les avantages d'une religion d'autorité et d'uniformité pour le gouvernement ou plutôt l'asservissement du peuple, à l'encontre d'une religion de liberté et de diversité, il donnait pour modèle à Sigismond Marie la Sanguinaire et le pressait de l'imiter.

Cependant le pontife faisait mieux que d'écrire : d'un côté il multipliait les séductions et, d'un autre côté il créait des difficultés à Sigismond, en excitant le fanatisme des populations ignorantes de son royaume. Il avait pour cela envoyé en qualité de légat l'évêque de Vérone Aloys Lippomani. Ce prélat déploya un zèle infatigable, releva le courage des évêques polonais papistes, et dans les conciliabules que signale Utenhove, il avisa avec eux aux moyens à employer. Le principe immuable, qui a toujours inspiré la politique du « Saint-Siège » *la fin justifie les moyens*, reçut alors de nombreuses et retentissantes applications. Avec ou sans le consentement du roi, en tous cas en son nom, on signifia à Lasco, le 8 juillet 1557, de ne plus troubler la religion et de cesser le culte public qu'il faisait dans sa résidence à Wladislas (1). L'évêque Przerembski, qui était vice-chancelier du royaume, alla jusqu'à forger un *exequatur* royal pour faire brûler vifs, malgré la défense du roi qui avait ordonné de les relâcher, une pauvre jeune fille du peuple, Dorothée Lazecka, et des juifs, condamnés par un synode catholique présidé par Lippomani. On les accusait, la jeune fille, d'avoir gardé au lieu de l'avaler, une hostie et

1. *Mandatum Joanni a Lasko de non turbanda religione. Uchansciana* par Téodor Wierzbowski, Varsovie, 1892, page 186.

de l'avoir vendue à des juifs ; les juifs, d'avoir percé cette hostie et d'en avoir extrait du sang (1) ! Miracle, dit Raynaldus, qui venait bien à propos pour confirmer la foi en la transsubstantiation !...

En présence de tels adversaires ou plutôt de tels ennemis, Jean Utenhove sentait que Jean de Lasco avait besoin d'être soutenu, aidé de près et de loin pour combattre avec avantage. Il demandait leur appui moral à Calvin, à Bullinger et à leurs collègues. C'est ainsi qu'il terminait la très intéressante lettre, dont nous venons de traduire un long fragment, en engageant les pasteurs de Zurich à écrire au roi et au palatin de Vilna. « Ces pasteurs connaissent sa fidélité et sa prudence, sans parler de ses autres nobles qualités. Il importe qu'il ait ici le plus d'autorité morale possible. Philippe Mélanchton l'a déjà recommandé dans ce sens ». Ces recommandations ne manquèrent pas à Jean de Lasco.

Quant à Calvin, qui eut toujours la plus grande estime pour le Réformateur Polonais, il répondit à Utenhove qu'il serait ridicule de sa part de recommander Lasco, si autorisé par lui-même et plus considéré que lui en Pologne. D'ailleurs il avait déjà spontanément écrit à ceux qui le pressaient de venir à Cracovie : « Maintenant que Dieu vous a accordé la faveur de la coopération de ce très excellent serviteur de Christ, Jean de Lasco, je ne vois pas pourquoi vous désireriez ma présence. »

Calvin, en effet, n'eut pas plus fait que Lasco, au contraire : celui-ci, malgré le proverbe nul n'est prophète

1. Krasinski, *Histoire religieuse des peuples slaves*, Paris.

dans son pays, était éminemment qualifié pour l'œuvre évangélique en Pologne. Calvin sédentaire, homme de cabinet, bien meilleur écrivain qu'orateur, et d'ailleurs ignorant la langue polonaise, eût été impuissant dans ce pays. Il est à remarquer que sa présence à Francfort avait plutôt desservi la double cause pour laquelle il s'y était rendu : celle de l'église française et celle de la conciliation : « Il est certain, écrivait-il lui-même avec découragement, le 17 septembre 1556, que Satan les a tellement affolés qu'il n'y a aucun espoir de rétablir l'union... »

En Pologne même, dans les querelles théologiques qui troublèrent et affaiblirent si grandement l'église protestante, l'intervention de Calvin ne produisit aucun bon effet.

Lasco, au contraire, était à la fois homme de cabinet et homme d'action. Sa personnalité, généralement sympathique, imposait en outre par l'aspect autant que par le prestige du nom. Il est des supériorités qui provoquent la résistance, telle celle de Calvin ; il en est d'autres qui se font accepter avec grâce : telle celle de Lasco. Vingt ans après Érasme, le pasteur Micronius vantait « son érudition, son intégrité, sa piété et sa courtoisie », et dans une autre lettre il résumait son opinion en ces termes : « Pour tout dire en un mot, c'est un homme presque divin » (1).

« Presque »... il était valétudinaire et mortel ! Sur les trois années qu'il lui restait à vivre quand il revint en Polo-

1. *Original letters* p. 570, 577. Micronius à Bullinger, 13 octobre 1550 et 7 nov. 1552.

gne, la maladie, en plusieurs fois, lui en prit bien une toute entière (1). Que ne fit-il pas cependant les deux années qu'elle lui laissa!

Mais, malgré ses efforts, que pouvait-il pour le triomphe de la Réforme dans un si court espace de temps et avec des collaborateurs, capables sans doute, mais qui perdant de vue le but suprême, la victoire sur le papisme uni et fortement discipliné, se jetèrent follement dans les controverses christologiques et se déchirèrent dans les luttes qu'elles enfantèrent?

Cependant Jean de Lasco travaillait toujours. L'un des traducteurs de la Bible en langue polonaise, il entreprend, dès février 1557, la révision du Nouveau Testament, en même temps que celle de la traduction flamande, cette dernière, non pour le style, mais pour le sens (2).

Prédicateur, il monte fréquemment en chaire.

Surintendant des églises, il les visite et préside leur synode (3); théologien, il défend leur confession de foi. Le médecin Scantarius et le pasteur Vergerio trouvèrent en lui un adversaire résolu de leurs opinions unitaires. Il eut, en 1558, une discussion publique avec eux; il les suivit en quelque sorte par ses lettres dans leurs voyages de propagande jusqu'en Angleterre. Il venait d'expirer, qu'il arrivait pour lui une lettre de ce pays dont Lusénius dit à

1. Opera. 753 : *Postea vero toto hoc anno cum morbo meo subinde conflictabar.*

2. Voir la lettre latine d'Utenhoves à ce sujet. Appendix XIII du livre de Pijper : *Jan Utenhove.*

3. N. Lubowicz a publié plusieurs actes des synodes dans son *Histoire de la réformation en Pologne*, Varsovie, 1883.

Calvin : « Nous venons de recevoir, après la mort du seigneur de Lasco, la réponse que lui a écrite l'évêque de Londres (Grindal) qui combat Vergerio ».

Jean de Lasco ne perd jamais de vue la conciliation entre les luthériens et les réformés. Il la prépare de façon à les réunir en une seule église ; union déjà effectuée, en 1555, au synode de Kosminek entre les frères de Bohême ou Vaudois et les Réformés, et qui devait se faire également pour les autres, quoique, hélas, tardivement, après la mort de Lasco, au synode de Sandomir, en 1570 (1).

Et ce n'était pas seulement en Pologne que le Réformateur travaillait à la conciliation des deux églises filles de la réforme. Il continua par sa correspondance cette œuvre de paix, de bon sens et de salut, qui fut la préoccupation de toute sa vie. Il retourna même dans ce but auprès du duc de Prusse en 1558.

Pendant le séjour qu'il fit alors à Kœnisgberg avec Utenhove, à la Cour du prince dont il était l'hôte aimé et très estimé, le duc, sur sa demande, lui ménagea plusieurs conférences avec les ministres des églises du pays. On ne s'entendit pas ; mais du moins on discuta fraternellement. La veille de son départ, le Réformateur consigna, pour ses contradicteurs, les raisons qui l'empêchaient en toute conscience (*tota nostra conscientia*) d'admettre la présence

1. Il fut convenu entre les Luthériens et les réformés que leurs opinions respectives, n'étant pas contraires à la parole de Dieu, ils se supporteraient mutuellement et vivraient fraternellement, pour se défendre en commun contre les papistes et les sectaires. Cet accord fut confirmé par le synode de Posen la même année et par ceux de Cracovie en 1573, de Petrikow en 1575, et de Breslau en 1583.

réelle ; document bref mais, selon sa coutume, solidement fondé sur la parole de Dieu, et d'où il a exclu les arguments et les considérations subsidiaires.

« Voilà, dit-il, en concluant, ce que nous avons toujours professé, et nous ne doutons pas que cette doctrine ne soit conforme aux Écritures, aux symboles primitifs et enfin à la Confession d'Augsbourg... Prions Dieu que nous pensions et professions un jour de la même manière sur ce sujet. En attendant, nous nous supporterons dans la charité et la fraternité chrétiennes, d'autant plus que nous sommes unanimes à opposer à la tyrannie anti-chrétienne le fondement de la doctrine apostolique » (1).

Cette même année, Jean de Lasco répondit, comme il se l'était promis, aux trois publications du surintendant ecclésiastique de Hambourg, le belliqueux Westphal.

La première attaque de ce dernier contre notre Réformateur se trouvait dans la publication signalée par celui-ci à Calvin et à Bullinger, où l'auteur prenait à partie tous les sacramentaires et s'efforçait de les mettre en contradiction (2). Calvin avait répondu et, dans trois écrits successifs, non pas réduit Westphal au silence (aucune puissance n'aurait pu le faire), mais démoli son échafaudage et ridiculisé le personnage. En 1555 Westphal s'en prit à la lettre préface du livre de Lasco : *Forma ac ratio tota*, et écrivit contre l'auteur sa *Justa defensio adversus insignia men-*

1. *Opera* II, p. 7[illegible]7.

2. *I. Westphali Farrago confusaniarum et inter se dissidentium opinionum de Cœna Domini ex Sacramentariorum libris congesta*. Magdeb., 1552.

datia Johannis a Lasco quæ in epistola ad Poloniæ regem contra Saxonicas ecclesias sparsit.

Enfin le Réformateur ayant publié, en 1556, un opuscule pour justifier les ministres de l'Eglise des étrangers de Francfort de l'accusation que leur doctrine était incompatible avec la Confession d'Augsbourg (1), Westphall avait repris sa lance de pourfendeur et, dès l'année suivante, publié une *Responsio ad scriptum Jo. a Lasco in quo Augustanam confessionem in Anglismum transformat*, etc. *Ursellis 1557*.

Lasco voulut que l'antagoniste acharné des deux *Jean* ne perdit rien pour avoir attendu. Il publia à Bâle, chez Oporin, sa réponse à toutes les attaques de Westphal (2). Toutefois cet ouvrage ne parut qu'après sa mort, en 1560, et sans l'index qu'il avait annoncé dans le titre. Cependant l'auteur avait commencé à l'écrire depuis assez longtemps, et il l'acheva avant sa *Réponse à Hosius*.

Stanislas Hosen, né en 1504 à Cracovie, d'un riche marchand Allemand, avait étudié successivement à Vilna, à Cracovie, à Padoue et à Bologne. Nous avons vu qu'il

1. *Purgatio Ministrorum, etc.*

2. *Responsio ad virulentem, calomniisque ac mendaciis consarcinatam hominis furiosi Joachimi Westphali epistolam quandam, qua Purgationem Ecclesiarum Peregrinarum Franco-forti convellere conatur, per Joannem a Lasco, ejus ipsius Purgationis autorem, sic ut Paragraphi Paragraphis e regione respondeant : Quo magis faceliusque appareat, utrinam causam æquiorem habeant in hac controversia de Augustana confessione.*

Accessit rerum, quæ precipue toto libello tractantur, index. Basileæ, per Joannem Oporinum. A la fin du volume : *Basileæ, ex officina Joannis Oporini, Anno salutis humanæ XDLX, mense Martio.*

avait été lié avec Lasco, dont il partageait alors les opinions réformatrices et libérales. Mais protégé par l'évêque de Cracovie, Pierre Tomicius, l'ennemi de la famille Lasco, et par la reine Bonne, il dépouilla bien vite toute velléité de libre examen pour devenir un papiste exagéré, ainsi que son ami Pole. Devenu cardinal comme celui-ci, il établit les Jésuites en Pologne, ne cessa de glorifier la persécution des hérétiques, et se pâma de joie et d'édification pieuse à la nouvelle de saint Barthélemy et du massacre de Coligny. Cependant, en 1558, n'étant encore qu'évêque de Varmie, il ne faisait guère que s'essayer à son prochain rôle. Ses attaques étaient indirectes, voilées ou modérées. Il publia cette année-là son opuscule, *De expresso verbo Dei* où Lasco fut occasionnellement touché, puis, certains articles, d'après Érasme Alberus, où le Réformateur était plus spécialement visé. Donc celui-ci répondit par un traité qu'il dédia au comte de Tarnow, Castellan de Cracovie, avec cette épigraphe d'un verset des Actes, à l'adresse d'Hosius : « *Dieu te frappera, muraille blanchie* ». (1) Ce traité est d'ailleurs sans aucune espèce d'indication, ni de lieu, ni d'imprimeur, ni de date. Cependant le *post scriptum* de la lettre de Jean de Lasco à la reine Elisabeth, où il lui offre le livre, permet de le placer vers la fin de 1559 (1). Nous savons en tous cas, par une

1. *Bre·is ac compendiaria responsio ad collectos certos quosdam ex Erasmo Albero, per Stanislaum Hosium titulo varmiensem episcopum, articulos, de doctrina Joannis a Lasco : atque huc in Poloniam transmissos, simulque et ad libellum ipsius nuper editum De oppresso verius quam expresso verbo Dei, per ipsummet Joannem a Lasco.* Voici un échan-

lettre d'Utenhove que son ami y travaillait en janvier de cette année-là. (2)

On le voit, ni l'âge ni la maladie n'avaient pu refroidir le zèle de Jean de Lasco. Un an avant qu'il ne mourût, un de ses collègues, le pasteur Statorius, originaire de Thionville, principal de l'Académie protestante de Pinczovie, écrivait à Calvin, après lui avoir dépeint le zèle des papistes sous la direction du légat Lippomani : « Les nôtres, au contraire, je le dis avec douleur, me paraissent refroidis par cette résistance. J'excepte toutefois notre très excellent Lasco, car il n'est rien de plus ardent. Mais que pourra cet homme de bien qui, tout en soutenant une lutte incessante contre la mort, doit encore combattre sans trève ni repos contre les ennemis du Christ? Je vois avec dou-

tillon de la manière loyale et distinguée, dont le cardinal exposait les doctrines de Lasco. « Lasco enseigne que si nous mangeons le corps du Seigneur, il s'ensuit que Marie mangea son propre fils, tout comme les chats et les porcs dévorent leur progéniture ». A quoi le pauvre Lasco scandalisé de cette façon de conduire une controverse, répondait : « Non-seulement je n'ai jamais ni dit ni écrit cela, mais je ne l'ai pas même pensé. J'ai grâce à Dieu, appris à parler du Christ le seigneur et de son corps sacrosaint avec plus de révérence; c'est donc à Hosius lui-même et non pas à moi, qu'il faut attribuer l'impudence de ces paroles, qu'on ne pourrait trouver nulle part dans mes écrits » (*Responsio ad Hosium*, p. 13). Mais s'il répudie la comparaison d'Hosius, Lasco ne contredit pas à la justesse de la pensée. C'est bien à ces conséquences choquantes qu'aboutit le dogme de la présence réelle que Lasco combattit toujours énergiquement, mais toujours aussi en termes convenables, contrairement à l'habitude des controversistes de son temps.

1. *Opera*, II, 765.

2. E. Pijper, *Jan Utenhove, Epistola* XVI, 27 jan. 1559 : *Noster d. Lascus... occupatur et ipse nunc scribendo aliquid contra Osium.*

leur ses très graves et perpétuelles maladies, et j'en souffre autant pour lui que pour les églises de Pologne. Il faut pourtant nous préparer avec courage pour l'inévitable épreuve que le ciel nous dispensera. »

Prévoyant la même catastrophe, la mort de Lasco qui sera pour la Pologne un châtiment mérité, Utenhove, dans une lettre triste et découragée, disait à Lœlius Socin : « Jusqu'ici notre maître Lasco s'était assez bien porté, mais dimanche dernier, qu'il devait prononcer un discours ici, dans cet important cœtus des frères, où devait assister le palatin de Vilna, il est tombé si gravement malade, qu'il a dû non-seulement renoncer à son discours, mais qu'il ne pourrait sans danger de mort, se remettre en voyage pour rentrer chez lui » (1).

Cette attaque de sa maladie fut l'avant dernière ; un an après, à la même époque, la dernière attaque l'emporta.

Utenhove, qui nous eût renseigné sur ses derniers moments, l'avait malheureusement quitté. Il écrivait, le 13 juin 1559, de Francfort, à Bullinger et à Pierre Martyr : « J'avais résolu de passer cette année en Pologne, à la demande de beaucoup de frères de ce pays, mais le changement subit des affaires en Angleterre m'ayant rendu l'espoir de recouvrer ce qu'on m'y doit, m'a décidé à y retourner, surtout quand j'ai vu qu'on ne pouvait compter sur l'inconstant Sigismond pour le progrès de la religion (3). »

1. *Ibid. Appendix, Epistola* XV.

2. *Pijper, Jan Utenhove, Appendix.*

3. Une lettre du pasteur Martin Crovitius de Petrikow, 26 jan. 1599, à Jean de Lasco, justifie ce jugement d'Utenhove sur Sigismond : « Irzebo-

Utenhove, après avoir sauvé de la confiscation, grâce à son demi-frère Charles, 400 livres sterling, qui lui revenaient de son père, les avait prêtées à un négociant anglais qui fit faillite. Cependant il les eût probablement recouvrées, si la mort d'Edouard VI ne fut survenue avant l'effet qu'aurait produit la lettre que le Conseil royal ordonna d'écrire à ce sujet au lord chancelier (1).

Ce fut à Francfort qu'il reçut les lettres de Lasco pour l'Angleterre. Le Réformateur, le corps fatigué, mais le zèle infatigable, était en tournée depuis le départ d'Utenhove. De Breslau, il vint s'aliter, en septembre, à Dembiani, d'où il envoya la dernière lettre qu'on connaisse de lui : Longue épître à la reine Elisabeth pour la confirmer dans la foi et l'exhorter à travailler sans crainte et sans compromission à réformer l'Église anglicane ; épître dont il n'écrivit que les trois quarts ; la maladie l'empêchant de l'achever lui-même, et qu'il signa *manu plane languida* le 1er septembre 1559 (2).

chowski nous a interdit, au nom du roi, de continuer à nous réunir pour le service religieux public. Nous avions jusqu'ici prêché librement et publiquement. Aujourd'hui de nouveau la défense nous a été réitérée sévèrement... tu vois dans quel péril nous sommes » (Gabbema).

1. *Acts of the privy Council :* 1552-1554, p. 250.

2. A cette lettre de Lasco devaient, comme il le dit à la reine, se joindre des pétitions qu'Utenhove lui présenterait par l'intermédiaire du duc de Bedford, président du conseil. On y demandait le rétablissement de l'église des étrangers, et Lasco la recommandait à la protection de sa majesté. Le gouvernement d'Élisabeth accueillit favorablement ces pétitions. L'église des étrangers fut réintégrée dans ses privilèges, mais placée sous la surintendance de l'évêque de Londres. Elle reprit possession de son temple, et elle demanda un

Cependant il recouvra assez de forces pour rentrer à Pinczovie, près de Cracovie, le «Charenton» des protestants polonais, où il mourut, le 8 janvier 1560, à l'âge de 61 ans.

Ses funérailles eurent lieu, onze jours plus tard, dans le temple paroissial. Elles furent impressives par la foule qui s'y pressait, par le nombre des grands du royaume qu'on y vit, par l'éloquence des orateurs et surtout par la douleur sincère des protestants, qui n'avait d'égale que la joie des évêques catholiques délivrés enfin du spectre qui les affolait. Le pasteur Jacob Silvius prononça une oraison funèbre en polonais. Deux autres discours en latin suivirent : l'un par le pasteur Sarnicius, l'autre par Statorius recteur de l'école de Pinczovie. Enfin un quatrième discours de Félix Cruciger, en langue polonaise, termina, avec les prières, la triste et imposante cérémonie.

Le pasteur de l'église d'Iwanovicz, Jean Luzenius, écrivait de Cracovie, le 14 mars 1560, à Calvin et à ses collègues de Genève : « Sachez que cet homme si pur, notre cher vieillard Jean de Lasco, a émigré de cette vie, le 8 janvier de cette année, et nous a laissés comme des orphelins, plongés dans une profonde douleur ».

Bullinger de son côté disait à Calvin : « Notre Philippe Mélanchton s'en est allé au Seigneur, le 19 avril. Avant lui, le 8 janvier, notre Lasco s'est endormi dans le Seigneur. Notre Bernardin (Ochino) les suivra un de ces jours, si je ne me trompe. Quand donc, Seigneur, les suivrons-nous aussi » !

pasteur à Genève. Notre Jean Utenhove fut un des signataires de cette demande.

On voudrait sur cette mort un mot d'Utenhove et surtout d'Hardenberg. O fragilité des amitiés humaines !

Avec Lasco, l'église protestante de Pologne ensevelit de grandes espérances, de grandes promesses, nous avons presque dit de grands succès : tant il est évident que si le Réformateur eût vécu dix années de plus, le protestantisme eût été si fortement établi dans sa patrie, que toute la politique des Jésuites, faite d'astuce et de corruption, eût été impuissante et à lui enlever les familles nobles qui l'avaient embrassé, et à le ruiner peu à peu.

Mais ce que le pape et les Jésuites ne purent enlever à la Réforme polonaise, c'est l'honneur d'avoir conquis sur eux, par la force de la vérité évangélique et la fermeté d'une conscience qui était au-dessus de tous les sacrifices, non-seulement un beau nom, chose vaine après tout, mais un des plus beaux caractères de la race slave, une de ces rares individualités, qui font aimer et estimer l'humanité, comme tant de milliers d'autres la font, hélas ! plaindre ou mépriser.

Sans aller peut-être, comme Wengierski (1) jusqu'à appeler Jean de Lasco (2) un grand homme (3), nous dirons qu'il fut un homme extrêmement remarquable, qu'il réunit admirablement en lui toutes les noblesses : celle de la naissance, celle de l'esprit, celle du cœur, celle de la vie, celle des services rendus, avec un mélange de simplicité, de grâce et de bonté pénétrantes.

1. *Corpus Ref. Calvini op.*, t. XVIII, 24.
2. *Ibid.* XVIII, 93.
3. *Libri IV Slavonicæ Reformatæ*, etc.

Comme écrivain, il est distingué par son érudition, sa clarté, sa logique, la correction et l'élégance de son latin nourri de Virgile et de Cicéron; mais,à côté de fort belles pages d'une réelle éloquence, on regrette des longueurs, des répétitions, parfois même de la lourdeur dans ses ouvrages. Ses lettres sont certainement ce qu'il a écrit de plus intéressant.

Théologien, il se montre à la fois essentiellement biblique et personnel. Il ne relève que de la parole de Dieu et de sa conscience. Il est plus affranchi de la tradition catholique et autoritaire que Luther ; plus humain et plus libéral que Calvin dans la conception du salut.

Réformateur, il est au second rang. Il n'avait ni la puissance fulgurante de Luther, ni le génie de Calvin, ni la vaste influence de ces deux hommes exceptionnels. Reconnaissons pourtant que les circonstances furent contre lui. Soit le milieu favorable, soit les appuis extérieurs, soit encore et surtout le temps d'agir, lui firent défaut. Il montra bien dans la Frise et en Angleterre, quoiqu'il fût entièrement étranger à ces deux pays, ce qu'il aurait pu pour l'affranchissement, l'épuration et l'organisation de l'église dans sa patrie, si le roi eut été pour lui ce que furent les princes pour Luther et le Grand Conseil pour Calvin, ou s'il eût eu simplement et le temps et la liberté de faire son œuvre.

Néanmoins partout où sa destinée errante le porta il avança grandement la Réformation. Nous ne connaissons jamais qu'imparfaitement les individus ; nous ne voyons que fort peu de l'enchaînement compliqué et mystérieux des choses ; et les conséquences nous échappent pour la

plupart ; on peut dire toutefois qu'une aussi grande personnalité que celle de Lasco, dont les écrits se répandirent dans toute l'Europe, et qui fut en rapport avec tant d'hommes, appelés par leur position ou leur talent à exercer une influence sur leurs semblables et sur les affaires publiques, dut contribuer puissamment au progrès du bien et de la vérité dans le monde.

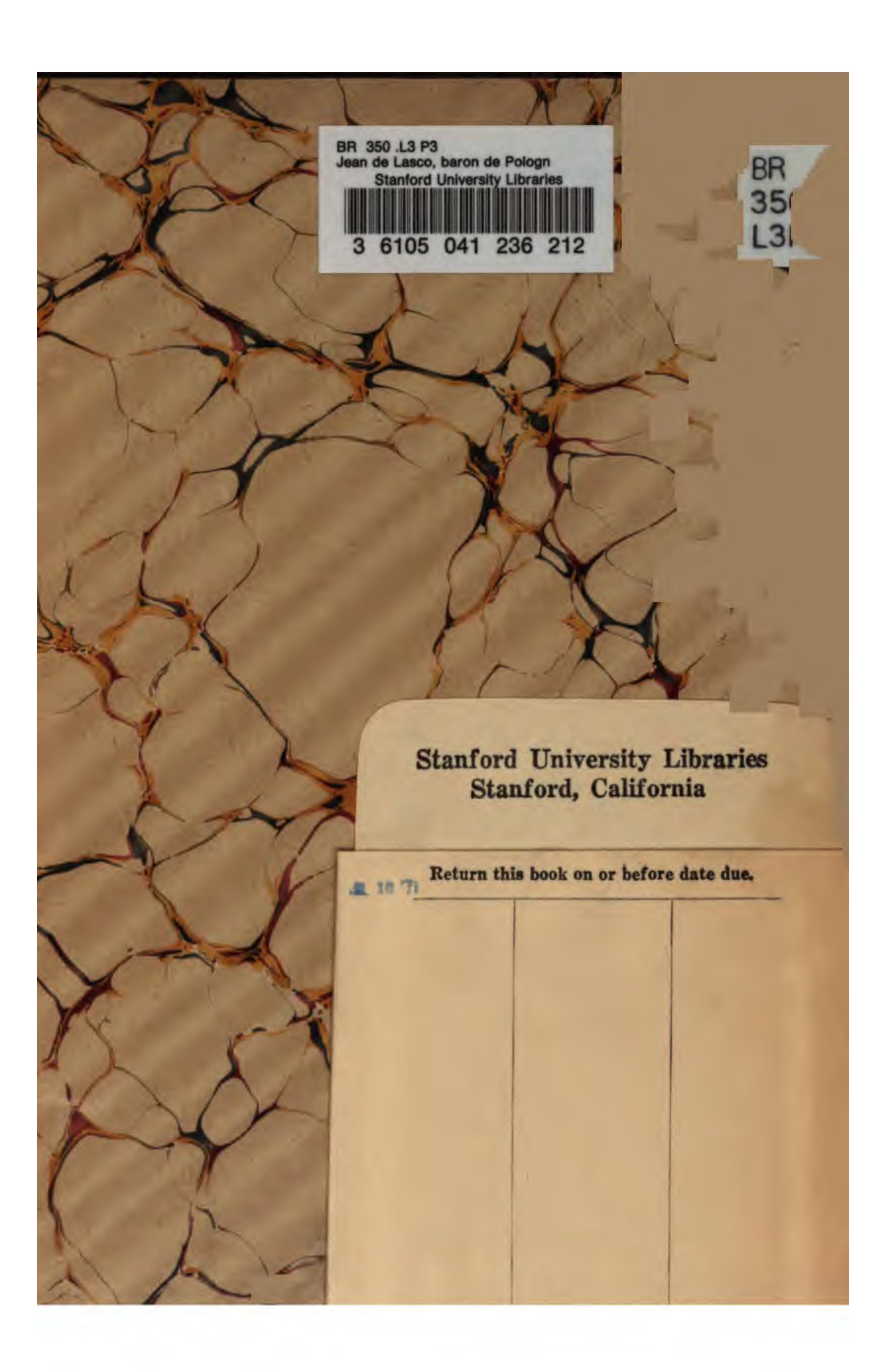
Vu par le Président de la soutenance,
BONET-MAURY

Vu par le Doyen,
F. LICHTENBERGER

Vu et permis d'imprimer,
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD

Imprimerie des Écoles, Henri JOUVE, 15, rue Racine, Paris.





BR 350 .L3 P3
Jean de Lasco, baron de Pologn
Stanford University Libraries
3 6105 041 236 212
BR
35
L3
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

